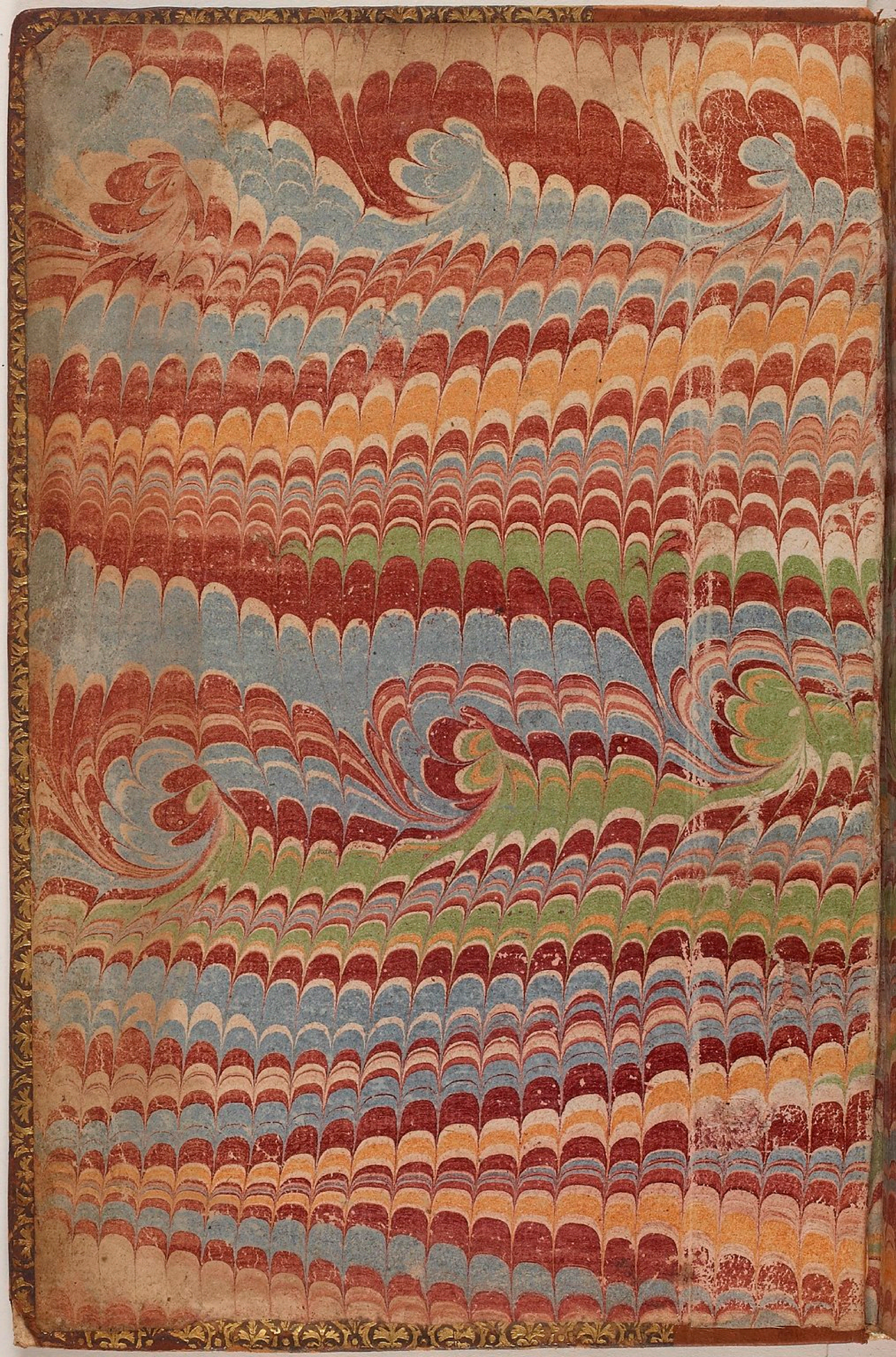
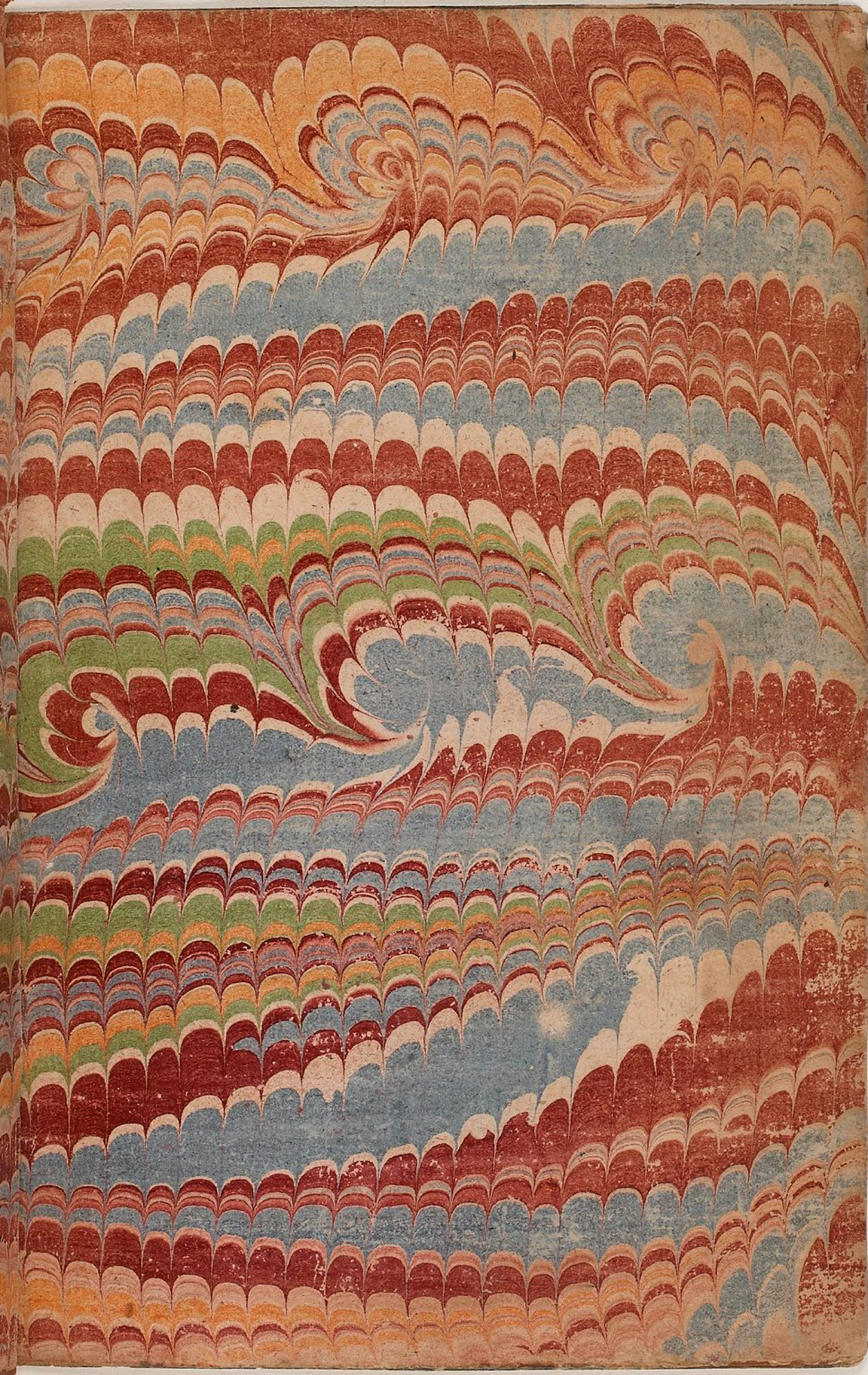
Daïra, histoire orientale en quatre parties







(Par J. Leriche de La Popelinière, d'après Barbier.)

DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE

En quatre Parties.

pour Madame la Marquise de Villeroy

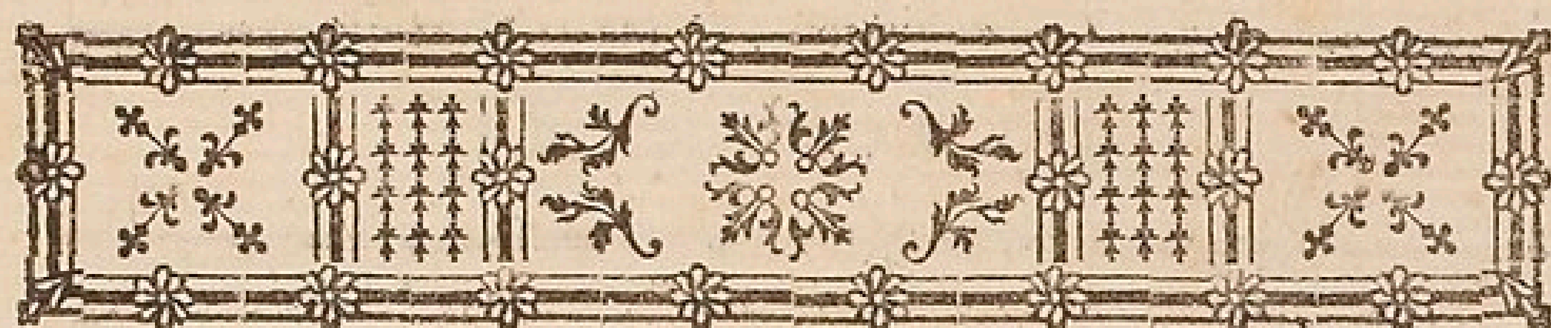




A PARIS,

De l'Imprimerie de Claude-François SIMON, Chevalier de l'Ordre de Christ, de l'Académie des Arcades de Rome, Imprimeur de la Reine & de l'Archevêché.

1760.



DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

PREMIERE PARTIE.



I je voulois rappeller ici la fatale année de ma vie, où je me ſuis vû réduit à quitter pour jamais mes amis, ma famille, ma chere patrie, pour me retirer dans les déſerts; il faudroit mettre au jour les perfidies que j'ai eſſuyées, de la part de ceux même qui auroient dû m'en préſerver: il faudroit développer les intrigues ſecrettes, les manœuvres impies, par leſquelles une femme a pû parvenir

à renverſer un homme d'honneur. Mais je ſuis le même homme toujours, & s'il a plû au Ciel de terminer la vie de cette femme criminelle, je ne la regarde plus ſur la terre que comme la pincée de pouſſiere que je ſerre en mes doigts. Je lui pardonne, Dieu m'en eſt témoin, je lui pardonne tous les maux, tous les tourmens qu'elle m'a cauſés : je ne veux pas même étendre ce ſentiment plus loin, de peur qu'il ne s'y répandît malgré moi quelques lumieres ſur des évenemens déja connus, dont on a toujours profondément ignoré les cauſes, & qui peut-être exciteroient à les rechercher, & guideroient pour y atteindre ; & comme la découverte ne pourroit qu'en être odieuſe, il eſt plus ſage d'enterrer dans d'éternelles ténébres des forfaits juſqu'à ce jour ignorés, que de les met-

tre en évidence aux yeux des hommes, d'autant qu'il n'en résulteroit qu'un amas de ſcandales, qui bien-loin de ſuffire à punir, & à confondre le vice, ne ſerviroient qu'à effrayer l'innocence & la vertu.

Je préviens donc que, ſi j'employe le loiſir que je trouve dans ma retraite à raſſembler les choſes qu'on va lire, ce n'eſt que parce qu'elles n'ont aucun rapport avec moi; je préviens que rien ne m'eſt plus étranger que toute l'Hiſtoire que je vais écrire, & je crois qu'en la liſant, on jugera que j'ai bien pû me réſoudre à la raconter par l'extrême intérêt que j'ai dû y prendre, & que peut-être on y prendra : car j'avoue qu'elle m'a moi-même frappé par des traits ſi biſarres & ſi triſtes, & tout à la fois ſi tendres & ſi touchans, que j'en ſuis demeuré preſ-

485

qu'aveuglé ſur mes propres diſgraces, & qu'un moyen ſûr (s'il en eſt un) de les effacer de mon eſprit, ce ſera de me repréſenter ſouvent le tableau de toutes celles que cette Hiſtoire contient : il me convaincra du moins, que lors de ma plus cruelle adverſité, lorſque du ſein de ma douleur, je levois les mains au Ciel contre l'iniquité qui m'accabloit, il pouvoit y avoir des perſonnes ſur la terre aſſez malheureuſes, pour implorer un ſort tel que le mien, pour le regarder comme un terme à leurs eſpérances ; & voici par quelles routes l'invariable deſtinée m'a conduit pour m'en inſtruire, dans le ſéjour que j'habite aujourd'hui.

Lorſque je pris la réſolution de ſortir de France, je fus quelque tems à me contrarier moi même ſur le choix d'une retraite : mon premier deſſein fut de paſſer

en Angleterre ; le goût des ſciences, l'eſprit de raiſon, le droit des gens, tout m'y appelloit ; mais l'âpreté de ſon climat m'épouvanta, & m'obligea de lui préférer les Pays méridionaux, où l'on peut dire auſſi que les hommes arrivés comme moi au déclin de leurs jours, ſe félicitent & ſe trouvent heureux de participer aux influences d'un ciel pur, de jouir de cet aſtre toujours radieux ſur leurs têtes, de ſentir que ſon éclat & ſes feux conſervent dans leurs corps débiles une vie encore active & dégagée, qui ne pourroit être que languiſſante & chancelante ailleurs. Ce fut dans ces penſées que je pris la route de Marſeille ; mais ſans être abſolument déterminé ſur le choix du Pais où je pourrois enſuite paſſer pour y faire mon établiſſement. J'arrivai dans cette Ville, & j'y demeurai

quelques jours dans une irrésolution qui fut toujours la même : car mon esprit mélancolique aimoit à s'y arrêter, & ne rassembloit des projets que pour les détruire, que pour se plaire dans la liberté de choisir. Je parcourois le Port de Marseille ; je voyois partir & arriver à toute heure des vaisseaux de toutes Nations ; j'étois tenté de m'embarquer successivement sur l'un & sur l'autre. Le premier que je vis sous voile, étoit de la côte d'Italie, & la pensée me vint d'abord de m'y abandonner, & d'aller dans quelqu'Isle déserte, consommer en paix le reste de ma vie ; mais je craignis d'y trouver des hommes pervers, & je ne cherchois pas des hommes superstitieux. On m'ouvrit peu après la route de l'Espagne ; on m'indiqua une barque qui devoit incessamment se rendre à Séville ;

mais quand je me repréſentai les mœurs de ce Pays, la dureté des hommes qui l'habitent pour les autres Nations, je me retins de même.

Enfin, me rappellant l'hoſpitalité qui s'exerce chez les Muſulmans, ayant d'ailleurs aſſez de connoiſſance des Langues Orientales, je pris le deſſein de paſſer au Levant, & heureuſement, peu de jours après un vaiſſeau ſe préſenta ſous mes yeux, qu'on équipoit & qu'on mettoit en état de faire voile pour l'Iſle de Cypre. Je ne balançai plus, je me détermінai à me transporter dans cette Iſle, d'autant qu'on me confirma ce que dit la renommée de ſa beauté, de l'excellence de ſon terroir, & de la douceur de ſes habitans.

Je partis ſur ce vaiſſeau : c'étoit une Tartanne legere qu'un vent frais mit

bien-tôt hors du port, & de ſuite au large. Il eſt vrai qu'à meſure que la terre diminuoit à mes yeux, mon cœur s'attendriſſoit, comme l'enfant qu'on enleve à ſa nourrice, & qu'on voit les bras ouverts, & les yeux en larmes, demander par ſes cris, qu'on le remette ſur ſon ſein. Cette terre enfin diſparut, & en peu d'heures les eaux bornerent tout l'horiſon. Notre navigation fut heureuſe, nous arrivâmes en vingt jours au port de Famagouſte ; j'y appris qu'à douze milles de-là étoit la réſidence du Conſul François, que le lieu s'appelloit Singrani ; je m'y rendis, je demeurai quelques jours en ſa maiſon, la plus belle de toute l'Iſle. Je lui fis part du projet que j'avois formé de m'y établir, & d'y achever le cours de ma vie : il m'approuva fort, & prit la peine de

m'instruire à fond des usages & des mœurs du pays. Cette Isle renferme aujourd'hui fort peu d'habitans ; & il s'y trouve plusieurs belles Maisons de Campagne, dont on connoît les propriétaires à peine, parce qu'elles sont presqu'à l'abandon. Le Consul me fit faire l'acquisition d'une à trois milles de la sienne, que j'aurois trouvée pour moi trop belle & trop spacieuse en tout autre pays, & dont le prix cependant n'excédoit pas quatre cens piastres. Elle est située à peu de distance de cette chaîne de montagnes, qui semblent partager l'Isle en deux contrées ; ces Montagnes la mettent à couvert des ardeurs du Midi. Un vaste jardin l'environne ; j'y cueille incessamment toutes les fleurs de l'Europe ; je les vois avec plaisir mêlées parmi beaucoup d'autres que l'Eu-

rope, la France du moins ne connoît pas. Il eſt vrai que le défaut de culture eſt cauſe que toute la terre eſt couverte de plantes & de racines odorantes, qui ſemblent ſe nuire par la multitude & la confuſion; mais il eſt vrai auſſi qu'elles exhalent une variété de parfums ſi grande, que tout ce que j'y reſpire porte à mon cœur un ſentiment de plaiſir: j'avouerai même que ce baume de l'air, auſſi doux pour moi qu'étranger, eſt ma jouiſſance & ma volupté de chaque jour. Derriere cette maiſon étoit autrefois un Parc qui s'étendoit juſqu'au pied de la Montagne; mais les murs s'étant détruits, ce Parc eſt devenu un terrein ſans bornes qui communique à tout; ce n'eſt plus qu'une friche immenſe, où tous les germes ſe jouent & fructifient en déſordre, où

l'Oranger, le Grenadier ſe confondent parmi les Oliviers, les Platanes & les Cédres; ce n'eſt plus qu'un bois ſauvage difficile à pénétrer.

Tel eſt le ſéjour ſimple & ruſtique où je réſolus, en entrant dans l'Iſle, de me retirer pour toute ma vie, pour y jouir en paix, à l'abri des hommes, d'un ciel toujours ſerein, d'une terre toujours féconde, qui m'offroit dès-lors ſes dons confus à pleines mains, & qui, depuis que je la cultive, devient docile d'un jour à l'autre, déja s'aſſujettit à mes goûts, & bien-tôt, ſi je le veux, ne produira plus qu'avec ordre des fruits de mon choix.

Cette maiſon étoit alors occupée par une famille Grecque nombreuſe : c'étoit un pere, une mere & pluſieurs enfans; il étoit queſtion de les dépoſſéder, mais

lorſque je connus leur peu de fortune, & que je fus témoin des vertus & des mœurs qui uniſſoient cette famille, j'en fus ſi touché, que je crus au contraire devoir m'en rendre le chef & le patron, ce que je fis; mon intérêt d'ailleurs auroit bien pû m'y porter, je me trouvois ſeul tranſplanté, occupé des premiers ſoins d'un établiſſement, dans une région toute inconnne, toute étrangere, où il m'eût fallu chercher des domeſtiques, acheter des eſclaves, d'une nation plus inconnue, & plus étrangere encore; c'eût été pour moi des embarras ſans fin; au lieu que dès le moment, je me conſiderai parmi ces ſaintes gens, reçu, ſecouru & ſervi comme un bon Maître, bien cher & bien aimé, qu'elles auroient attendu & déſiré long temps.

On croira bien qu'en cet état, les pre-

miers jours qui s'écoulerent, firent en moi l'effet d'une renaissance nouvelle, & que je parcourois ces riches campagnes avec des yeux aussi étonnés, que si j'eusse été porté dans quelque monde reproduit, habité par l'innocence, où les hommes ainsi que la terre, se seroient offerts à moi, au lendemain de leur création; & comme toutes mes promenades étoient autant de découvertes curieuses & flatteuses, je me plaisois à les prolonger toujours davantage aux environs de ma retraite.

Un jour enfin je m'éloignai de quelque milles, & pris brusquement le dessein de traverser les bois de l'ancien Parc, pour arriver jusqu'à la Montagne voisine; j'y apperçus des routes, je les suivis: ces routes me conduisirent à d'autres; mais je marchai fort long-temps en

vain ; le jour s'écoula, & je fus contraint de revenir ſur mes pas ; je m'appliquai à rechercher les chemins que j'avois ſuivis ; je crus les reprendre, mais bien-tôt l'obſcurité me les fit méconnoître, & en peu de momens je tombai dans de profondes ténébres ; j'en reſſentis une ſoudaine frayeur ; elle augmenta d'un moment à l'autre, & peu à peu fut ſuivie de cruelles inquiétudes, & de je ne ſçais quels noirs preſſentimens. Etranger ! ſeul ! dans ces bois immenſes, égaré, en pleine nuit, conduiſant mon cheval Arabe, aſſez mal dompté, d'une fauſſe route dans une autre, parmi des brouſſailles ſi fortes & ſi épaiſſes, que quelquefois j'étois forcé de retourner ſur mes pas, ſans ſçavoir ni pouvoir imaginer quelle ſeroit la fin de cette journée. Je marchois ainſi de tous côtés,

agité,

agité, irréſolu, déplorant déja cette avanture, attendant qu'il plût à Dieu de me prêter ſecours, ou que le jour revint, pour éclairer ces triſtes bois.

Mon cheval tout-à-coup fit un écart; je le preſſai, il recula; j'imaginai que c'étoit l'approche de quelque bête féroce ou vénimeuſe qui lui cauſoit cette épouvante; je m'emportai d'un ton de colere, comme un homme ſeul, qui ſe trouble dans une violente ſituation. Mais alors, & ce même ſaiſiſſement me revient encore quand j'en parle, je fus frappé des ſons d'une voix mourante, & voici les paroles Arabes que j'entendis.... *Qui que tu ſois, détourne-toi.... & laiſſe-moi mourir.*

J'avouerai que je n'eus jamais un effroi ſemblable. Il vint d'abord à ma penſée qu'un homme venoit d'être aſſaſſiné

par des Brigands. Ah ! malheureux, m'écriai-je, qui que tu ſois toi-même, je ne dois point t'abandonner ainſi, me voilà prêt à te donner ſecours. En effet, à l'inſtant je deſcends de mon cheval, j'accroche ſa bride à une branche d'arbre, je vais à lui, & je m'en approche. La nuit étoit ſi profonde que je l'entrevoyois à peine ; je le trouvai tout étendu, tout enſanglanté ; mais ce qui me fit une horreur dont je treſſaillis encore, c'eſt qu'en poſant ma main ſur ſon corps preſque ſans vie, je la ſentis d'abord toute mouillée de ſon ſang : je voulus connoître ſa bleſſure, je la trouvai cette bleſſure, les cheveux m'en dreſſent à la tête, le poignard y étoit ; & ce qui me parut inconcevable, c'eſt qu'il eut la force de poſer la main ſur ce poignard, pour m'empêcher de le retirer, & que je me

coupai la main moi-même pour l'arracher de la ſienne. Que fais-tu, me diſoit-il, laiſſe-moi mourir, le Ciel le veut, tout m'y condamne, laiſſe-moi répandre le reſte de mon ſang. Malheureux, m'écriai-je de toutes mes forces, quelle eſt la Furie infernale qui vous a fait concevoir ce barbare deſſein? Quoi! c'eſt vous qui avez attenté ſur vous? Quoi! l'honneur? quoi! la nature même vous abandonnent à ce point? Je lui fis ces reproches; mais il ne m'écoutoit point, & je revins à moi tout-à-coup, pour le ramener par des ſentimens plus doux; je lui parlai, comme j'aurois fait à un ami. En effet, ſon déplorable ſort m'intéreſſoit déja ſi vivement, que je me ſentois du penchant pour lui, comme ſi je l'euſſe depuis long-temps connu. Cela fit un effet que mes reproches n'avoient

pû faire ; il voyoit que je me tourmentois pour le soulager, que je lui parlois avec tant de sensibilité, tant d'attendrissement, qu'il se laissa vaincre enfin, & consentit à recevoir les secours que je m'efforçois de lui donner. Mon dessein fut d'abotd de le mettre sur mon cheval, & de le transporter ainsi dans ma maison ; mais quand je tournai la tête, je m'apperçus que mon cheval avoit disparu. Un mouvement de fureur me prit contre moi-même de l'avoir attaché mal ; le malheureux mourant s'en apperçut, & me dit d'une voix basse & presqu'éteinte, tu le vois, tout s'oppose à ta générosité : ma destinée est de finir mes jours ici, c'est elle qui m'y a conduit. Je le ramenai le mieux qu'il me fut possible ; mon cher ami, lui dis je, eh ! je le suis toujours des malheureux, je me

charge de vous, je vous en réponds comme de moi ; je ne veux que sçavoir par quelle route on peut sortir de ces tristes lieux, pour arriver à la maison de Gaali que je possede depuis peu de jours, & où l'on m'attend avec une extrême inquiétude, parce que je me suis égaré en parcourant ces bois, & que depuis plus de quatre heures, je cherche un chemin que je ne trouve pas ; le Ciel enfin nous permit de suivre une route que nous prîmes. Croirez-vous le parti que je pris alors ? J'eus le courage & la vigueur de lever ce corps presque sans vie, de le porter sur mes épaules un assez long espace de chemin, & par un bonheur sur lequel je ne comptois pas, je retrouvai mon Arabe, qui s'étoit empêtré dans sa bride, & que j'arrêtai. Tout cela ne se passa point sans de tristes reproches, mêlés

de mes louanges, & de marques de reconnoiſſance & de ſenſibilité de la part de cet infortuné; mais par des mots entrecoupés, prononcés à peine, qui me repréſenterent ſon ame dans un accablement ſi grand, que j'en frémis, & que je craignis de n'avoir pas le temps de le ſauver. Je le mis ſur mon cheval le plus commodément que je pûs, je le conduiſis marchant à pied, le ſoutenant d'une main, & tenant la bride d'une autre. C'eſt ainſi que nous fîmes notre voyage juſqu'à ma maiſon, où en arrivant je louai Dieu de la diſgrace apparente qu'il lui avoit plû de me faire eſſuyer, pour me donner occaſion de faire une bonne œuvre, digne d'un cœur tendre & vertueux. Je ne fus pas plutôt arrivé dans ma maiſon, que mon Grec, ſa femme, tous leurs enfans accoururent préci-

pitamment, vinrent à moi, chacun d'eux tenant sa lumiere à la main. Ce monde formoit un cercle dans la cour, au cenrre duquel je me trouvai. L'on eut dit que je tenois alors la tête de Méduse en ma main; les enfans de cette maison, le pere & la mere sur-tout, furent d'abord saisis, troublés, la pâleur sur le visage, l'effroi dans les yeux. Helas! quand je me représente l'état où j'étois, soutenant sur mon cheval un homme presque expirant que j'avois couvert d'une partie de mes habits; moi près de lui, épuisé de fatigues, presque nud, mon linge teint de sang de sa playe, épuisé de toutes sortes d'efforts & de tourmens; je conçois que les témoins d'un spectacle pareil ont pu tomber immobiles & glacés à ce point.

Cependant on croira bien que je n'a-

vois pas pris la résolution de sauver cette malheureuse créature ; que je ne m'étois pas donné jusques-là tant de soin & tant de peines, pour ne point consommer l'ouvrage ; sans doute je lui fis donner tous les secours qu'on m'auroit apportés à moi-même, & ils réussirent si bien, qu'en moins de quinze jours, il se trouva presque rétabli ; mais il est vrai, que ce qui m'attendrit si vivement sur ses malheurs dès le premier moment, dès le premier coup d'œil, qu'à la faveur de la lumiere j'eus pû l'envisager, c'est qu'au travers de l'horreur de son état, c'est que malgré l'épuisement de ses forces, je crus voir un fort jeune homme d'une taille noble & fine, & d'une figure digne d'intéresser quiconque n'auroit même pas sçû qu'il étoit malheureux ; aussi s'apperçut-il bien

que mon activité à le servir étoit toujours la même, & que lui seul se trouvoit l'objet de toutes mes inquiétudes. Plus je le voyois en effet, plus son sort me touchoit, plus je sentois mon désir s'augmenter de le connoître, & de sçavoir quelle cause funeste l'avoit pû plonger dans une telle calamité; je m'introduisois à ce dessein souvent seul dans sa chambre; j'y passois quelquefois les jours entiers, j'observois dans mes démarches un grand secret; comme je ne sçavois pas encore de quel caractere étoit cette avanture, j'y apportois toutes sortes de précautions, & cet infortuné en demandoit encore davantage; la peur qu'il avoit d'être découvert, & connu, étoit cause qu'il ne laissoit pas même le jour pénétrer dans sa chambre, & que mes Grecs qui le traitoient, m'assurerent

avoir guéri ſa plaie, ſans avoir pû parvenir à le voir en face.

Le ſçachant enfin dans une pleine convaleſcence, je fus le voir pour lui ouvrir mon cœur, & lui offrir de nouveaux ſecours : parlez, mon enfant, lui dis-je, je ne veux que vous ſervir, diſpoſez de tout ce qui eſt à moi; ſi vous avez tant de répugnance à vous faire connoître, je n'inſiſte pas davantage, je vous reſpecte trop dans le triſte état où je vous vois; je ne veux que ſçavoir votre derniere intention, & je ne veux que la ſuivre; ſi quelque jour dans un état plus tranquille & plus heureux, vous vous rappellez ce que j'ai fait, ſi vous voulez alors que je ſçache pour qui je l'ai fait, vous me retrouverez tel que je ſuis, & vous vous reprocherez peut être de n'avoir pas aſſez répondu à la tendreſſe de mon cœur.

Pendant que je lui tenois ce discours qu'il n'interrompit point, je le fixois autant que pouvoit le permettre le peu de lumiere qui pénétroit jusqu'à son lit; je l'y voyois pousser fréquemment des soupirs violents capables de le suffoquer; il me pria d'ouvrir ses fenêtres, je le fis; je tirai les rideaux de son lit, & ce fut au pied de ce même lit que je m'arrêtai, en lui tendant les bras, & lui disant: venez, venez à moi, mon fils, venez dans mes bras, c'est un ami qui vous parle, ou plutôt c'est un pere attendri, qui ne demande qu'à réparer, s'il en est quelque moyen, les malheurs, où votre jeunesse & votre inexpérience vous ont sans doute précipité. Je veux bien convenir ici que je n'achevai pas ces dernieres paroles, sans être saisi de je ne sçais quel trouble, dont je ne connois-

ſois pas la cauſe ; il ſembloit que ce jeune homme d'un inſtant à l'autre ſe métamorphoſoit à mes yeux. La fineſſe de ſes traits, la douceur de ſes regards, toute ſa phiſionomie ſi tendre & ſi belle me frapperent d'étonnement. Helas ! c'étoit une femme : que vois-je ! ô ciel ! m'écriai-je ! cela eſt-il poſſible ! La rougeur lui couvrit alors le viſage, elle baiſſa les yeux un inſtant ; je me tus pour la conſidérer : il ſortit de ſon ame un ſoupir profond, puis d'une voix peu aſſurée elle me tint ce diſcours.

Généreux homme, tu demandes à me connoître, je cede à tes volontés, je te dois trop pour y réſiſter davantage ; tu vois en moi une femme en effet, mais une femme ſubmergée dans un océan d'infortunes ; tu déſires que je t'en faſſe le récit, & tu le croiras fabuleux ; moi-

même, continua-t'elle, pourrai-je le faire, aurai-je aſſez de courage pour oſer devant toi développer l'enchaînement de mes diſgraces? Dois-je devant toi me croire capable d'en ſoutenir l'aſpect; & ſi je puis y ſuffire, comment m'y prendre pour rappeller les routes qui m'ont fait traverſer tant de Régions? Ou plutôt pour retrouver l'affreux ſentier qui d'abîme en abîme m'a conduite enfin aux portes du trépas dans ces noires forêts, où le Ciel par toi a voulu me ſauver, & me conduire dans cet azile: graces à tes bontés, j'y ſuis; mais je m'y vois comme un voyageur épuiſé, arrivé après mille peines au ſommet des montagnes, qui voudroit tourner la tête ſur ſes pas, pour reconnoître les chemins qui lui auroient tant coûté, & qui ne verroit plus à ſes pieds que l'immenſité d'un

Pays couvert & confus. Quoi qu'il en ſoit tu le déſires ; je vais dévoiler ſans crainte à tes yeux tous les événemens de ma déplorable vie : tu vas connoître juſqu'où peuvent s'étendre les tourmens d'une femme qu'une violente paſſion allume & ſoutient, & qu'une autre paſſion pourſuit accompagnée de ſes fureurs. Je conſens à t'en faire le récit, & le récit fidele ; & puiſque c'eſt l'hiſtoire de mes malheurs, je vais te les peindre comme ils ſe ſont préſentés à moi-même, & je remonte juſqu'au premier.

Ce n'eſt point une femme de ta Nation qui te parle, je ne ſuis que depuis peu de jours en Cypre ; tu vois en moi une femme de Scio, je crois du moins pouvoir regarder cette Iſle comme ma Patrie ; j'y fus amenée dans l'âge le plus tendre ; j'y ai paſſé mes jeunes

ans ; j'y vivois dans un état obſcur & retiré ſous le nom de Daïra ; j'y avois atteint la quinziéme année de mon âge, dans l'innocence & dans la paix, n'ayant l'eſprit & le cœur rempli que des devoirs d'une fille de cet âge, que du déſir de plaire à un pere, le ſeul homme qui me fût connu. C'étoit un Marchand Arménien, dont la maiſon ſituée ſur le port de cette Iſle, me donnoit un aſpect qui attiroit mes regards ſouvent.

J'étois un jour dans mon appartement ſeule, occupée du ſpectacle de la mer, un vaiſſeau y parut à voiles déployées, & de ſuite entra dans le Port. J'ignorois d'où venoit ce vaiſſeau : l'équipage en confuſion mit pied à terre ; quelques heures après, j'entendis des cris qui m'effrayerent, c'étoit une populace armée,

qui ſembloit pourſuivre deux étrangers: je jugeai d'abord qu'ils étoient de l'équipage du même vaiſſeau, je vis avec compaſſion ces malheureux périr ſous les coups d'une canaille furieuſe, j'en conçus une extrême peine, mais qui ne fit qu'accroître ma triſte curioſité; l'inſtant d'après un troiſiéme étranger accourut ſous mes fenêtres: il ſe diſoit pourſuivi tout auſſi vivement; il me tendit les bras; il me pria par des élancemens d'effroi & de douleur, de lui permettre de prendre azile en ma maiſon, pour ſe garantir d'une mort certaine. Le tems preſſoit, ſon danger me parut terrible: je me fuſſe jugée coupable, ſi j'avois balancé; & quoique mon pere fut alors abſent, je cédai ſans peine à la pitié qui m'entraîna. J'avois une femme, une gouvernante près de moi, je la chargeai de

de faire ouvrir promptement les portes, elle y courut, l'Etranger entra, je le ſauvai, & mon ame compatiſſante s'applaudit & triompha d'avoir entrepris avec courage cet acte d'hoſpitalité. Cependant le tumulte fut bien-tôt appaiſé; tout ce peuple attroupé ſe diſperſa, & peu de momens après le port me parut libre & ſûr, & déja je penſois à en faire informer l'Etranger qui étoit en ma maiſon, pour qu'il eût à ſe retirer ſans crainte; mais alors on m'apprit qu'il étoit monté juſqu'à mon appartement; qu'il avoit pénétré juſques dans une chambre voiſine de la mienne; qu'il demandoit à m'y voir; qu'il vouloit ſe jetter à mes pieds pour me rendre graces de ſa vie, pour m'en faire un hommage.

Cette démarche m'épouvanta, j'en fus

troublée, je l'envisageai comme un excès de reconnoissance qui me flattoit, & que je ne pouvois blâmer; mais tous mes devoirs m'étoient présens, & ne me permettoient pas d'y condescendre. Je lui fis dire, que je me félicitois d'avoir pû contribuer au salut de ses jours; que je les croyois désormais sans danger; qu'aucun motif ne pouvoit plus retarder sa retraite, & qu'aucune raison ne l'autorisoit à me voir. Il n'étoit point à portée de me voir, mais j'étois à portée de l'entendre : eh! je n'entendis que trop bien la réponse qu'il fit; ce fut une plainte amere, entre-coupée par des soupirs, mon trouble en augmenta; je fus émue de je ne sçais quelle compassion, que je crus n'être qu'un sentiment commun aux ames sensibles & pures, & tel que le bienfait peut en exciter lui-

même pour celui qui l'a reçu : mais tout attendrissement a des douceurs qui séduisent, & le mien m'occupa trop longtemps, sans songer à m'en défier..... J'entendois d'un moment à l'autre s'élever une voix touchante, perçante au travers des murs, pour faire passer jusqu'à moi des exclamations douloureuses..... J'écoutois de tristes récits, qui faisoient la plus vive peinture de tous les maux, de toutes les infortunes dont un cœur pût être agité..... Je les écoutois ces récits, & je me sentois attirée vers eux, & je ne m'appercevois pas qu'ils changeoient peu à peu la situation de mon ame, que plus j'y devenois attentive, plus cette premiere pitié s'affoiblissoit, & faisoit place à des desirs confus de tout entendre, & de connoître quel pouvoit être l'Etranger que j'avois sauvé.

Quand on ſe trouve auprès du Mont Taurus qui reçoit le Tigre en ſon ſein, on ſe ſent attiré de même juſques ſur ſes bords eſcarpés, juſqu'à la chute de ſes eaux par un bruit harmonieux, qui étonne & charme l'oreille, ſans penſer au danger qu'on y court, ſans prendre garde au précipice, que lorſque le pied va s'y perdre, & qu'on eſt prêt d'y tomber. Chaque mot en effet qui parvenoit juſqu'à mon oreille nous rapprochoit davantage l'un de l'autre, au point que bien-tôt après, ſi quelque force céleſte eût fait diſparoître le mur qui ſéparoit cet Etranger de moi, je me fuſſe peut-être ſurpriſe près de lui... C'eſt ainſi que ſes diſcours toujours plus vifs & plus paſſionnés, parvinrent à me cauſer de profondes rêveries, à retracer à ma mémoire un jeune homme que j'avois eu

à peine le temps d'envisager, & à ranimer devant moi ses traits & sa figure, que j'eusse crû sans cela effacée de mon esprit..... C'est ainsi que je m'en occupai, que je me recueillis dans son image, que ma pensée s'y abandonna, & que de momens en momens son langage toujours plaintif & toujours plus tendre, porta enfin dans mon cœur des charmes qui jusqu'alors m'avoient été inconnus. Tout à coup mes yeux s'ouvrirent, & s'effrayerent du péril qui m'environnoit; ma vertu m'éclaira sur mes devoirs, & sur la conduite que je devois m'imposer. Je fis promptement dire au jeune homme, que sa démarche étoit imprudente, & son obstination téméraire; que je le regardois comme un Etranger dans l'Isle, peu instruit de nos mœurs, que je le priois de les respecter;

que je lui demandois pour prix de mon bienfait, & pour la plus digne marque de ſa reconnoiſſance, de ſe retirer de mon appartement, & de la maiſon de mon pere où j'étois.

Je ne l'entendis plus, je le crus éloigné; je chargeai ma gouvernante Razzivil de deſcendre, de s'aſſurer de ſa retraite, & de m'en venir rendre compte : mais quel fut ſon étonnement & le mien ! elle ouvre la porte de ma chambre, elle le rrouve par terre, étendu ſur ſes pas.... Venez voir, s'écria-t-elle, venez voir un triſte ſpectacle. J'y courus, je le vis renverſé par terre en effet, je me crus menacée de tous les malheurs enſemble : eh ! je ne fus pas capable de m'en occuper long-temps, la préſence de ce jeune homme m'en détourna dès le moment qu'il revint à la vie, que ſes yeux

fermés ſe rouvrirent, me porterent leurs premiers regards, & ſe rallumerent aux miens... C'étoit le premier trait ſenſible que l'amour eut encore fait parvenir juſqu'à moi, rien n'eut pû m'y préparer; il eſt aiſé de concevoir le trouble qu'il me cauſa; mais puiſqu'il faut que je révele dans la ſuite le progrès, la violence & les effets incroyables de cette premiere impreſſion, je ne balance point, je m'humilie d'avance, j'avoue avec ſincérité que les tegards de ce jeune homme, que l'éclat de toute ſa perſonne, que (je l'oſe dire) l'excellence de ſa beauté porta ſubitemeot dans le fond de mon ame un trait que dès ce moment rien ne put arracher. Daïra! me dit-il, d'une voix foible & douce, dont les ſons encore m'accompagnent partout, Daïra! j'allois me ſoumettre à vos

volontés que j'adore, j'allois me ſacrifier à vos commandemens, je m'en croyois du moins le courage, lorſque tous mes ſens m'ont abandonné. C'eſt un Etranger pour vous, Daïra, qui vous parle; mais, reprit-il, c'eſt un malheureux amant, qui depuis trois mois vous cherche, vous ſuit, vous environne, toujours animé, toujours tranſporté de votre divine image; elle eſt pour jamais gravée dans ſon ame; elle fait le tourment de ſa vie, parce que vous l'ignorez; elle en feroit les charmes, s'il oſoit vous l'apprendre, s'il vous voyoit approuver la paſſion la plus vive, la plus pure qui fut jamais.

Je fus étourdie de cet étrange langage; j'en demeurai ſans mouvement, mes yeux de même arrêtés ſur les ſiens, ſans ſonger à me reprocher cette eſpece de foi-

blesse; il n'étoit pas au pouvoir de mon cœur de paroître insensible au spectacle d'un jeune homme aimable, qne je voyois gémissant, abbattu, écrasé sous le poids de sa douleur, presque sans vie, à mes pieds s'offrant pour victime d'une passion malheureuse, dont j'étois l'objet unique. Je le plaignois sincerement, d'autant que mon dessein étoit toujours de le résoudre à se retirer; & je l'y excitois encore, lorsque j'entendis un bruit à la porte de la maison. C'étoit mon pere: Razzivil nous quitta pour s'en instruire, & revint sur ses pas pour me l'apprendre. Je tombai éperdue à l'arrivée de ce pere qui m'imposoit des loix de bienséance fort austeres; je le crus prêt à me surprendre avec cet Etranger: malheureux Etranger, m'écriai-je, vous allez être vous-même la victime de sa fureur;

il va vous frapper d'un coup mortel, ou vous livrer aux rigueurs des Loix. Se peut-il, oh Ciel! qu'une action de ma part, si pure dans sa source, & si généreuse jusqu'à ee moment, soit suivie d'une catastrophe si déplorable.... Vous perdez un temps précieux, repliqua Razzivil; vous n'avez aucun reproche à vous faire, & la malheureuse destinée a fait tout; votre cœur est pur, & votre honneur m'est sacré. Quoi qu'il en coûte, il faut le mettre à couvert. Cependant on vint avertir Razzivil, que mon pere portoit par-tout des regards inquiets; qu'il avoit fait garder les portes de la maison; qu'il y faisoit d'exactes recherches; que le silence qu'il gardoit, faisoit comprendre qu'il n'étoit pas dans un état naturel... Hélas! j'étois dans un état terrible, & l'Etranger en ma pré-

ſence n'en reſſentoit aucune atteinte, & ne me paroiſſoit agité que par les mouvemens de ſon cœur, qui ne lui permettoient ſeulement pas de prêter l'oreille au danger. Ecoutez-moi, reprit Razzivil, j'ai un expédient ſûr pour abuſer votre pere; puiſqu'il le faut, & que la circonſtance nous y force. Votre pere nous a dit qu'il ſouhaitoit que vous priſſiez une ſeconde Gouvernante auprès de vous, il faut pour ce moment que cet Etranger paroiſſe l'être, il ne lui manque que les robes de mon ſexe, pour qu'on s'y méprenne: ſa jeuneſſe & ſes graces, toute ſa ſtature élégante & leſte nous donne pour cela une vraiſemblance qu'il faut. Entrez, lui dit-elle, dans cette chambre voiſine, je vous donne d'avance le nom de Méall; vous allez dans l'inſtant paſſer pour la ſeconde Gouvernante de Daïra.

Toutes mes idées alors étoient dans un tel désordre, & la présence d'esprit de Razzivil fut si prompte, qu'elle ne me donna pas le temps de condescendre ou de refuser. A peine fut-elle passée dans cette chambre voisine, que mon pere arriva dans mon appartement, & vint me dire : Ma fille, vous me voyez transporté d'une juste colere ; mes Esclaves m'ont dit qu'un Etranger s'étoit ici refugié, & aucun d'eux n'a sçû me dire quel lieu de ma maison lui sert de refuge : mais on m'a de plus assuré qu'on l'avoit vû monter vers votre appartement; eh! je ne crois pas un homme de cette Isle assez hardi pour oser se présenter devant vous sans mes ordres, & votre honneur, & votre vertu d'ailleurs ne me permettent pas de vous soupçonner de la moindre lâcheté : rassurez-

moi cependant, ma fille, je ne puis être trop certain de cette vérité. Hélas! mon pere, lui répondis-je, il ſuffira que je vous avoue le tort que j'ai eu peut être, pour que vous ne m'accuſiez point d'avoir fait un crime au-delà. J'ai vû de ces fenêtres un Etranger pourſuivi par une populace en fureur; il demandoit un azile; je lui ai donné cet azile en votre abſence; vous ne m'auriez point approuvée, ſi au contraire j'avois eu la cruauté de le laiſſer périr.

Il ne m'étoit pas poſſible de lui en dire davantage, ſans être réduite à déguiſer; mais toute épouvantée que j'étois, mon cœur ne pouvoit s'y réſoudre: & en effet, j'allois tomber aux pieds de mon pere, lui avouer tout, & lui demander, au prix de ma vie, le pardon & la grace de ce téméraire Etranger, lorſqu'à l'inſtant

je vis Razzivil paroître, & lui dire : Seigneur Fargany, vous avez ſouhaité que votre unique Daïra fût accompagnée d'une ſeconde Gouvernante : Voici Méall, ma parente, que je viens vous préſenter. Mon pere jetta un coup d'œil ſur cette prétendue Meall, & dit : je te ſçais gré, Razzivil, du choix que tu as fait, ſans doute il eſt bon ; mais qu'elle revienne ; je n'ai pas préſentement le loiſir de m'en occuper.

Sur ces derniers mots mon pere ſortit, deſcendit dans ſes jardins, & me laiſſa ſeule, frappée de ces paroles. Il vouloit revoir la prétendue Meall ; leur entrevûe me donnoit d'avance une appréhenſion terrible ; & malgré cela, tant d'intérêts s'étoient emparés de mon ame pour le jeune homme qui la repréſentoit, que je ne pouvois repouſſer le ſentiment confus

de je ne ſçais quelle douceur ſecrette, lorſque je le voyois en ma préſence, & que je conſidérois qu'on me forçoit à le voir : je m'enfermai ſeule, toute occupée de ma ſituation, pour y réflechir encore plus ; je voulois me rendre à moi-même raiſon de cette deſtinée ; je voulois ſçavoir, ſi elle me ſeroit aſſez fatale pour métamorphoſer en action criminelle, l'acte le plus pur d'un cœur ſenſible & bon, pour faire connoître à mon pere le lendemain qu'on auroit emprunté le ton de la vérité, pour lui perſuader un horrible menſonge. Je voulois ſçavoir, ſi lui qui connoiſſoit Daïra, la jugeroit capable d'avoir prêté la main à ces déguiſemens ; & en effet, s'il l'eut penſé, quelle voix deſcendante du Ciel eût pû lui perſuader ſur cela mon innocence & ma vertu ?

Je m'abreuvois de ces allarmes, lorſqu'il me vint en penſée d'y mettre fin, par un moyen qui me parut le plus prompt & le moins périlleux ; ce fut de faire évader le jeune homme, & de dire enſuite que j'aurois renvoyé cette Meall, ſur quelque prétexte facile à trouver ; & j'étois prête à prendre cette réſolution, lorſque j'entendis précipitamment Razzivil ouvrir ma porte. Prions Dieu qu'il nous protége, dit-elle : mon Maître, votre pere envoye chercher dans le moment votre nouvelle Gouvernante, pour l'entretenir & la connoître. . En quel déſordre me jetta Razzivil ! Je tombai, ſans avoir le courage de lui répondre un ſeul mot. De mes deux mains je fermai mes yeux ; je crus être préſente à une ſcene tragique ; je crus entendre prononcer ma condamnation ; tout ſembloit m'annoncer

m'annoncer que le déguiſement étoit découvert, que la violence & la fureur alloient s'emparer de mon pere; je crus voir la mort d'un innocent, & d'un innocent aimable, & de qui l'extrême paſſion pour moi avoit cauſé tout le malheur; j'en ſoupirai, j'arroſai mes mains de mes pleurs, & demeurai dans cet état un eſpace de temps qui me parut infini, voulant avidement ſçavoir ce qui ſe paſſoit entr'eux, & redoutant toujours d'en être inſtruite. Mais ce qui redoubla bientôt mes allarmes & mon épouvante, c'eſt que je reçus ordre de mon pere de deſcendre dans ſon appartement: mes yeux ſe fermerent, mes jambes faillirent; je pris la main de Razzivil, comme ſi j'euſſe dû lui dire un éternel adieu. Nous deſcendimes, Razzivil me porta dans la chambre de ce pere ſévére, plus qu'elle

ne me ſoutint pour y entrer.

A peine oſai-je lever les yeux juſqu'à lui; je m'apperçus cependant que ſon front n'étoit point armé de colere, que ſon maitien étoit paiſible, & je pris-garde en même-temps, que la fauſſe Meall n'étoit point avec lui ; mes ſens en furent emus, & dans cette foibleſſe je m'avouai à moi-même que je déſirois de l'y trouver. Venez, ma Fille, & apprenez (me dit mon Pere) que je ſuis ſatisfait du choix de votre Gouvernante nouvelle, & que je la garde auprès de vous, pour vous ſervir comme Razzivil.

J'ai eu ſi rarement en ma vie le cœur ouvert à la joye, que j'en ai bien du compter les moments ; ce moment en fut un, non de joye, mais d'un véritable tranſport, qui me mit tout d'un coup dans un tel état, que ſi j'euſſe obtenu

de mon Pere une faveur insigne, je ne l'eusse pas reçue avec une plus grande sensibilité ; je m'en occupois si visiblement, que mon Pere en fut interdit ; il voulut me faire part de quelques affaires domestiques ; mais ce qui se passoit alors en mon ame, étoit la seule affaire dont je fusse capable de m'occuper ; je pensois trop profondément à ma Gouvernante nouvelle ; je n'avois l'oreille attentive, que pour entendre parler d'elle ; je n'avois les yeux ouverts que pour la découvrir ; je ne fus jamais la maîtresse de me partager, & de prêter à mon Pere l'attention qu'il demandoit ; il s'impatienta, enfin, il s'interrompit lui-meme, & me dit qu'il m'avoit appellée pour m'entretenir d'une affaire importante, & qui méritoit bien que je fusse toute à moi ; que quelqu'un

des jours ſuivans il me reverroit apparamment avec un eſprit plus libre & plus attentif. Je me retirai ; & il eſt vrai, que ſi j'étois deſcendue de mon appartement le cœur plein d'allarmes & de crainte, ſans courage & ſans force, j'y remontai bien vive & bien légere, avec ce même cœur délicieuſement agité. Je brûlois de me voir ſeule avec Razzivil, de l'entretenir d'une voix libre & aſſurée des peines mortelles que j'avois eſſuyées pendant tout ce jour, & du calme heureux qui leur ſuccédoit. Vous le voyez, me dit-elle, le Ciel ne veut point votre perte : le Ciel peut-être par ce bizarre événement, vous préſage & vous réſerve quelque heureuſe deſtinée. Un inconnu vous a demandé un aſyle pour le garantir d'un coup mortel qui le menaçoit, vous lui accordez cet aſyle ; ce

même Inconnu, jeune & aimable, se trouve épris d'une passion qui peut être mérite de devenir heureuse; il y a trois mois qu'il en est tourmenté, un coup du Ciel l'amenne chez vous : eh ! qui nous dit que ce n'est pas un moyen que son amour même lui a dicté. En un mot, il vous le déclare, sans qu'il soit possible de vous en offenser; il est surpris dans cette Maison par votre Pere : le danger qu'il court vous effraye, votre imagination le grossit, & votre pitié s'en augmente; vous cédez au penchant qui vous attendrit sur son sort, & quand la main de Dieu le préserve, cette même pitié cesse pour faire place à des sentimens qui vous sont encore à vous-même inconnus; mais pour peu que vous vous rendiez compte du progrès qu'ils ont fait, vous verrez qu'ils en ont fait, &

que la premiere compaſſion qui vous a priſe pour ce jeune homme, ne reſſembloit point à celle dont vous avez été touchée depuis : que ce ſoit les périls, toujours plus preſſans, qui ſe ſont ſuccédés les uns aux autres, ou bien plutôt quelque ſimpathie ſecrette qui appelle vos cœurs pour les unir, je vous vois atteinte & pénétrée tout autrement que vous ne l'avez été d'abord.

J'écoutois ma Gouvernante, lorſque ne voyant point paroître celui-là même qui nous occupoit alors toutes deux, je lui demandai où il pouvoit être? Helas! me dit-elle, l'inſenſibilité qu'il a dû remarquer en vous, lui a fait prendre le parti ſans doute de s'évader de cette maiſon, après avoir ſoutenu la converſation de votre Pere ſous le nom d'une Gouvernante; mais s'il ne paroît plus, m'é-

criai-je, mon Pere en demandera la raison. Eh ! comment a-t-il pris une résolution si subite, s'il est vrai que j'aie sur lui un pouvoir sans bornes. Il n'y a que vous seule, me dit Razzivil, qui puissiez juger, s'il fait bien ou mal : rapprochez-vous de vous-même, considérez l'état de votre ame, rendez-vous compte des mouvemens qui l'agitent, & si vous connoissez que ce malheureux Amant n'y ait aucune part, approuvez-le d'avoir eu le courage de s'éloigner de votre maison, qu'il ne connoît encore que par les allarmes, & les dangers qu'il y a courus. Ma chere Maîtresse, reprit-elle, vous avez enflammé d'un inconcevable amour, le cœur du jeune Belzek, fils du Pacha de Satalie ; il y a trois mois que j'en suis pleinement instruite, sans avoir jamais osé vous rien dévoiler là-

deſſus; je ne connois point de paſſion plus pure, ni qui ſoit plus digne de ſon prix. Je l'ai vû, ce jeune Homme, m'offrire des tréſors, pour l'aider à parvenir juſqu'à vous, pour vous donner une lettre de ſa part; j'ai tout refuſé, j'ai déclaré que je n'offrirois mes ſecours, que lorſque vous me les demanderiez pour lui, vous-même; que c'étoit devant vous qu'il devoit d'abord paroître; que c'étoit à lui d'imaginer les moyens d'y parvenir, & je l'avouerai, ce n'eſt pas ſans une ſecrette pitié, que je l'ai vû depuis ce temps, à toutes les heures de chaque jour, déguiſé en mille manieres autour de vous, & par-tout où vous avez pu être hors de votre maiſon. Vous avez vû de nos fenêtres le tumulte qui eſt arrivé; vous avez vû qu'on vous demandoit un aſyle, & vous l'avez accordé, votre bonne foi

y a été ſurpriſe ; c'eſt un ſtratagême que ſon amour à conçu, pour parvenir juſqu'à vous, & il eſt vrai que le deſeſpoir mortel, où je l'ai vû ces derniers jours, & la ferme réſolution où il étoit de s'expoſer à tout, m'ont fait juger qu'il ne remettroit pas davantage à vous faire decider ſur ſon ſort. . .

J'écoutois attentivement tout ce que Razzivil me diſoit, je me ſentois flattée au fond de mon ame de tout ce qu'elle m'apprenoit, je me conſidérois avec une ſorte de gloire, en jettant les yeux ſur moi-même : eh ! je n'y liſois pas tout, je ne voyois pas que j'y étois déja ſenſible, que d'un inſtant à l'autre je le devenois davantage. Razzivil s'en apperçut plûtôt que moi : je lui demandai où étoit Méall, je m'inquiétois de ne la voir point paroître, & Razzivil

pendant cela tenoit mon cœur ſans ceſſe agité par mille ſortes d'inquiétudes, bien ou mal fondées, qu'elle me donnoit : tantôt elle me faiſoit entendre que ce jeune Satalien couroit des riſques infinis, à demeurer dans la Maiſon de mon Pere, & que je m'expoſois tout autant ; tantôt elle me faiſoit enviſager la Maiſon de mon Pere comme un aſyle ſecret & commode, à la faveur duquel je pourrois le voir & l'entendre à toute heure, & connoître s'il ſeroit auſſi digne d'eſtime qu'il paroiſſoit l'être.

Nous paſſames elle & moi la plus grande partie de la nuit à redire les mêmes choſes ; je ne l'interrompois que pour lui demander quelquefois ce qu'elle penſoit que Méall fût devenue (car je n'oſois déja plus l'appeller que par ce nom.) Cependant la nuit s'avançoit,

& mon inquiétude ne diminuoit point, toutes mes pensées s'obstinoient confusément à m'expliquer cette avanture, & ne s'accordoient point à me représenter un Amant transporté, capable d'employer des stratagêmes, & d'affronter des dangers, pour pénétrer dans ma maison; ce même Amant que la fortune secondoit alors, qu'elle mettoit à portée de me voir librement; ce même Amant précisément alors absent & fugitif: cette négligence de sa part, & ce peu de suite de sentimens me sembloient incompréhensibles; je renvoyai Razzivil, je demeurai seule, comptant de prendre quelque repos: ce fut en vain: l'image de Belzek étoit gravée dans ma tête; toute cette bizarre avanture n'en pouvoit sortir: un amour si vif, un abandon si prompt, étoient une énigme toujours

inexplicable, & malgré moi je m'en occupai toute la nuit.

Enfin le jour vint à paroître, & ſa lumiere peu à peu éclaira mes yeux & mon eſprit; toutes mes idées ſe confondoient déja comme un ſonge : j'allois preſque douter moi-même de ce qui m'étoit arrivé. Mais alors je remarquai une tablette par terre au milieu de ma chambre : je me levai, je la pris : ah! m'écriai-je, c'eſt Méall qui m'écrit! je n'oſerois m'expoſer à lire, que m'apprendra-t-elle; un malheur peut-être; mais malgré moi mes yeux la parcouroient dans le moment même de ma réflexion; & voici ce que Méall m'écrivoit, & que je n'ai jamais oublié.

Daïra, voyez ma tablette par terre; vous m'auriez trouvé à ſa place, ſi je l'avois oſé : relevez-la par pitié; tenez-

la dans vos belles mains ; portez-lui le moindre de vos regards ; pourvû que vous y lisiez seulement les vœux sacrés que je signe, de vous asservir ma vie autant qu'elle durera, je suis content & satisfait. C'est un Etranger qui vous parle. Oh ! fille précieuse ! c'est un Enfant de Satalie, que la Nature avoit fait naître pour consommer le cours de sa vie loin de vous, mais que la destinée a conduit en cette Isle fortunée, jusqu'aux portes de votre maison, jusques dans l'intérieur de votre maison même, pour y jouir du charme de votre présence céleste, pour y faire serment, comme au pied des Autels, de l'amour le plus violent, mais le plus pur qui puisse jamais s'emparer d'un cœur. Il me possede, cet amour, au-delà de l'expression des langues ; je sens que d'un jour à l'au-

tre il s'accroît, il s'irrite, & m'embrâse tout entier; que depuis trois mois lui seul sçait dans cette Isle ma vie, & que ma vie n'est plus qu'un continuel mêlange de transports de joye ou de douleur. Je n'ai pû soutenir cet état, & vous le laisser ignorer plus long-temps; j'ai appliqué toute mon imagination à vous l'apprendre; & j'y suis parvenu par un stratagême, où je me suis vu réduit à vous tromper. J'en rougis: mais, Daïra, de plus dignes moyens n'étoient pas à mon choix. L'amour heureux s'explique comme il lui plaît; mais l'amour que rien ne flatte, & qu'en même temps rien n'arrête, s'explique comme il peut; & tel est le mien en ce moment, que je me sens capable de l'effort des Géans, pour vaincre tout ce qu'on y pourroit opposer.

Je continuois de lire cette lettre, dont chaque mot m'agitoit d'une ſecrette joye déja répandue dans tous mes ſens, lorſque tout-à-coup je fus interrompue par Razzivil, qui me ſurprit la tenant en mes mains. Je ne lui celai point le plaiſir que j'avois à lire : mon front ſerein, mes yeux animés, tout m'auroit trahie; je n'aurois eu avec ma Confidente que la honte de m'être déguiſée devant elle inutilement... Viens... Razzivil, lui disje, viens près de moi; tu m'aimes aſſez pour prendre part à l'état où je me trouve; tu connois ton innocente Maîtreſſe, tes mains l'ont formée; tu l'as conſervée juſqu'à ce jour dans ſa pureté, dans ſon indifférence & dans un plein repos; viens la voir, toute émue, toute étonnée des coups qu'on lui porte : viens l'aider à s'en défendre; ou ſi tu refuſes,

apprends-lui du moins ſi elle peut s'en juſtifier. Ma chere Maîtreſſe, repliqua Razzivil, ce ne ſera pas moi qui prendrai ce ſoin ; mais l'Amant lui-même que je vous annonce, & dont l'amour, les charmes, & ſur-tout les vertus vous juſtifient entierement, puiſqu'elles ne font ſur vous que l'impreſſion qu'elles feroient ſur tous les cœurs. Elle n'avoit pas encore achevé ces mots, que je vis paroître & tomber à mes genoux le jeune homme tranſporté. Il avoit conſervé le déguiſement de la veille : je le vis en cet état, ſans avoir la force de lui parler... Daïra, me dit-il, après un ſoupir profond, qui ne me laiſſoit que trop voir l'oppreſſion de ſon ame, oh ! Daira ! je vous jure un amour éternel ; je meurs ici-même, ſi vous ne l'approuvez pas. Sa tablette étoit encore dans mes mains :

il connut bien que j'avois lu ce qu'il m'avoit écrit; le trouble où il me surprit, lui fit entendre que mon état ne s'éloignoit pas fort du sien : cela parut lui donner une vie nouvelle, & l'enhardir à s'abandonner enfin à tous les transports imaginables d'un amour qui n'a jamais eu rien d'égal. Mais comme je sentois que les divers mouvemens de son cœur se faisoient jour malgré moi, & passoient jusqu'au mien, je rappellai toutes les forces de mon esprit, pour lui dérober ma foiblesse, du moins pour ne la lui laisser voir qu'accompagnée de ma vertu. Je ne puis, lui dis-je, considérer la passion qui vous emporte, sans être émue de la pitié la plus tendre; mais vous sçavez, puisque depuis trois mois vous êtes à ma suite, vous sçavez le peu de droits que j'ai sur moi-même, & à

quels dangers terribles je m'exposerois, si j'osois de quelque maniere que ce fût écouter un penchant. Vous n'ignorez pas que je dépends d'un pere, & que lui seul dispose de moi, comme de mes volontés. Vous êtes, dites-vous, un Enfant de Satalie : je connois peu votre nation; & quand tout ce que je vois d'aimable & d'estimable en vous, m'aveugleroit au point de me fermer les yeux sur mes devoirs, de me prêter aux illusions & aux songes d'un heureux avenir que vous auriez à me promettre; vous verriez bientôt mon pere détruire d'un mot nos imprudentes espérances & nos frivoles engagemens. Laissez-moi, continuai-je, jeune homme, laissez-moi maîtresse d'un cœur qui ne sçauroit être à vous, & que vous n'occupez déja que trop à la vûe de vos infortunes; laissez qu'il se rappelle

à lui-même, & qu'il rentre dans le paisible état d'où vous l'avez tiré; qu'il vous suffise d'apprendre, & je ne puis vous le celer, que s'il étoit possible de faire agréer à mon pere les desseins que vous avez sur moi, j'y souscrirois; mais que jusques-là vous devez respecter mon innocence & ma jeunesse, & ne pas m'exposer davantage à vous plaindre dans le malheureux amour dont je vous vois épris. Pendant que je prononçois malgré moi ce triste arrêt contre lequel je m'élevois moi-même à chaque mot qui sortoit de ma bouche, mes yeux demeuroient attachés sur les siens, que je voyois baignés de larmes; je ne pus jusqu'au bout retenir les miennes, que la compassion de son état auroit pû seule m'arracher: j'eus cependant la force de lui persuader qu'il devoit se retirer, & s'é-

loigner de moi ; & il m'obéit, mais avec une ſoumiſſion qui me fit connoître qu'il ſentoit mon trouble, & qu'il vouloit le reſpecter.

A peine eut-il diſparu, que je me ſoulageai de cette contrainte avec Razzivil, & que je la vis s'attendrir comme moi ſur le ſort de mon Amant. Elle m'inſtruiſit de toute ſon hiſtoire ; elle me confirma qu'en effet c'étoit le Fils du Pacha de Satalie, qu'il étoit venu à Conſtantinople chargé d'une commiſſion de ſon pere, que faiſant ſon retour avec pluſieurs autres Vaiſſeaux de diverſes Nations, ils avoient mouillé à Scio, que tous avoient compté y faire quelque ſéjour, pour en connoître les beautés ; que la veille de leur départ ce jeune homme avoit voulu viſiter les jardins de Crina ; que cette veille de

départ étoit le jour même d'une fête qu'on m'y donnoit ; que c'étoit là qu'il m'avoit vue pour la premiere fois ; que depuis ce jour, il n'avoit plus vécu que pour me revoir ; qu'il avoit laissé partir les Vaisseaux & tout abandonné pour moi seule, pour moi ! qui n'en avois pas encore la moindre connoissance ; Razzivil m'ajoûtoit que sa résolution étoit prise de périr à Scio, ou de m'arracher de cette Isle, pour me porter dans sa Patrie, & pour m'y faire un sort heureux, regardant déja notre mariage comme écrit & reglé dans le Ciel : & de suite ma Gouvernante me faisoit des vifs éloges de la douceur, des mœurs, des usages, des charmes de la société qui regnent à Satalie, & qui rendent ce séjour célebre chez les autres Nations.... De toutes ces choses Razzivil me faisoit

des tableaux ſi agréables & ſi intéreſſans, que je ſentois d'un moment à l'autre mon deſir naître & s'accroître de me voir attachée au ſort de mon Amant.

Quelques jours ſe paſſerent ainſi, pendant leſquels Belzek, toujours ſous l'habit & le nom de Méall, me fit connoître tant de vertus dans ſon cœur, tant de qualités aimables dans ſon eſprit, tant de graces répandues dans toute ſa jeune figure, que je tombai moi-même enfin dans l'admiration, d'avoir pû cauſer une paſſion de cette nature, une paſſion infructueuſe ſans eſpérance, & que je voyois obſtinément ſoutenue dans les mêmes excès. Il ne ſe préſentoit devant moi que rarement, ſes ſentimens étoient de la pureté des miens, il m'en donnoit les plus grandes marques en reſpectant toujours mon innocence & ma vertu;

mais ſi je ne le voyois pas lui-même, tout me parloit de lui; en effet, chaque Aurore m'annonçoit de ſa part de nouveaux hommages: & les jours entiers ne me ſuffiſoient pas pour les recevoir. C'étoient des fleurs parſemées qui ſe trouvoient ſous mes pas; des parfums précieux qui ſe conſumoient autour de moi; des billets de ſa main ſans nombre répandus ſur mes ſophas, ſur mes tables. Ce fut un jour un bracelet que la main d'une Fée ſembloit avoir fait tomber près de moi, je le pris, ſa beauté m'étonna, il étoit compoſé de ſix chaînes d'or, & enrichi de douze diamans; ſix de ces diamans étoient blancs, ſix autres étoient noirs. Je tenois ce bracelet, je le conſidérois & l'admirois. Je fus tentée de le paſſer à mon bras, je l'y attachai à l'aide d'un reſ-

ſort imperceptible, mais lorſque je voulus reprendre ce même reſſort, il ne paroiſſoit plus, il ne me fut jamais poſſible de détacher le bracelet de mon bras, je fus forcée à le garder ainſi, je ne balançai point, & ſur le champ je pris le parti d'écrire au jeune Homme une premiere fois, pour qu'il vint lui-même me dégager de cet embarras; mais j'étois déja ſi pénétrée, ſi touchée, ſi agitée, que je ne pus lui parler que de lui-même, je m'y ſentis entraînée, je m'y abandonnai, je lui ouvris mon ame toute entiere, je lui fis mille ſermens de l'aimer toujours, & mes ſermens ſortoient en foule, toutes ſes lettres enſemble n'en contenoient pas tant... Foibleſſe fatale! & qui commença l'hiſtoire déplorable de tous mes malheurs! je l'écrivois cette lettre, & je l'écrivois ſans penſer à la

finir, lorſque je vis bruſquement ma porte s'ouvrir, & mon Pere en ma préſence; il ne me donna pas le temps de me reconnoître; il ſe ſaiſit de ma lettre, il la lut, je remarquai ſur tout ſon viſage une colere tranquille que je ne lui avois jamais connue, & qui me fit frémir. Rendez-moi raiſon, me dit-il, de cette lettre; vous êtes perdue, ajouta-t-il, d'une voix forte, ſi vous ne m'en inſtruiſez dans le moment. Le ton qu'il mit à ces paroles, les regards qu'il me lança, m'anéantirent comme ſi la foudre m'eut frappée; mais avant de ſonger à moi-même, je vis le péril effroyable que couroit mon Amant; ſon intérêt me ſoutint & me conſerva toute ma préſence d'eſprit; mille expédiens me vinrent à la fois, j'employai ſans répugnance tous les artifices imaginables,

tous les mensonges spécieux que je crus capables de rétablir la tranquillité de mon Pere, & d'éloigner de son esprit les soupçons qui pouvoient y naître, sur ce qui se passoit dans l'intérieur de sa maison. Il interrompit de lui-même cette explication pour me dire qu'il ne vouloit ouvrir les yeux sur ma conduite, que pour la reconnoître conforme à ses maximes, & digne de moi, qu'il consentoit à regarder cette lettre écrite de ma main, comme un amusement de mon esprit, dont l'objet n'étoit qu'imaginaire; qu'il étoit venu me trouver précipitamment pour m'apprendre la chose la plus heureuse & la plus importante qui pût jamais nous arriver.

Il y a long-temps, me dit-il, ma Fille, que je me donne des soins extraordinaires, & qui n'ont que vous pour but. Je n'ai pas

jugé à propos de vous en informer dans l'incertitude de leur ſuccès ; mais aujourd'hui que ce ſuccès eſt entier, qu'il répond pleinement à mes vœux, & qu'on m'en inſtruit dans ce moment, je ne puis trop-tôt vous l'apprendre ... Béniſſons le Ciel mille fois, ma Fille, il accorde à mes prieres, plus que je ne lui ai jamais demandé ; vous êtes aujourd'hui la fille d'un ſimple Marchand, vous allez ſubitement monter à un rang dont vous ſerez peut-être éblouie vous-même ; vous allez partager la gloire d'un homme à qui notre ſublime Monarque accorde une confiance intime, & qu'il favoriſe de la plus tendre amitié. Le célébre Hali-Oglou, Pacha d'Alep, vous fait l'honneur, ma Fille, de vous accepter pour épouſe ; le récit qu'on lui a fait de votre beauté, la connoiſſance qu'on lui

a donnée de vos vertus, la protection dont il m'honore, & plus que tout cela, les destinées ont déterminé votre mariage avec lui. Il vous souhaite, il vous demande, je dois par mes empressemens me rendre digne de la grace qu'il me fait; mais j'ai tout prévû, vos équipages sont prêts, & le vaisseau qui doit vous transporter à Alep, mettra à la voile demain.

Que devins-je, ô Ciel ! quand j'entendis ces étranges paroles, mon cœur en fut glacé, mon sang se figea dans mes veines, ma tête en ressentit un étourdissement si grand, qu'elle en tomba panchée sur les bras de mon Pere. Vous voulez que je meure; me voilà prête à mourir... Non, ma Fille, non, ma chere Fille, vivez, & vivez heureuse & glorieuse désormais; ce sera vo-

tre ſort ; je ſens, reprit-il, par les efforts que je me fais pour me ſéparer de vous à jamais, les efforts que vous avez à vous faire vous-même, pour ſortir du ſein d'un Pere qui vous aime, & pour aller vous jetter dans les bras d'un Epoux, quel qu'il puiſſe être, & que vous ne connoiſſez point ; mais tant de fortunes, tant d'honneurs vous attendent, & il en doit tant rejaillir ſur moi & ſur toute ma famille, que je vous crois l'eſprit aſſez ferme pour vaincre & ſurmonter tout, lorſqu'il s'agit d'accepter le puiſſant établiſſement qui vous eſt offert... Mon Pere me tenoit des diſcours ſuperflus, mon accablement ne me permettoit pas d'y prêter l'oreille, ma voix étoit éteinte, & ma poitrine prête à éclater. Il ne fut pas en ma puiſſance, ou plutôt il ne vint pas en ma penſée

de lui répliquer un mot, & tout cela ne ſervit encore qu'à rendre après mes douleurs plus vives : car mon Pere effrayé de voir en moi cette terrible réſolution, ne me quitta plus. Il paſſa toute la nuit à mes côtés, occupé à me propoſer des ſoulagemens, quoiqu'inutiles, & dont je m'appercevois à peine : la peur qu'il avoit que je ne viſſe mes Gouvernantes, dont il alloit me ſéparer, fit qu'il leur défendit de paroître. Toute cette affreuſe nuit ſe paſſa ainſi, le jour revint, & ſa lumiere ne fit que groſſir davantage l'horreur qui m'environnoit. Je ſentis mon Pere, hélas ! mon Pere, lui-même avec un courage inhumain, m'enlever dans ſes bras, ſe faire tranſporter avec moi ſur le Port, où le funeſte Vaiſſeau nous attendoit. A peine avois-je les yeux ouverts, à peine étois-je re-

venu de cette ſuſpenſion de mon ame, que je me trouvai avec lui ſur le Vaiſſeau, que le même Vaiſſeau mit à la voile, & que nous perdimes de vue ma chere patrie, pour ne la revoir jamais. Tous mes ſens étoient encore ſi étrangement étonnés, & tous mes eſprits dans un ſi grand déſordre, que j'en étois immobile, & que mon viſage n'annonçoit juſques-là qu'une ſtupidité inſenſible, que mon Pere prit d'abord pour un effort de mon obéiſſance & de ma raiſon: mais peu après & tout-à-coup je ne ſçai quelle inviſible main ſembla tirer le voile, & mettre ſous mes yeux l'effroyable tableau de ma deſtinée. Je me trouvai dans l'inſtant précipitée au fond de moi-même; je me conſidérai dans les bras d'un pere cruel, menée comme la victime que le couteau mortel va égorger, deſtinée aux

fers d'un barbare, à ſes abominables brutalités; mes yeux s'ouvrirent, & parcoururent la vaſte mer; mes regards tremblans s'égarerent dans le vuide des airs; je cherchai la Terre de Scio; je crus la découvrir; je crus percer juſques dans ma maiſon; je crus y voir mon Amant plongé dans un déſeſpoir mortel, ſeul dans une Terre étrangere, abandonné par qui? par moi? par moi? Oh! Ciel! pouvois-je ſoutenir cette penſée? pouvois-je imaginer mon Amant gémiſſant de mes outrages, me demandant raiſon de mes mépris? moi qui confondois mon ame avec la ſienne, & qui dans ce moment-là même me ſerois de mille coups arraché la vie, ſi j'euſſe pû me croire condamnée en effet à ne le voir plus. Ces affreuſes idées m'arracherent des cris & des larmes de fureur; je pris

le

le Ciel à témoin de mes douleurs; j'implorai ſon aſſiſtance contre les violences qu'on me faiſoit ſouffrir. J'adreſſai à mon Pere des reproches ſanglans, mais d'une véhémence que rien n'arrêtoit; je lui déclarai l'amour que j'avois conçu pour Belzek; je lui jurai que les Princes & les Rois de la terre ne ſeroient pas capables de l'effacer de mon cœur; je lui prédis ma mort certaine, s'il pouſſoit ſa cruauté juſqu'à me livrer au Pacha d'Alep. Mon Pere parut épouvanté de mes menaces; je crus un inſtant qu'elles alloient le faire changer de réſolution; il me donna toutes les conſolations poſſibles, & parmi quelques eſpérances vagues, toutes les marques, toutes les aſſurances d'une tendreſſe & d'une affection ſans bornes; & cependant les vents nous chaſſoient vers la Syrie, & notre

lamentable navigation ſe termina dans ſix jours. Nous entrames dans un Port de cette Province, où d'abord une foule d'Eſclaves s'avancerent pour ſervir à notre débarquement. On me vit dans une ſi grande foibleſſe, ou plutôt dans un anéantiſſement ſi total, qu'on fut fort inquiet du parti qu'il y avoit à prendre, & qu'on craignit d'expoſer ma vie, en me faiſant tranſporter plus loin; mon Pere même plus occupé de ma ſituation que perſonne, demanda qu'il lui fût permis de me faire faire quelque ſéjour dans ce Port, pour y reprendre mes eſprits & mes forces, & pour me remettre des terribles ſecouſſes que je venois d'eſſuyer. Mais le Tyran d'Alep en avoit autrement ordonné : il ſe trouva là deux cens Spahis qu'il avoit envoyés pour mon eſcorte; les chevaux, les chameaux, les li-

tieres, tout étoit préparé : il ne fut pas au pouvoir de mon Pere de différer un moment.

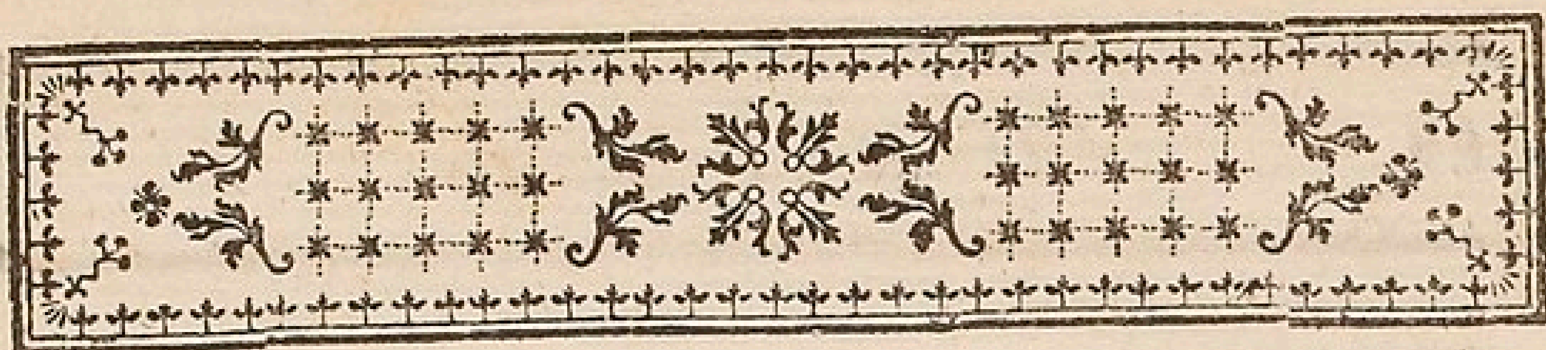
Je me vis donc arrachée de nouveau, & transportée par terre pendant l'espace de deux journées de suite, après quoi j'apperçus enfin mon tombeau, c'étoit les tours d'Alep ; mais comment se peut-il qu'à la vûe de ces tours fatales, mon effroi n'augmentât point ? non, puisqu'au contraire je crus sentir un calme se répandre dans mes sens, me voyant hors de tout espoir, allant chercher une mort certaine, je la désirois déja comme un terme à mes douleurs. Rien ne me retenoit davantage, & je ne demandois plus qu'à y arriver.

C'est dans cet état que je parvins sur le soir de la deuxieme journée aux portes de la Ville, où un Aga m'attendoit,

& me fit monter un cheval Arabe tout couvert des pierreries du Pacha ; j'avois la tête voilée, mais sa dignité exigeoit une cérémonie moins commune. A la porte d'entrée étoit un Dais à colonne, sous lequel on me fit passer ; il étoit fermé par quatre rideaux d'une gaze fine qui traînoient sur la poussiere, quatre Esclaves le soutenoient autour de moi, & le porterent de même pendant le chemin qu'il fallut faire ; je me laissai conduire sous ces voiles funebres au travers d'une grande Ville. Tout étoit illuminé sur mon passage, tout retentissoit des cris confus, des acclamations tumultueuses d'un peuple égaré ; ç'eût pû être aussi-bien l'image de sa terreur & de sa compassion, que l'image de sa joye & de ses transports : il élevoit au Ciel mes éloges & ma fortune, mais par des cris

perçans, qui sembloient plutôt prendre part à mes peines, & en effet déplorer mes malheurs. Je continuois ma marche, & je me croyois toujours dans les rues d'Alep, quand on m'apprit que j'avois passé déja trois enceintes du château, & que j'étois arrivée au pavillon du Pacha qui m'attendoit à ses côtés; à ces paroles je me réveillai comme d'un sommeil profond, un tremblement universel me surprit, l'étouffement m'accabla, je tombai morte dans les bras de qui voulut me recevoir; la voix me manque, & je ne puis en réciter davantage; je ne me rappelle point cette infernale nuit, que mon cœur n'en reçoive encore des fremissemens douloureux; que je ne sois prête à retomber dans l'état même que je viens de peindre. Eh! qu'ai-je d'ailleurs à te raconter, qui ne

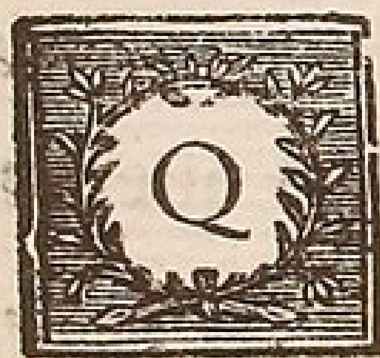
reſſemble à ce que tu viens d'entendre, toute ma vie n'eſt qu'une mer d'amertume & de douleur. Mon hiſtoire n'eſt que l'ouvrage de la haine des deſtinées, ce ſont des malheurs ſuivis d'autres malheurs, & telle en eſt la déplorable uniformité, qu'elle ne ſe peut interrompre, ſi ce n'eſt par la comparaiſon de ceux que je viens de t'apprendre, à ceux que je réſerve, devant leſquels en effet ces premiers-là ne ſont rien, ſi cependant tu exiges que je t'en inſtruiſe, ſi ces premieres épreuves par leſquelles mon cœur a paſſé, ont été capables d'émouvoir la tendreſſe & la pitié de ton ame, au point de déſirer que j'en raconte les ſuites, j'y ſatisferai, je te l'ai promis. Je ne te demande que de pouvoir reſpirer un moment.



DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

SECONDE PARTIE.



QUE dira-t'on de ma ſituation? lorſque cette jeune infortunée, après m'avoir raconté ces choſes, demandoit à reſpirer : comprendra-t'on combien j'avois beſoin de reſpirer moi-même autant qu'elle ? Combien j'eus l'ame attendrie & pénétrée de compaſſion ; mais ſur-tout de quel étonnement prodigieux je fus frappé, d'avoir vû toute l'apparence d'un homme aſſaſſiné dans mes bois, d'un jeune hom-

me mourant que j'avois transporté dans ma maison, que j'avois fait traiter avec toutes sortes de soins, de précautions & de secret, craignant que ce ne fût peut-être quelque avanture criminelle d'un jeune homme que cette situation-là même m'avoit rendu cher; d'un jeune homme enfin qui avoit été tel à mes yeux pendant plus de quinze jours d'erreur & de confiance de ma part, & de voir & de me convaincre alors que ce même jeune homme, ce même convalescent pour qui je m'étois tant tourmenté, n'étoit rien moins que tout ce que j'en avois jugé, que ce qui se présentoit alors à sa place à mes yeux, étoit une Femme de Scio, étoit l'épouse du Pacha de Syrie; eh! par quelle avanture étrangere! (me disois-je à moi-même) une si jeune personne a t'elle pu traver-

ſer les régions de Grece & d'Aſie, pour arriver en cette Iſle ! par quels coups du ſort aſſez bizarres a t'elle pu ſe tranſporter des bords de l'Euphrate dans les bois de Gaab ? Et quelle eſt l'étrange deſtinée qui me conduit moi, dans cette terre déſerte, qui m'y fait fixer ma retraite, qui m'inſpire de parcourir ces bois, à ce jour, à ce moment ; qui m'y fait égarer, & qui me mene ſans le ſçavoir juſqu'au lieu même où je dois trouver cette perſonne étendue par terre, percée de coups de poignard, prête à expirer, & cela, pour que j'aye l'honneur d'une action généreuſe, & pour qu'il m'appartienne à moi de la ſauver. J'adorai du fond de mon ame les reſſorts ſacrés de la Providence qui nous gouverne ; je rendis graces au Tout-puiſſant qui connoît ma tendreſſe naturelle, d'avoir

daigné me choiſir pour contribuer à l'exécution de ſes decrets, & pour empêcher la perte d'une créature innocente, qui ſans doute lui étoit chere, & qu'il ne vouloit point abandonner.

On jugera bien que j'étois aſſez touché du commencement de l'hiſtoire de la malheureuſe Daïra, pour deſirer d'en apprendre la ſuite & la fin : mais je la trouvai ſi agitée, & tout-à-la-fois ſi accablée de ce premier récit, que je crus lui devoir toute ſorte de ménagemens & de diſcrétion; je la laiſſai en effet prendre quelque repos, pendant lequel je ne l'interrompis pas d'un mot. Après quelques heures enfin, je ne pus lui diſſimuler tout-à-fait l'impatience ſecrette que j'avois de l'écouter; & avec la même complaiſance elle reprit ſon hiſtoire, & la pourſuivit en ces mots.

Je t'ai rendu compte de l'évanouiſſement qui me prit dans le Château du Pacha d'Alep, à la porte d'un appartement où j'étois attendue pour célébrer, m'avoit-on dit, mon mariage & ma fête. Après un aſſez long temps, je revins à moi; un reſte de vie me rendit quelque uſage des ſens; je me conſidérai couchée ſur un large divan, dans une grande ſalle fort éclairée : je croyois y être ſeule; & c'étoit tout ce que j'étois réduite à deſirer, lorſque deux monſtres vinrent frapper ma vûe, & jetter un effroi dans mes ſens qui me glace encore lorſque j'y penſe. C'étoit deux Eſclaves noirs, tout ce que l'Abyſſinie a jamais vomi de plus hideux & de plus épouvantable : tous deux s'approcherent de moi, & me parlerent, mais avec une voix plus effrayante que le ſifflement des Serpens. Femme,

me dit l'un d'eux, le ſublime Pacha d'Alep a reçu de toi un outrage au moment même qu'il t'alloit faire l'honneur de t'admettre à ſon lit : la gloire qui t'attendoit, ſembloit devoir t'animer d'une force nouvelle, & te faire voler à lui. Mais les premiers pas que tu viens de faire dans ſon Serrail, ne lui font connoître en toi qu'une femme baſſe & commune, qu'une femme foible & chancelante, peu digne d'être élevée à cette fortune. Rappelle donc tes eſprits & tes forces ; viens t'emparer du cœur de ton Maître, & que les charmes de ta beauté y trouvent le pardon du crime que ta premiere démarche t'a fait commettre : ſonge que dans ce nombreux Serrail tu n'es qu'une Eſclave chétive ; & que, ſi la bonté de ton Maître eſt telle que tu doives jouir ici d'un ſort diſtingué de

toutes les Houris qui l'habitent, tu ne ſçaurois trop tôt mériter cette inſigne faveur, par tes hommages & par ton zele à le ſervir. Oh ! m'écriai-je, oh ! juſte Ciel ! quelles horreurs ſe préparent ! Retirez-vous, monſtres affreux, ou tranchez le cours d'une malheureuſe vie, qui eſt toute en votre pouvoir; je le veux: mais n'attendez rien de plus, & dites à votre Maître que je ſuis ici pour y mourir, non pour y vivre; que ma mort eſt la grace que je lui demande, & que c'eſt la ſeule qu'il ſoit à même de m'accorder.

Je me ſentis beaucoup plus de forces que je n'en avois en effet pour prononcer ce diſcours, que je préſumois devoir être le dernier de ma vie; car, lorſque je bravois avec cette hardieſſe la puiſſance d'un homme qui me tenoit dans ſes chaînes, je devois bien juger que ſa

vengeance alloit éclater ; & d'ailleurs dans la foibleſſe mortelle où j'étois, ces exclamations & ces cris me ſembloient à moi-même les derniers efforts de lumiere d'un feu qui n'a plus d'aliment. Ce fut dans cette extrêmité, que je m'abandonnai ſans meſure à toutes les imprécations qui peuvent s'exhaler d'un cœur furieux & déſeſpéré ; je ne les adreſſois qu'à ces monſtrueux Eunuques : mais je vis tout-à-coup le ſuperbe Pacha paroître ; & je compris qu'il avoit tout entendu. Il vint à moi ; il s'en approcha, & ſe fixa debout au pied du Divan, les yeux roulans ſur toute ma perſonne, ſans donner aucun ſigne, ſans qu'il lui échappât aucun geſte, ſans prononcer une ſeule parole pendant un aſſez long eſpace de temps : ſa préſence immobile répandit dans mon ame une conſterna-

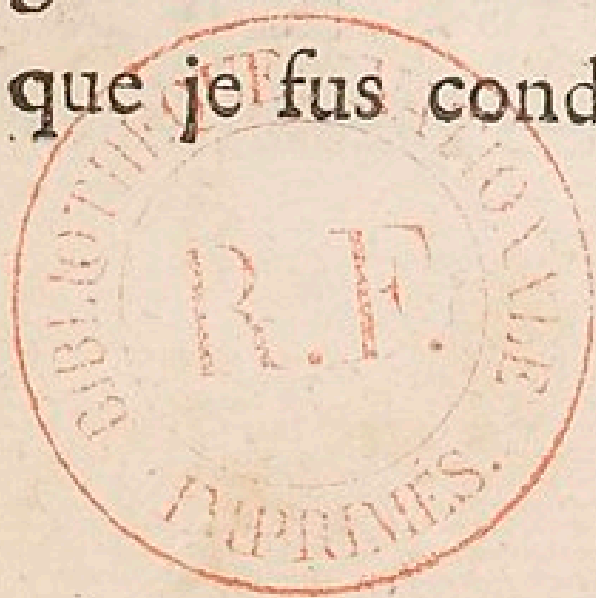
tion toute étrange, ſi grande, qu'il ne fut pas en mon pouvoir de l'interrompre dans cet état; il en ſortit enfin, & vint à moi de plus près; je lui vis alors poſer la main ſur ſon cimeterre. Frappe, lui dis-je, voilà ma tête. Malheureuſe, reprit-il, quel eſt ton déplorable aveuglement! j'ai entendu tes ſanglots & tes cris; & il m'a fallu les entendre, pour pouvoir penſer qu'une femme dans mon Serrail en pût faire: ta bouche a proféré des paroles criminelles, & qui méritent un châtiment ſubit; mais ma bonté les differe juſqu'à ce que tu ayes repris ton ſens & ta raiſon. Cependant, pour te montrer ce que c'eſt que d'encourir la diſgrace de ton Souverain, & pour te forcer toi-même à recourir à ſes faveurs, Eunuques! s'écria-t-il d'une voix tonante, que cette Femme à l'inſtant ſoit por-

tée à la Tour du Soïc. Le Pacha disparut à ces mots, & je fus livrée à la merci des cruels qu'il avoit chargés de ses ordres.

Comme cette Tour du Soïc a été mon séjour quelque temps, & qu'il s'y est passé des choses que je ne dois pas oublier, je vais peindre le lieu tel qu'il est. Le Soïc est une Riviere; & le Pacha d'Alep possede une maison de campagne, dont cette Riviere baigne les murs: elle n'est qu'à trois milles d'Alep; ce sont plusieurs maisons rassemblées, plutôt qu'une; un assez grand Parc est au milieu, fermé de doubles murailles fort élevées; entre ces deux murailles est un terrein étroit, qui en fait la circonvallation; ce terrein est le Parc aux bêtes; le Pacha y entretient un grand nombre d'animaux féroces, que l'Asie & l'Afrique

que

que lui fourniſſent : dans l'intérieur & au centre du Parc, eſt une aſſez grande cour quarrée, fermée de murailles plus hautes encore que celles de l'enceinte; dans cette cour paſſe un canal, le même qui traverſe tout le Parc, que les eaux du Soïc rempliſſent, & qui y retournent & s'y déchargent à quelque diſtance delà, après avoir parcouru & arroſé le Parc, les Jardins & toutes les Salles de la maiſon. C'eſt dans cette même cour murée & iſolée, qu'on a élevé la Tour nommée *Tour du Soïc*, la terreur & l'effroi des Femmes du Tyran d'Alep, parce que c'eſt là qu'elles ſont condamnées à terminer leurs déplorables jours, lorſqu'elles ont eu le malheur d'encourir ſa diſgrace, ou ſeulement mérité ſes dégoûts : c'eſt dans cette affreuſe priſon que je fus conduite & renfermée dans



un inſtant, accompagnée de trois autres Eunuques qui ne me quitterent plus. Tu croiras peut-être que l'horreur de cette priſon ajouta encore à mes ennuis & à mes peines; mais non : la ſenſibilité d'une ame humaine conſtamment a des bornes, & rien ne prépare plus un cœur à la dureté, que l'excès des douleurs : je venois d'endurer des tourmens, des déchiremens capables de cauſer mille fois ma mort; ma complexion & ma jeuneſſe avoient ſoutenu ces efforts, & je n'y avois pas ſuccombé; mais mon ame par les effroyables ſecouſſes qu'on lui avoit données, voyoit, pour ainſi dire, ſes ſentimens ceſſés; enſorte que je tombai dans une immobilité qui ne laiſſa bientôt plus voir en moi, qu'un être à peine vivant, qu'un corps preſque inanimé, incapable de penſer & de

contempler ſon propre état; & pluſieurs jours ſe paſſerent ainſi, lorſqu'un de ces jours enfin, & au lever du Soleil, le premier de mes Eunuques ouvrit la porte de ma chambre, & me dit que j'euſſe à me préparer à voir mon Pere qui marchoit ſur ſes pas, & qui, par ordre du Pacha, venoit m'annoncer ſes dernieres intentions. Mon Pere parut, je le reconnus à peine, tant mes eſprits étoient voilés, & mes ſens ſuſpendus. Malheureuſe Fille! s'écria-t-il, en quel gouffre de maux vous êtes-vous plongée, & à qui pouvez-vous les imputer qu'à vous-même? Votre délire ne ceſſera-t-il point? Avez-vous réſolu de préférer l'infamie des priſons au bonheur qui vous eſt offert? Les ſoins que j'ai pris, les peines que je me ſuis données pour parvenir à vous rendre heureuſe, tout cela méri-

toit-il d'aboutir à une si triste fin ? Le Pacha, continua mon Pere, est indigné de vos mépris ; toute autre que vous en auroit porté la peine sur le champ ; les faveurs dont il m'honore ont suspendu les effets de sa colere ; vous êtes encore maîtresse de l'appaiser tout-à-fait, & il ne vous en coûteroit que de partager la joie que lui causeroit votre retour ; c'est ce qu'il m'a permis de venir vous annoncer de sa part.

Tout ce discours ne me fit pas la plus legere impression, à peine pouvois-je y prêter l'oreille, & il insista long-temps à me parler de cette sorte, sans qu'il me vint à la pensée d'y repliquer. Fille ! continua-t-il, je n'ai plus qu'un mot à vous dire, & ce mot seul doit vous résoudre. Vous êtes éprise d'un fol amour pour un jeune Satalien qui ne pense plus à

vous; un de mes Esclaves est arrivé de Scio, à la côte de Syrie, pour me rendre compte de l'exécution de quelques ordres dont je l'avois chargé; cet Esclave le connoissoit, il l'a vu dans l'Isle, & il a sçu que deux jours après notre départ, ce jeune homme s'étoit embarqué, qu'il étoit retourné dans sa patrie, & qu'il y avoit emmené même Razzivil avec lui. A ces mots je sortis du fond de moi-même, & jettai tout-à-coup les yeux sur un horison sans bornes, où je me perdis. Je vis mon Amant sur les mers, faisant voile vers sa patrie; je le vis y arriver, y descendre, y trouver des objets nouveaux, y perdre l'image de sa chere Daïra qu'il avoit tant promis, avec tant de sermens, d'aimer à jamais. Je voulus répondre & parler à mon Pere, ma voix s'éteignit; des ruisseaux de lar-

mes baignerent mes joues ; je demeurai immobile fort long-temps. Epuisée enfin de larmes & de soupirs, je lui adressai cette courte priere . . . Oh ! mon Pere, voyez vous-même en quel abyme d'ennuis vous avez pour jamais précipité une fille, qui avoit cru devoir tout attendre de votre tendresse & de votre bonté. Voyez-moi dans ces noires prisons, considerez que je n'y suis, que parce que vous m'avez arrachée de votre sein pour m'y faire descendre. Oh ! mon Pere (m'écriai-je) en embrassant tendrement ses genoux, voyez votre Enfant, cette même Enfant qui ci-devant occupoit sa place en votre cœur, & qui fut toujours si vouée & si soumise. C'est Daïra, c'est votre Fille qui parle, & qui vous demande à hauts cris de jetter les yeux sur ses malheurs ! ne suffisent-ils pas

pour émouvoir vos entrailles paternelles, pour pénétrer votre ame de toute ſorte de pitié? helas! diſois-je, ſi j'implore votre aſſiſtance, qu'eſt-ce que j'en veux obtenir? Qu'eſt-ce que je demande? Que la ſeule conſolation de retourner en ma patrie, d'y ſuivre un Pere, d'y paſſer le reſte de mes jours dans une auſtere retraite, à ſes côtés, auprès de lui, oui, de vous, dont la préſence aſſurée me ſuffira pour ne rien ſouhaiter ſur la terre; ou ſi je ceſſe à vos yeux d'y mériter le glorieux nom de votre Fille, que je vous ſuive comme une ſimple Eſclave; je m'en impoſe, s'il le faut, dès ce moment tous les devoirs... Que votre erreur eſt déplorable, aveugle créature, interrompit-il à demie-voix, & d'un ton qui ne fit que trop connoître combien il étoit tranquille, & combien peu je l'avois ému:

vous élevez au Ciel des vœux inutiles & superflus. Quoi, mon Pere m'abandonne ! fremissez, reprit-il, infortunée créature, & apprenez que vous n'êtes point ma Fille. Vous en avez mérité le nom, & mérité peut-être qu'il vous fût du : mais je ne puis vous voir errer plus long-temps dans les ténébres de votre état. Vous m'avez été livrée dans votre enfance ; je vous ai reçue des mains d un pere proscrit, & les soins paternels que j'ai pris de vous, vous ont jettée dans l'illusion. J'ai pensé plusieurs fois vous instruire de votre naissance, & de l'évenement qui vous a fait tomber en ma maison ; mais considérant qu'il eût fallu vous raconter la tragique histoire de votre véritable Pere qui ne vit plus, ou qui, s'il respire encore, doit être en quelque part du monde qu'il habite, le

plus infortuné de tous les hommes, j'ai cru mieux faire, de flatter jusqu'au bout votre ignorance & votre erreur, & de vous dérober à de tristes lumieres, qui ne pouvoient servir qu'à vous éclairer sur la désolation totale de votre famille. C'est donc pour adoucir, ou pour réparer en quelque maniere le fatal avenir, dont je vous ai vu menacée, que j'ai conçu le dessein de vous remettre dans les bras du Pacha d'Alep, & comme je n'ai plus rien à vous céler après ce que je viens de vous dire, & qu'il faut indispensablement que vous subissiez le sort qui vous attend ; je vous annonce que vous ne sçauriez trop tôt vous élever au rang de son épouse, que votre ambition doit se réduire à mériter les graces de votre maître ; afin de parvenir à vous faire distinguer de tant d'au-

tres Femmes qu'il aime & qu'il chérit; je vous laisse donc en sa puissance, & vous fais un éternel adieu.

On a pu jusques-là me suivre dans les premieres horreurs de ma destinée. Mais je le demande, quelle est l'ame sensible qui ne me perdra pas de vûe dans l'abîme où ce dernier coup m'engloutit, & où mes sens furent confondus? Comment se représentera-t-on une Fille à mon âge, nourrie dans la maison d'un Pere, élevée par ses soins, qui ne voit dans ce Pere qu'une autorité légitime qu'elle respecte, qui ne reçoit de ce Pere que des bienfaits qui l'attachent & la soumettent encore plus; une Fille enfin qui, d'un état si tranquille & si doux, ne peut s'attendre qu'à passer dans un autre différemment heureux, qui sent même déjà que son cœur l'y porte, à la

vûe d'un Amant aimable, & peu-à-peu d'un Amant qu'elle aime, & qu'elle aime enfin à l'excès? Qui pourra, dis-je, ſe repréſenter une Fille en cet état? enlevée ſoudain par ce même Pere, tranſportée par les mers dans un Serrail affreux, pour y ſubir le plus indigne eſclavage, pour y être condamnée, livrée à ſes barbares volontés, à ſes affections furieuſes, ou à la peine d'une infernale priſon. Certes, qui pourra ſe faire une image de toutes ces choſes, gémira dans le fond de ſon cœur, à la vûe de l'innocence accablée à ce point: ſes cris arracheront la pitié de l'ame la plus inſenſible. On ne verra point une Fille expirante ſur ce lit de douleurs, implorante le ſecours des Dieux & des hommes, par des gémiſſemens, par des ſanglots, par des torrens de larmes, qu'on n'en

ſoit touché & attendri au point d'en répandre ſoi-même. Et ſi le Ciel ſemble encore ne pas l'abandonner entierement, ſi quelque eſpoir lui reſte, quand elle penſe qu'un Pere qui l'aime, ignore l'excès de ſes peines, qu'il en ſera peut-être inſtruit, que la Nature alors ſe fera mieux connoître, & lui inſpirera les moyens de les faire finir; ſi l'image de l'Amant paſſionné qu'elle adore ſe préſente ſans ceſſe à ſes yeux; ſi enfin l'amour extrême qu'il a pour elle, ſoutient ſon ame en de ſi terribles épreuves, & lui promet des miracles pour la délivrer des tourmens qu'elle endure; je le demande, quel eſt le mortel ſur la terre qui ne frémiroit pas de voir l'affreuſe vérité ſe dévoiler, ſe préſenter aux yeux de cette malheureuſe Fille, ſon Pere mort, & ſon Amant perdu pour jamais?

Détournons-nous d'un tableau si funeste: il ne pourroit que rouvrir en moi des playes mortelles, & de nouvelles douleurs que je n'aurois pas la force de supporter; elles seroient aujourd'hui plus violentes, & plus dangereuses que dans la Tour du Soïc, où j'en fus atteinte, & où je me rappelle que tout ce qui se passa dans mon ame pendant même un nombre de jours, ne fut qu'un égarement, qu'un bouleversement général de mes sens & de ma raison. Elle en fut étrangement affoiblie: c'est l'effet ordinaire & le terme commun où l'extrême souffrance nous amene; cependant il arrive ensuite, & je l'ai tant de fois remarqué, qu'en quelque situation toujours déplorable & toujours la même qu'on soit réduit, l'activité naturelle de notre imagination se combine & se retourne

de tant de manieres, qu'au défaut des ſoulagemens réels qui nous manquent, elle parvient à en créer d'imaginaires, à l'aide des fantômes & des illuſions qu'elle produit, & auſquels elle nous accoutume à la fin; & c'eſt par de tels preſtiges, qu'elle eſt quelquefois capable de charmer les plus grands maux, du moins pour un temps; parce qu'il ſemble alors que ce qui nous reſte de raiſon, ſe retienne & s'arrête, & qu'elle craigne elle-même de nous en faire ſentir l'impoſture & l'erreur.

C'eſt ainſi qu'étendue par terre ſur les bords du Canal qui traverſoit la cour de ma priſon, je paſſois les journées entieres dans cette cour, où la lumiere du jour pénétroit à peine au-travers d'un grand nombre de Cyprès d'une hauteur énorme qui y étoient plantés; c'eſt ainſi

dis-je, que mon cerveau allumé séduisoit mes sens assoupis par des songes frivoles & des visions chimériques, par lesquels néanmoins je cherchois à m'égarer dans l'avenir. Tantôt j'imaginois que ce Pere infortuné, proscrit, dont on m'avoit annoncé la mort déplorable, respiroit peut-être encore dans quelque part du monde; que les décrets impénétrables du Ciel me réservoient à le revoir, & à le reconnoître par quelque évenement que je ne prévoyois pas; que le moment viendroit peut-être où lui-même briseroit mes chaînes, & où je verrois pour sa Fille & pour lui recommencer des jours heureux. Tantôt je me flattois que le cœur du Pacha d'Alep ne seroit pas toujours sans remords; que poussé à bout par les efforts de ma haine & de mes mépris, il trancheroit le

cours d'une vie qui m'étoit à moi-même odieuse, & termineroit mes maux ainsi ; ou que plutôt il auroit la générosité de me remettre entre les mains du Marchand de Scio, ce Marchand perfide, pour qui j'avois eu des sentimens si tendres, si conformes à ceux que l'Enfant doit au Pere, sentimens, hélas ! que je ne pouvois pas encore arracher de mon cœur. Quelquefois je songeois que mon Amant alloit paroître, & payer de tous ses trésors le prix de ma rançon : je le voyois, je lui parlois ; nos transports se confondoient dans nos ames ; je m'enyvrois de ses regards ; mon cœur s'en épuisoit. Misérables fantômes ! déplorables illusions ! anéantis comme l'éclair suivi de la foudre, qui sembloit après tomber sur ma tête, & me précipiter dans de nouveaux abîmes de douleur.

Les

Les jours de ma captivité s'écouloient dans ce cruel mêlange d'espérances imaginaires & de tourmens réels & continus; & lorsque je rappellois ma raison pour m'en rendre compte, tout m'annonçoit que je n'en verrois jamais la fin.

Un jour étant assise au pied d'un de ces tristes Cyprès, les yeux fermés sur moi-même, & tout ouverts à la contemplation de ma destinée, j'entendis marcher autour de moi : c'étoit un des Eunuques qu'on avoit commis à ma garde, & le plus humain des trois. Jeune femme, me dit-il, écoute-moi, je te confie un secret important. Le Pacha, notre Maître, est attaqué depuis peu d'une maladie violente : les Médecins d'Alep en sont troublés; ils ont employé inutilement tous les secrets de leur art : on va envoyer en toute diligence à Sa-

mosate, où demeure le fameux Bezzoudour, le plus éclairé des Astronomes & des Médecins de toute l'Asie; mais l'opinion du Serrail est que, si Bezzoudour employe pour arriver les quatre journées de marche qu'il y a de Samosate ici, il sera un inutile voyage, parce qu'avant cela le Pacha succombera sans doute à son mal. Mets donc, continua-t-il, plus de confiance au Dieu tout-puissant, qui dispose des hommes, & qui régit les choses de la vie à son gré. Ton esclavage est peut-être prêt à finir, du moins à changer; & s'il change, ce sera pour toi toujours un soulagement.

La vérité m'est sans cesse présente : je ne connois que son langage; je trouve ici de quoi m'humilier, de quoi rougir, si je développe ce qui se passa alors dans l'intérieur de mon ame : mais c'est une

foibleſſe pardonnable dans les horreurs d'une priſon ; & la confuſion que j'en ai ſuffiroit pour m'en punir. J'avouerai donc que le diſcours de l'Eunuque, qui me ſurprit & me frappa, porta dans mon cœur une joye tumultueuſe, dans laquelle je crus auſſi-tôt voir la mort aſſurée de mon Tyran, & ma priſon ouverte ; je ſentis renaître ſubitement toutes mes forces ; j'euſſe été capable à l'inſtant de partir, & de fuir la Syrie juſqu'aux extrémités de la terre. Je rendis graces ſans doute à mon Eunuque de cette nouvelle ; je l'intéreſſai à mon malheur ; je le priai de ſe faire inſtruire exactement de l'état du Pacha, de m'en faire part à toutes les heures, & s'il ſe pouvoit, à tous les momens de chaque jours ; il me le promit, & il n'y manqua pas ; nos intérêts ſur cet évenement

étoient en quelque maniere communs : car le Pacha d'Alep ne déployoit pas toutes ses rigueurs sur moi seule. Il paroissoit être la terreur de tous ceux que le destin avoit condamnés à le servir ; je jugeois son ame sans pitié, je croyois au moins alors qu'il n'en pouvoit sortir que des injustices & des haines ; aussi son palais, à mes yeux, ressembloit-il plutôt à de vastes prisons, qu'au Serrail d'un Seigneur puissant ; mes plaintes & mes gémissemens me sembloient y en exciter d'autres, & y perpétuer l'image de la désolation ; loin d'y voir un séjour semblable à ces Serrails des Princes d'Orient, où les jeux & les fêtes font l'occupation & les devoirs des Femmes, & où leur maître partage avec elles tous les plaisirs qu'elles s'étudient à lui donner ; ce n'étoit pour moi qu'un pa-

lais de tristesse & de deuil, qu'un assemblage d'infortunés, de tout âge, de tout sexe, livrés à un éternel tourment. Il est aisé de comprendre quelle fut mon inquiétude & mon agitation sur la suite, & l'évenement de cette maladie. Zoa, mon Eunuque, m'instruisoit de tout ce qu'il en pouvoit apprendre ; quelques jours se passerent, pendant lesquels le Pacha perdit peu-à-peu ses forces, & fut enfin déclaré hors de toute espérance, lorsqu'au moment même on entendit crier les Janissaires qui gardoient l'extérieur du Serrail. Ces cris étoient des cris de joye. Dieu soit loué, disoit-on, voilà le célébre Bezzoudour qui arrive, & qui va sauver notre maître ! ce fut une rumeur extraordinaire, elle parvint jusqu'à mon Eunuque qui m'en informa sur le champ ; on fit précipitam-

ment passer l'Astrologue dans l'appartement du Pacha ; il prit tous les éclaircissemens qu'il jugea nécessaires sur les causes & sur l'état présent de sa maladie ; il y appliqua toute son intelligence & tous ses soins, qui réussirent si merveilleusement, qu'en très-peu de temps il arracha le Pacha des mains de la mort, & qu'il le remit dans une pleine convalescence.

Toute la Ville d'Alep ne manqua pas de donner les marques extérieures d'une joye éclatante pendant plusieurs jours ; c'étoient des feux, des illuminations, par-tout des chants à l'honneur de Bezzoudour, par lesquels on l'élevoit au-dessus des autres hommes, comme si c'eût été quelque nouveau Prophete envoyé parmi eux. Les Officiers de la maison du Pacha se rendirent chez lui, tous

les principaux de la Ville, à leur exemple, s'y rendirent. Le Pacha lui-même ſe voyant enfin rétabli d'une maniere preſque miraculeuſe, conçut une opinion extraordinaire de la ſcience & des talens de Bezzoudour ; il enviſagea cet Aſtrologue comme un autre Avicenne, comme un tréſor précieux qu'il eût fort ſouhaité conſerver à Alep, & il lui déféra toutes ſortes d'honneurs. Zoa, mon Eunuque, m'apprit que les fêtes & les réjouiſſances du peuple, ainſi que les louanges qu'on donnoit à ce Philoſophe, avoient extrêmement flatté le Pacha, & répandu dans ſon ame une ſérénité, une joye que perſonne juſqu'alors ne lui avoit encore connue ; & j'eus moi-même une preuve évidente de cette métamorphoſe en lui, lorſque quelques jours après, il m'envoya un Officier de ſa maiſon

pour me dire, qu'il consentoit à finir mes peines, & qu'il comptoit que ces premieres épreuves me feroient rentrer dans mes devoirs.

On me retira de la Tour du Soïc, & je n'eus que le Parc à traverser pour entrer dans une grande Gallerie, d'où l'on me fit passer en plusieurs Salles, & enfin dans celle où il m'attendoit.... Approche-toi, me dit-il, sans crainte; viens, Fille de Scio, je t'offre une place à mes côtés : tu t'es rendue criminelle à mes yeux, au moment même que le Ciel t'a mise en ma puissance; mais il en coûte moins de pardonner, que de punir, lorsque le cœur en donne le conseil. Juge si tes premiers regards, quoiqu'allumés d'une indigne colere, ont pénétré mon ame de tendresse & de pitié; juge de l'empire que je t'aurois

cédé ſur elle, ſi la tienne eût été capable de ſentimens plus doux & plus conformes à ton état. Je pardonne, continua-t-il, à ta fragile jeuneſſe. Je te fais libre dans mon Serrail; je t'y admets au premier rang de mes Femmes; viens prendre part à la joye univerſelle que le rétabliſſement de ma ſanté fait éclater dans tous les cœurs, & mérite par tes ſentimens, autant que par tes charmes, de paſſer près de moi des jours paiſibles & fortunés.

Ce diſcours me fit une vive impreſſion. Je voyois devant mes yeux le Maître de ma vie; à peine étois-je ſortie de l'horrible priſon, où il auroit pû me la faire conſumer dans les tourmens; je me voyois condamnée à la paſſer, cette vie, dans l'eſclavage, & maîtreſſe pourtant d'en adoucir en quelque maniere la ri-

gueur; d'ailleurs ſans ſecours, ſans appui, abandonnée de toute la nature, mes cris au Ciel tant de fois élevés en vain, tant de fois ayant attendu des miracles d'amour, & tant de fois m'étant convaincue par moi-même que mon Amant devoit être à jamais perdu pour moi. Hélas! à qui pouvois-je avoir recours en cette accablante extrêmité? Je voudrois que la Vertu, que la Sainteté me parlât elle-même, & me fît connoître aujourd'hui la voye que j'euſſe dû prendre alors, pour conſerver toute l'innocence, toute la pureté de mon cœur, en me préſervant des nouveaux coups que je voyois ſuſpendus ſur ma tête. Voici cependant ce que je fus capable de lui répondre, lorſque je m'apperçus que mon ſilence étoit déja prêt à l'aigrir: Seigneur! lui dis-je, je ſçai que je

ſuis votre Eſclave, que ma deſtinée eſt dans vos mains; je comprends que ſi le Ciel a voulu me faire ſurvivre à l'infamie des priſons où vous m'avez précipitée, c'eſt qu'il a réſolu ſans doute de conſerver mes jours dans ce Serrail à votre ſuite; & ſi telle eſt ſa volonté, je me proſterne devant ſes décrets. Mais, ajoutai-je, s'il eſt vrai que vous ayez déja jetté des yeux de pitié ſur moi, ſi ma timide, ſi ma tremblante jeuneſſe a donné des bornes à votre courroux, je vous implore aujourd'hui, pour obtenir des bornes à vos bontés : vous me voyez ſans forces, ſans vie, chancellante, accablée & preſque détruite par tous les maux que vous m'avez cauſés. Conſidérez que les triſtes ſoupirs qui s'élancent du fond de mon ame, paroiſſent en être les derniers ſoupirs. Je tombe à vos pieds

mourante, & j'implore votre compassion. Je n'eus pas en effet la force d'aller plus loin. Le Pacha me parut satisfait de ce premier retour vers lui; il me tendit les bras, me releva, & ordonna ensuite que l'on me conduisît dans l'appartement qui m'étoit destiné.

Mes Eunuques m'y suivirent, des Femmes Esclaves y vinrent; je trouvai des bains prêts, des rafraîchissemens & des parfums: les jours suivans furent les mêmes; on eut pour moi toutes sortes d'empressemens, de vigilance & de soins: mais bien loin que ces nouveaux traitemens fussent capables de me rendre mes forces & ma santé, je sentis qu'elle s'affoiblissoit d'un jour à l'autre, au point que bien-tôt après je tombai dans une maladie de langueur, qui fit juger que j'étois près de ma fin. On s'efforçoit

de me donner tous les ſoulagemens imaginables, toutes les conſolations poſſibles, mais ſans ſuccès. Mon Eunuque Zoa, qui s'étoit attaché à moi plus particulierement que les autres, en reſſentoit de vives inquiétudes : ma ſeule conſolation étoit de voir, par ſes veilles, par ſes ſoins, les mouvemens de ſon affection. Il rendoit compte au Pacha tous les jours de l'état de ma maladie : il lui en fit un jour un tableau ſi triſte & ſi touchant, que le Pacha ſe tranſporta dans mon appartement lui-même, pour s'en inſtruire par ſes propres yeux : il m'en parut attendri. Seigneur ! lui dis-je, voilà enfin votre Eſclave expirante : n'imputez qu'à vous-même la perte que vous en allez faire ; vos ſévérités m'ont miſe dans cet état, & ſont cauſe que je vais perdre une vie que je connois à peine

encore, & que je ne ſçaurois regretter: je ne dois pourtant pas la quitter, ſans vous apprendre que jamais je ne me ſuis crue deſtinée à l'eſclavage; que je me ſuis toujours ſentie en droit de diſpoſer de mon cœur & de ma main; que ces ſentimens ſont nés avec moi, & n'ont jamais pû faire place à d'autres; que s'il y a eu un homme capable de me dérober le ſecret de ma naiſſance & de mon état; que ſi un Marchand de Scio a bien pû être aſſez perfide & aſſez inhumain pour m'enlever & me livrer, comme il a fait, à une odieuſe captivité, j'ai des graces à rendre au Maître des Maîtres, dont la main va me fermer les yeux: je les lui rends du fond de mon cœur, de m'enlever dès la fleur de la jeuneſſe la plus tendre, & de me reprendre dans ſon ſein ſacré, telle que j'étois & que je ſuis.

A ce discours, le Pacha fut ému à la fois de colere & de pitié : le fidele Zoa s'en apperçut ; il se prosterna à ses pieds, & lui dit. Puissant Roi de Syrie ! sois favorable à la priere que te va faire le dernier de tes Esclaves, mais le plus ardent & le plus zélé : tu vois périr cette jeune Femme à tes yeux ; c'est la plus belle Fleur de tes Jardins, qu'un souffle impur va détruire, lorsque tu peux l'en garantir. Hélas ! elle t'est chere, & nous le sçavons : les soins que tu nous as ordonné de prendre autour d'elle, nous le prouvent assez ; ta colere, ta vengeance, & tes attendrissemens enfin ne permettent pas qu'on en doute. Comment donc te résous-tu à voir l'Ange de la mort prêt à te l'enlever ? Si tous les Eunuques, Astrologues & Médecins de ton Palais ont épuisé leur science, ne te reste-t-il

pas une ressource infaillible, celle même à qui tu dois le jour ? Quoi ! tu possedes dans la Ville d'Alep le plus éclairé des Sçavans de l'Asie, le plus célebre des Philosophes & des Médecins, & ton humanité & ta bonté, & ta compassion pour cette jeune Femme, ne te permettront pas, dans une conjoncture si triste, de franchir une fois l'austere bienséance de ton Serrail ? Permets donc que le fameux Bezzoudour en ait l'accès; souffre qu'il pénetre jusques dans cet intérieur, & sois témoin toi-même de ce qu'il prononcera sur la durée des jours de cette jeune infortunée, de ce qu'on pourra encore en artendre, ou de ce qu'il faut en désespérer.

J'y consens, reprit le Pacha : mais qu'elle sente le prix du sacrifice que je lui fais; car je jure que si, après son rétablissement,

tabliſſement, je ne vois point par ſon zele & ſes empreſſemens une reconnoiſſance ſans meſure, égale à ma bonté, elle doit s'attendre à une vengeance capable d'aller encore au-delà. Alors il appella un Eſclave, & lui ordonna d'aller chercher Bezzoudour; il parla bas à mon premier Eunuque; je compris qu'il donnoit ſes ordres pour toutes les précautions qu'il vouloit que l'on prît, avant que Bezzoudour fut arrivé; en effet, je vis fermer toutes les ouvertures, toutes les fenêtres de ma chambre; je vis étendre un drap de ſoye autour de mon lit, & ce drap de ſoye m'enfermoit de maniere qu'aucune lumiere de ma chambre n'auroit pû pénétrer juſqu'à moi en peu d'heures. J'entendis un grand monde entrer dans cette même chambre, c'étoit le Pacha ſuivi de Bezzoudour & de

plusieurs Eunuques; quatre de ces Eunuques portoient des flambeaux & se tenoient autour de moi, quatre autres, le sabre à la main, environnoient Bezzoudour, c'est de Zoa que j'appris le lendemain toute cette formalité : on apporta des carreaux, on les rangea sur le tapis de ma chambre; le Pacha vint s'asseoir près de moi, Bezzoudour de même à mon chevet; ensorte que sans pouvoir percer la nuit obscure du dedans de mon lit, je ne laissois pas de sentir que le seul drap de soye nous séparoit. Le Pacha ensuite s'adressa à Bezzoudour, & lui dit : homme célébre & digne de toutes louanges ! Toi qui m'as garanti d'une mort presque certaine, vois quelle éminente place tu tiens dans mon estime, puisque contre toute regle je te donne l'entrée dans l'intérieur

de mon palais ; mais si la haute sagesse m'y détermine, je t'avourai que j'y suis encore excité par l'intérêt violent dont mon cœur est épris pour une de mes Femmes, près de laquelle je te fais asseoir; j'envisage avec effroi le danger de sa vie ; elle est atteinte depuis quelque temps d'une langueur qui tous les jours s'augmente, & qui semble annoncer une déplorable fin. Je veux donc que tu déployes ici tous les secrets de ton art, que l'effort de ton génie te guide & t'éléve, & te fasse porter tes regards jusques sur la table de lumiere pour y lire l'arrêt de son destin. Seigneur, lui répondit Bezzoudour, je vous ai voué mes services, tout ce qui approche de votre personne les mérite, & les exige comme vous-même ; la langueur effrayante dont votre jeune Fem-

me eſt atteinte, peut encore recevoir des ſecours humains, & les miens peut-être auront leur ſuccès; mais s'il faut que je juge de l'état de cette Femme ſciemment, il faut que je ſois premierement inſtruit de l'état du ſang qui coule dans ſes veines, & c'eſt ce que je ne puis connoître, ſi vous ne m'autoriſez à tenir ſon bras dans ma main; ce drap de ſoye qui nous ſépare, me garantira ſous vos yeux de l'immodeſtie qu'il y auroit à la toucher, & rien n'empêchera qu'au travers de ce même drap de ſoye, je n'acquiere la premiere connoiſſance, dont je ne puis me paſſer. J'y conſens, dit le Pacha.

Bezzoudour alors m'adreſſa la parole, & me dit : Femme d'Aly ! ſoulevez votre bras, faites qu'il poſe ſur ma main. Mais j'étois dans un ſi grand aſſoupiſſe-

ment ; mon ame, ainſi que mes yeux, étoient plongés dans de ſi profondes ténebres, que j'avois à peine l'eſprit préſent à ce qui ſe paſſoit. Bezzoudour répéta ; Femme d'Aly ! ſoulevez votre bras, & le poſez ſur ma main. A ces derniers mots, je revins à moi ; je ſoulevai ma tête ; mes yeux s'entr'ouvrirent, comme dans le cours d'un ſonge qui ſe trouve interrompu, où l'on ne ſçait encore ſi l'image qui fuit, eſt chimérique ou réelle. Mais Bezzoudour, pour la troiſieme fois, me dit d'un ton plus élevé : Femme d'Aly ! entendez-moi, poſez votre bras ſur ma main. Je levai donc mon bras tout tremblant ; je l'avançai & le pouſſai contre le drap de ſoye qui me touchoit ; & je ſentis que ſa main le reçut : il le tint quelque temps dans cet état ; mais un profond ſilence regna dans

toute la Chambre, & on entendit ces paroles. J'atteste le Ciel, que si le bras que ma main supporte, est orné d'un bracelet de six chaînes d'or, que si ce bracelet est orné de douze diamans blancs & noirs, quiconque le possede, doit espérer la fin prochaine de ses douleurs. Qu'entends-je? Quelles paroles? Est-ce que je rêve? Non; je veille, me disois-je: c'est lui qui me parle, c'est lui-même; & par quel miracle cela devient-il possible? Une vapeur brûlante s'alluma subitement dans ma tête; je me crus transportée dans le vuide des airs, parmi des feux & des sillons de lumiere, que mes foibles yeux ne pouvoient soutenir: tout ce que j'entendois, n'étoit que prestiges & illusions; mon cœur qui en ressentoit un trouble & un désordre inconcevable, ne suffisoit pas encore à

m'en persuader. Quoi ! ce Philosophe célebre, cette lumiere de l'Asie, ce Bezzoudour venu de Samosate en ce Palais, pour y sauver la vie au Pacha, qu'on amene, pour sauver la mienne, jusqu'au chevet de mon lit; ce même Bezzoudour, me disois-je, fait place ici à mon Amant qui me serre actuellement la main, lui de qui je me croyois entiérement abandonnée; lui que je pensois être au-delà des mers, dans les bras de quelque nouvelle Epouse, prêt à éteindre ses premiers feux; lui dont j'eusse voulu pouvoir effacer mille fois l'image qui seule causoit tous mes malheurs, & qui seule me donnoit le courage de les supporter? Quoi! c'est lui que je ne puis voir, mais que je sens à mon chevet, qui tient ma main, qui l'enveloppe & l'enserre dans la sienne, à la face même

de notre ennemi. J'étois tranſportée ſi loin de moi-même, que toute cette avanture me paroiſſoit à perte de vûe : il m'avoit été défendu de parler, de prononcer un ſeul mot ; hélas ! quand j'aurois été libre de le faire, l'épuiſement de mon ame étoit ſi grand, que chaque mot ſe ſeroit évanoui ſur mes levres ; que mes plus grands efforts n'auroient pû éclater que par des ſoupirs profonds : auſſi ſentis-je tout-à-coup les eſprits de ma vie paſſer dans cette main que ſoutenoit mon Amant, ou plutôt dans ſa main même, dont le toucher m'enleva dans une eſpece d'extaſe & de raviſſement ; image de ces joies céleſtes qui ſont trop au-deſſus des ſenſations humaines, pour qu'on puiſſe les contenir.

Mais que devint pendant cela mon adorable Belzek ? Il ne me reſta pas la

faculté d'y penſer. Je m'en informai, tremblante après cette ſcene : Zoa m'apprit qu'il avoit fait une aſſez longue ſéance à mes côtés; qu'il avoit obtenu du Pacha la permiſſion d'en faire encore une. J'entendis moi-même le reſte de leur converſation, qui finit par ces mots: Seigneur, dit le prétendu Bezzoudour, je vous remets trois tablettes pour l'uſage de cette perſonne ; elles renferment un baume précieux : que cette jeune Femme les reçoive de votre main, auſſi-tôt que je me ſerai retiré ; peut-être arrivera-t-il qu'elles opéreront en elle un prompt ſoulagement. J'entendis alors du bruit & du mouvement; Belzek ſuivit le Pacha; tout diſparut : mais il eſt vrai que ſi la perte de mon Amant, ſi les cruautés du Pacha m'avoient accablée de douleurs mortelles, cet évenement qui

ſut pour moi un vrai miracle, fit en moi tout-à-coup auſſi le miracle de ma guériſon; & tout ſembloit y concourir. Quels charmes en effet ne répandoit-on pas dans mon cœur, quand j'entendois ce palais retentir du nom de Bezzoudour, lorſque mes Femmes & mes Eunuques autour de moi, s'entretenoient inceſſamment des prodiges qu'on lui voyoit faire, non-ſeulement au Serrail, mais encore dans toute la Ville d'Alep, où j'apprenois qu'il acqueroit de jour en jour l'amour des grands & des petits, aſſiſtant les uns, éclairant les autres, ne s'occupant qu'à ſervir tout ce qui ſe préſentoit. Non, certes! me diſoient mes Eunuques, Bezzoudour n'eſt point un homme ſemblable aux hommes ordinaires, à ceux même dont on vante la haute ſageſſe & la ſcience

profonde. Qui dit un Sage parmi nous, dit un homme de qui les passions sont à couvert sous le manteau des années, de qui la science est le fruit ordinaire d'une longue expérience, de qui le sçavoir & la sagesse sont toujours gravés sur son front; & Bezzoudour n'y porte que les graces de l'aimable adolescence; il paroît parmi nous bien moins sous l'apparence d'un Philosophe, que sous la forme de ces genies bienfaisans, qui se plaisent quelquefois à se confondre parmi les hommes, pour les secourir dans leur vie, pour les conduire & les mener à des douceurs & à des biens, que d'eux-mêmes ils n'y trouveroient pas : non certes ! repetoient-ils, Bezzoudour n'est point de la classe commune des hommes, ni de celle même des Sages d'Orient. Je les écoutois

ſans les interrompre, toute occupée de l'image de mon Amant, que ces diſcours paroient & embelliſſoient encore à mes yeux : c'étoit une fête au-dedans de mon ame; j'y voyois Belzek en effet comme un Ange de lumiere, prêt à me donner ſes tout-puiſſans ſecours contre mon oppreſſeur & mon tyran. Je me conſidérois captive dans une triple clôture, environnée d'Eſclaves vigilans : mais, comme ſi le Ciel même m'eût parlé, j'attendois tranquillement le moment infaillible où mon Amant, comme un autre Génie, devoit renverſer ces murs, & m'enlever de cet infame Serrail. Je ſçavois qu'au cinquiéme jour ſuivant il reviendroit prendre ſa place auprès de moi; je n'ignorois pas qu'il ne me ſeroit point permis de l'y voir: mais quoique le voir fût ſans doute alors l'ob-

jet de mes vœux, je ne ſçai quelle ſécurité intérieure m'empêchoit de m'en affliger. J'étois la plus contente & la plus fortunée des Femmes, de penſer ſeulement qu'il reviendroit à mes côtés; que nous pourrions encore preſſer le drap de ſoie que l'on oppoſeroit entre nous; que mon cher Belzek reprendroit la main de ſa chere Daïra; qu'il la tiendroit encore dans la ſienne; que nos ames s'y réuniroient, & que, par des liens toujours inviſibles & des élancemens toujours plus violens, elles s'enchaîneroient de nouveau, pour ſe pénétrer l'une de l'autre plus intimement que jamais. Je dévorois avec tranſport toutes ces eſpérances; & l'intervalle du temps qui s'écoula, ne fut pour moi qu'un ſonge délicieux : rien ne le troubloit en effet, que la contrainte que j'avois à m'im-

poſer, pour dérober à mes Eunuques la connoiſſance de ma ſecrette joye & de mes douces agitations, que je m'efforçois de renfermer au-dedans de moi-même, & qui quelquefois, dans mes mouvemens, dans mon maintien, juſques dans mes regards, perçoient & ſe décéloient encore malgré moi.

C'eſt ainſi que j'attendois ce jour promis : il arriva enfin. Mais, oh ! jour terrible ! & comment oſer ſe rappeller, ſe repréſenter & ſe peindre ma chambre de toutes parts fermée, le dedans de mon lit inacceſſible à toute lumiere, par le même drap de ſoye, dont il étoit entouré ! Le Pacha au pied de ce lit, Belzek à mon chevet, environné d'Eunuques, les torches & les ſabres à la main ! Comment, ſans frémir, imaginer l'appareil de cette ſeconde viſite, lorſqu'on ſçait

ce qui s'y passa ! Etant donc extrêmement attentive à ses mouvemens, aussitôt que je le jugeai assis à mon chevet, je lui tendis le bras d'abord ; ma main cherchoit celle de mon Amant : aurois-je pû la retenir ? Mais pendant un assez long temps, je ne sentis point la sienne s'avancer de même, & rien ne pouvoit servir à m'en expliquer la raison, car il régnoit alors dans toute ma chambre un grand silence, qu'à la fin le Pacha interrompit par ces mots. Je t'ai donné, Bezzoudour, une preuve signalée de l'opinion que j'avois de ta haute vertu ; tu vois que je t'en donne une nouvelle. Les sentimens de ton cœur y repondront-ils jusqu'au bout ? Seigneur, reprit le prétendu Bezzoudour, je conçois par les efforts que vous vous faites pour transgresser la regle des Serrails, pour me faire

pénétrer juſques dans l'intérieur du vôtre, combien vous touche & vous importe la vie & la ſanté de cette précieuſe Femme. Non, reprit le Pacha, tu ne ſçais pas encore à quel point; & je vais te l'apprendre. Tu m'as donné trois tablettes pour ſon uſage: je n'ai pû me défendre de les examiner par moi-même, pour connoître le baume qui y étoit renfermé; je les ai rompues, ces tablettes; regarde, continua-t-il, ce que j'y ai découvert. A l'inſtant il en tira une, qui ſe trouva n'être qu'une écorce ſeche & fine, dans laquelle étoit renfermée une petite feuille de papier roulé. Tiens, dit-il, regarde cet écrit que je tiens en mes mains : as-tu la force & l'impudence de lever tes yeux juſqu'à moi ? Tu ne le peux, ou tu ne l'oſes; écoute-moi, je vais te lire ce qu'il contient. Le Pacha

accompagna ce diſcours de ſes regards ſiniſtres, & lut hautement ce peu de mots. *Daïra! idole de mon cœur, ton affreuſe captivité me fait gémir plus que toi, j'entreprens de t'en délivrer, fallût-il pour cela des prodiges & des miracles, repoſe-t'en ſur mon amour.* Fourbe inſigne! s'écria le Pacha, d'un ton foudroyant, quelle eſt ton audace, mais quelle eſt ta perfidie; je te défére les plus grands honneurs; je te comble de mes bienfaits; je te reçois dans mon ſein, & c'eſt dans mon ſein, dans mon propre ſein, que tu conçois le projet abominable d'enlever ma Femme à mes yeux. Tu mourras.. Ciel! m'écriai-je, arrête, malheureux, ou frappe-moi des premiers coups. Je prononçai ces paroles avec des cris à fendre la voûte, & je m'agitai tout-à-coup avec tant de tranſport & de vio-

lence, que je rompis & brisai ce qui m'environnoit : les rideaux de mon lit, le drap de soye, tout se sépara, & tomba par terre, & me fit voir auprès de moi le Pacha interdit & glacé ; & comme si quelque furie m'eût soudain prêté sa force & sa rage, je portai tout-à-coup la main sur son poignard, je le tins dans ma main flamboyant, & lui dit : Tyran ! si mon Amant est la victime, tu vois en moi son vengeur ; je vais percer de mille coups ton cœur barbare ou le mien ; & j'étois le bras levé, mes yeux enflammés, tout dévorans les siens, toute prête à lui porter un coup mortel. Ma témérité l'effraya, & lui fit faire quelques pas en arriere. Cette action répandit dans toute la chambre une épouvante, & une horreur, qui s'accrut encore par un plus profond silence, par la consterna-

tion répandue ſur la face de tous ces noirs Eunuques, à la lueur de leurs torches funébres, à l'éclat de leurs cymeterres ſuſpendus ſur la tête de mon Amant; mais je le vis tout-à-coup s'approcher du Pacha d'un pas aſſuré, & lui adreſſer ces paroles. Pacha! vois ce que peut dans nos ames, un amour à la fois exceſſif & malheureux. L'audace de Daïra te le fait connoître, autant que ce Billet te l'a appris. Je parois coupable à ton égard; mais j'ai rempli mes devoirs auprès d'elle. Ferme un inſtant les yeux ſur l'affreux tableau de cette ſcene, & prête l'oreille à la vérité qui te parle. Daïra eſt en ton pouvoir aujourd'hui; mais apprens que ſon eſclavage ici n'eſt que l'effet d'une trahiſon déteſtable; tu l'as reçue des mains d'un Marchand de Scio; tu la confonds en ton Serrail parmi les Fem-

mes qu'un fatal destin a fait naître dans les pays conquis & subjugués par les Sultans, & qui trouvent dès le berceau les loix de leur esclavage écrites sur leur front : connois Daïra, vois en elle une Fille Turque de qui l'état est libre, & qui peut t'attirer de redoutables ennemis. Sçache, que je suis en état de t'éclaircir cette vérité, de t'en convaincre, & de demander justice de l'oppression que souffre ici dans un séjour odieux, une Fille libre & indépendante, contre laquelle tu ne peux rien, sans violer injurieusement les loix qui la protégent; mais apprens tout, & connois-moi comme elle. Je ne suis point ce fameux Bezzoudour de Samosate, tu vois en moi un jeune Etranger sorti de sa patrie, & prêt à y retourner, lorsque je pourrai remporter avec moi le bien qui m'a

été ravi : c'eſt Daïra, que je vois ſouffrante dans une indigne captivité ; c'eſt elle qu'un perfide Marchand a bien pu arracher de mes mains, dans le temps même qu'à la face du Ciel, nous nous faiſions l'un à l'autre le ſerment inviolable d'être unis à jamais ; c'eſt cette moitié de moi-même, ſans laquelle je ne puis vivre, après laquelle je cours, qui m'a fait entreprendre de ſuivre juſqu'à la fin ſon ſort, & d'en faire le mien ; on l'a arrachée de mes bras, je l'ai ſuivie pour la ſauver ; je ſuis parti de Scio comme elle, je me ſuis rendu à Alep, réſolu d'y paſſer le reſte de ma vie, plutôt que d'en ſortir ſans elle. J'ai tenté pluſieurs projets ; ton impénétrable Serrail les a tous détruits : le Ciel enfin a permis que tes jours fuſſent menacés d'une fin prochaine, & que j'aye

ſçu que tu deſirois le Médecin de Samoſate. J'ai trouvé le moyen d'empêcher qu'on y fût : on n'y a point été ; & après quelques jours écoulés, je me ſuis fait annoncer, comme ſi c'eût été Bezzoudour lui-même. Je te demande ici, Pacha, de conſidérer un moment qu'on m'a rendu Maître de ta deſtinée ; que ta vie a été en mes mains ; que j'ai pû en diſpoſer impunément à mon gré. Reprends ta place un inſtant. Maître de trancher le cours d'une vie qui ne pouvoit m'être que funeſte, je ne détruiſois en toi qu'un raviſſeur, qui ne m'étoit connu que par ce titre odieux ; je faiſois ceſſer un honteux eſclavage ; & mon Epouſe étoit à moi. Conſidere ! Pacha, continua Belzek, que, dans ces mêmes circonſtances, on m'a vu employer ardemment tout mon peu de lumieres,

& faire usage de quelques secrets qui me sont parvenus par une espece de miracle, pour opérer en toi une prompte guérison : toute la Ville d'Alep en fait encore mes éloges. Mais au moins dois-tu bien penser que je n'agissois pas ainsi sans objet, & que, si je te donnois cette preuve insigne de ma générosité, ce ne pouvoit être que pour t'en instruire, & pour obtenir le prix qu'elle méritoit. En effet, Daïra qui est l'ame de toutes mes démarches, étoit le prix que j'en attendois; & j'étois un jour sur le point de t'en faire la demande, lorsqu'on me fit l'histoire de ton cœur sans pitié, lorsqu'on m'apprit que les chambres de ton Serrail étoient d'invincibles prisons; lorsque je sçus enfin que ma malheureuse Epouse avoit été précipitée par tes ordres barbares, dans les cachots de la Tour du

Soïc. Juge, si tu le peux, quels furent les tourmens de mon cœur, & les transports de ma colere, d'imaginer Daïra, le flambeau de ma vie, la Reine de mon cœur, que je voudrois voir assise sur les Trônes; Daïra! prisonniere comme une criminelle, abandonnée aux sanglots & aux larmes, lançant au Ciel des cris qui sembloient parvenir à moi, des cris que je croyois entendre me reprocher l'impuissance où j'étois de la secourir, ou m'accuser peut-être du crime affreux d'un abandon, le plus grand des crimes en effet que j'eusse pû commettre, après les vœux & les sermens que je lui avois faits, & que je lui fais encore d'attacher mon ame à la sienne, & mes jours aux siens : juge des playes mortelles dont j'étois atteint, & des maux insoutenables que j'avois à souffrir, & ne t'éton-

ne pas ſi le Ciel, ayant voulu qu'elle ſuccombât aux ſiens, pour te forcer à me faire arriver juſqu'à elle, ne t'étonne pas ſi j'ai tenté, ſous le faux nom de Bezzoudour, de lui dévoiler ſon Amant, qui n'eſt ici que pour elle, qui n'a pris ſoin de ta vie, à toi Pacha, que pour elle, & qui pour elle enfin ſacrifiera mille fois la ſienne, s'il faut cela pour la ſauver.

Belzek ſe tut à ces mots, fixant de ſes yeux le Pacha, ainſi que je faiſois moi-même, pour découvrir la véritable impreſſion que ce diſcours auroit fait ſur lui : mais il ne lui échappa ni geſte, ni regard qui pût être expliqué pour ou contre nous; ce qui nous rendit plus attentifs encore à la réponſe qu'il fit, en s'adreſſant à Belzek. Je te ſçai gré, lui dit-il, jeune homme, de toute l'hiſtoire que tu m'as racontée : elle a ſuſpendu

les premiers mouvemens de mon courroux, en me faiſant connoître à qui je dois le ſervice que tu m'as rendu; certes il eſt grand; & quelque peu d'eſtime qu'on faſſe de la vie, qui nous la préſerve, mérite qu'on le reconnoiſſe autant qu'elle peut durer : mais tu n'ignores pas que, ſi la vie eſt un bien parmi les hommes, l'honneur en eſt un autre, devant lequel tout diſparoît ; & que ſi le bienfait que j'ai reçu de toi, t'a rendu digne d'une ample récompenſe, le forfait que tu as commis dans le Sanctuaire de mon Palais, emporte ſa peine avec ſoi ; que tout autre que toi n'y ſurvivroit pas un moment. Tu me propoſes d'être envers toi équitable & généreux : ma bonté ſeule me fait aller plus loin ; elle ne déploye ſur ton crime que miſéricorde & compaſſion ; elle ne me fait

voir en toi qu'un jeune homme inexpérimenté, abuſé dans la folle paſſion qui l'enyvre, qui vient ici profaner un azyle ſacré, & m'y faire des outrages, dont lui-même ne connoît pas l'énormité, & qui ſont aſſez inouis pour qu'on puiſſe les regarder comme de vrais égaremens d'un foible eſprit. C'eſt dans cette penſée, qu'ici même où tu mets ma vie en danger, je te fais grace de la tienne, & que je donne ma parole de Muſulman qu'on n'y attentera pas : mais écoute la condition que je preſcris, & n'en attends pas une autre. Je veux qu'à l'inſtant mes Eunuques te conduiſent juſqu'aux portes extérieures de mon Palais ; que là, douze Janiſſaires s'aſſurent de toi ; qu'ils te guident ; qu'ils t'eſcortent juſqu'au Port le plus prochain ; qu'ils y ordonnent & préparent

ton embarquement; qu'ils en ſoient les témoins, ainſi que de ton départ; & qu'ils y demeurent, & ne reviennent que lorſque ton Vaiſſeau voguant ſur la vaſte Mer, ſe dérobera entiérement à leurs yeux: puiſſent enſuite les vents te faire voler comme un trait juſqu'à ta Patrie, & s'il le faut, juſqu'au bout de l'Univers.

Cœur inhumain! reprit mon Amant, mais d'une voix que la fureur avoit déja preſque éteinte, raviſſeur barbare! rends-moi mon Epouſe, que je l'emporte en mes bras: tu me verras m'élancer comme un éclair, l'enlever de ces infames lieux, comme ſi je la ſauvois d'un brazier infernal, où je la verrois prête à périr. Rends-moi mon bien, rends-moi mon Epouſe, ſi tu veux conſerver ma vie: je ne vis que par elle; ſi tu veux

me la conſerver ſans elle, j'aime mieux cent fois mourir. Eunuques! s'écria le Pacha, qu'on s'empare de ce jeune homme, qu'on l'emmene, & que mes ordres ſoient à l'inſtant exécutés! Ces derniers mots me frapperent, comme ſi c'eût été l'Arrêt de ſa mort. Vois-moi, lui dis-je, mon Amant, vois ta Femme qui te ſuit. Je fonds ſur la troupe, le poignard à la main. Belzek paſſe de la défenſe à l'attaque : je le vois renverſer deux Eunuques qui couvroient le Pacha; je le vois ſe ſaiſir du ſabre d'un autre, paroître au milieu de cette troupe, comme le Dieu des batailles, répandre autour de lui, dans toute ma chambre, la terreur & la mort. Ce fut un effroi ſi grand, un déſordre ſi ſubit, qu'on entendit les cymeterres ſe choquer, tomber en éclats par terre; que les torches tout-à-coup

s'éteignirent ; qu'on fut à l'inſtant enveloppé dans une profonde nuit ; le reſte m'échappa ; je ſuccombai à de ſi terribles efforts ; je me crus frappée de mille coups, je tombai au pied de mon lit ; je n'ai point ſçû par moi-même la ſuite de cette affreuſe journée : helas ! ma mort auroit dû l'être ; le ſeul ſouvenir de cette ſcene exécrable, étoit capable de me la cauſer ; mais ſoit que le deſtin m'eût donné des forces capables de réſiſter à ces coups, qu'il voulût peut-être par-là me preparer encore à de plus grands ; ſoit que les premieres atteintes de douleurs que cauſe une playe récente, ne ſoient point auſſi vives que lorſqu'elle a fait ſon progrès, & envenimé ſon propre dépôt ; il faut que je l'avoue, toute cette ſanglante cataſtrophe ſe repréſenta le lendemain à mes yeux dé-

nuée des circonstances effroyables, qui devoient naturellement l'accompagner. On m'avoit transportée dans une autre chambre. Je n'y vis rien qui m'indiquât ce qu'étoit devenu mon Amant. Je me retrouvai sous la puissance du Pacha, que j'avois outragé ; je crus du même coup-d'œil voir tomber sa vengeance ; mais tout sembloit m'assurer au-delà, tout me persuadoit que mon Amant s'étoit fait jour au travers des Eunuques & des Gardes du Serrail ; j'allois mourir tranquille, dans la confiance que mon Amant étoit en sureté. J'étois dans cet état le lendemain ; j'y restai quelques jours de suite, peu occupée des momens qui me restoient à vivre, lorsque je vis quatre Noirs entrer dans ma chambre, & m'apporter l'ordre de leur Maître, d'en sortir sur le champ, pour me ren-

dre au lieu où il m'attendoit; c'étoit-là qu'on devoit me juger.

A peine eus-je entendu ces paroles, que je me levai & les suivis; on me fit passer dans les Jardins; on me fit entrer dans un bois fort sombre, au centre duquel étoit un Kioske qui ne contenoit qu'une Salle spacieuse. J'entrai dans cette Salle: Aly Oglou y étoit assis sur une espece de Trône; on me fit avancer au milieu; je me trouvai tout-à-coup environnée d'un grand nombre de ces noirs Eunuques, qui, comme des spectres sortans de l'abîme, sembloient impatiens de s'y replonger avec moi.

Alors le Pacha, après les avoir un temps considérés, leur adressa ce bref discours. Fideles Eunuques! vous voyez la chétive Esclave qui a été capable d'attenter à la vie de son Maître, & d'outrager

trager ſon honneur. Apprenez-moi quel eſt le châtiment qu'on pourroit égaler à ſon crime. J'écoutai ces effroyables paroles, ſans en être preſque émue. Hélas! & je ne puis pas ſeulement aujourd'hui me les rappeller, ſans que tout mon corps n'en friſſonne : je vis alors un de ces monſtres cruels ſe proſterner aux pieds du Pacha, la face contre terre, & lui dire : Seigneur, quand les plus légeres offenſes d'un Eſclave à ſon Maître entraînent les grands châtimens, & que tu nous expoſes ici un attentat énorme contre ta perſonne ſacrée, que pouvons-nous te répondre? Ecoute la Loi, conſulte ce que tu dois d'exemple à ton Serrail, ce qu'exige de toi ta propre ſureté : tu verras que tout condamne ton Eſclave à la mort, & qu'aucun motif ne doit, ni ne peut la ſauver. Cet Eunuque ſe tut.

Un autre reprit: tout-puiſſant Maître! notre deſtinée eſt en tes mains; tu peux diſpoſer de nos jours, quand ils ne ſeroient pas même proſcrits pour un crime atroce, tel que celui-ci : mais plus tes volontés ſont hautes & abſolues, plus les Eſclaves qui t'environnent, ſont abjets & rampans ſous tes yeux; cette diſtance eſt ſans meſure, & je conçois que ta ſeule pitié eſt capable de ſe déployer, & de s'étendre aſſez pour atteindre juſqu'à eux. Tu vois devant toi une miſérable Fille que la Loi condamne à périr; & tu la vois prête, ſoumiſe & réſignée à tes décrets : mais tes yeux animés d'une lumiere céleſte, ne ſemblent pas faits pour voir trancher des têtes dans le cœur de ton Palais, ni pour y voir le ſang humain ruiſſeler ſur tes tapis. Tu peux ſouſcrire à ce que la Loi d'une part

te demande, & tu peux ſuivre en même temps les mouvemens de ton cœur plein de compaſſion; que cette infortunée coupable ſoit enlevée de ces lieux; qu'elle ſoit enfermée à la Tour du Soïc; qu'elle vive parmi les triſtes Cyprès, dans une retraite auſtere, & que l'excès de ſon repentir mérite enfin ſon pardon au dernier de ſes jours. Ce fut à peu près là ce que j'entendis prononcer au ſecond Eunuque: j'étois, pour ainſi dire, déja hors de la vie; tous mes ſens s'étoient retirés; j'appercevois peu-à-peu mes penſées ſe détruire, toutes mes idées ſe réduire preſque à rien: ſoit cependant que je fuſſe plus particulierement frappée de la voix du troiſieme Eunuque qui parla, je crus l'entendre plus diſtinctement; & lui-même m'a dit que je l'avois entendu; il ſe proſterna comme les

autres, & adressa ce discours au Pacha.

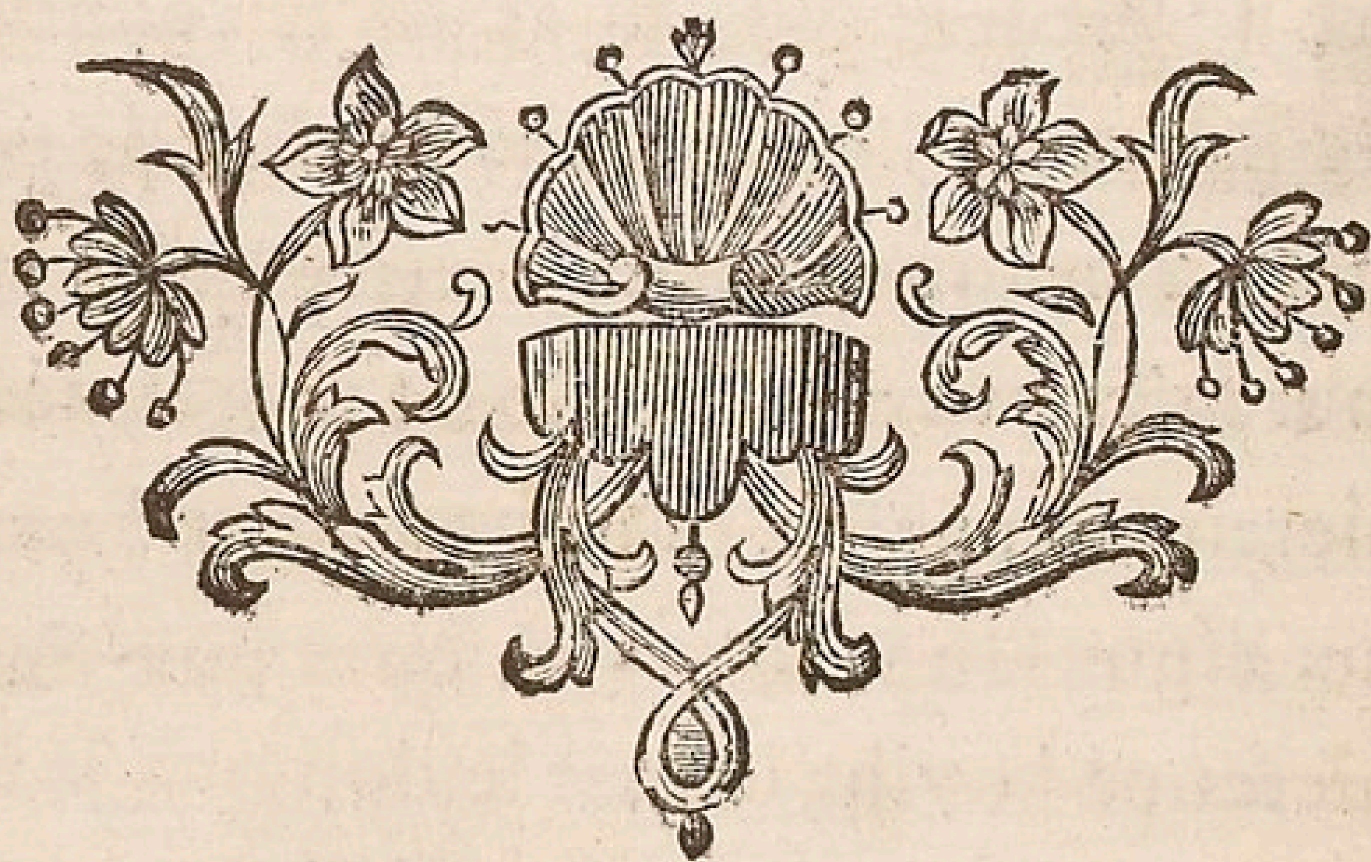
Je ne crois point, vénérable Aly, que la tendresse de ton ame pût soutenir l'effort que tu aurois à lui faire, s'il te falloit prononcer un arrêt de mort de cette même bouche qui n'est créée que pour annoncer aux hommes des graces & des faveurs. Il est vrai que j'ai vû commettre un attentat sur ta personne; mais, ô Roi de Syrie, quand je vois ce que c'est que l'Esclave qui l'a commis, & que j'ose m'élever jusqu'à tes pensées, je ne l'en juge pas plus irrité, ni plus ému, que si c'eût été quelque insecte imperceptible, qui seroit venu se poser sur ton front, que tu aurois laissé voler ou disparoître, pour ne pas prendre la peine seulement d'y penser. Et quelle est en effet cette criminelle qu'on te propose de punir? La voilà, jette les yeux sur

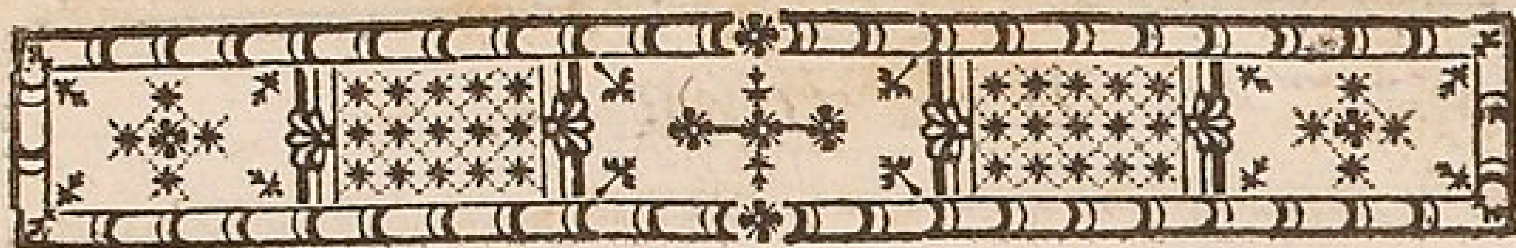
elle; conſidere le néant d'une jeune & malheureuſe créature, qui n'a pas encore atteint l'âge où la raiſon ſert de guide, qu'on eſt venu remettre en tes mains, en quel état, tu le ſçais? Dans l'agitation d'un déplorable délire, qui a jetté le trouble dans ſes ſens, l'égarement dans ſes eſprits, & entraîné enfin ces triſtes effets. Non, non! vénérable Aly, la maladie d'un ſi foible Enfant n'allume point en toi une fatale colere; toutes les vertus de ton ame concourent à te voiler les yeux, & à mettre un bandeau ſur ſon crime; je ne puis pas même penſer que ſes jours ſoient en danger; mais lorſqu'on te conſeille d'enfermer cette Eſclave dans la tour du Soïc, je ne penſe pas davantage qu'elle mérite l'honneur d'habiter l'enceinte de ton Palais; car quelque pitié que j'aye de ſon

état, je ne laiſſe pas de voir ici le crime vivre en elle, & je doute fort qu'on doive en conſerver l'image; quand je penſe au contraire qu'on ne ſçauroit trop-tôt en perdre le ſouvenir. Non, je ne crois point que tu veuilles toi-même mêler & confondre tes jeux & tes plaiſirs parmi les amertumes que la préſence de cette miſérable répandroit en ces lieux. Sublime Pacha ! purge dignement ton Serrail d'une Eſclave vile & mépriſable, puiſque ſa face impure ne peut plus que le ſouiller; qu'elle diſparoiſſe de ces lieux pour jamais; qu'elle aille à ſon gré errante & fugitive dans les divers climats de l'Aſie, où la guidera ſon triſte deſtin; par cet équitable arrêt, la juſtice eſt ſatisfaite, & plus encore ta gloire & ta bonté. Je le veux, j'y conſens, dit le Pacha, & je fais plus pour qui me donne

un ſi ſage conſeil; je remets cette Eſclave en ſes mains, je la lui donne en pur don. A ces terribles mots, je ſoulevai ma paupiere tremblante; j'apperçus qu'il parloit à Zoa, à lui-même: Zoa! lui dit-il, ton ame n'eſt point l'ame d'un Eſclave; tes vertus ſont au-deſſus de ton état; il y a long-temps que je le vois; plus auſſi tes ſervices m'ont été agréables, plus tu as dû te connoître par toute l'eſtime que j'ai fait de toi juſqu'à ce jour; mais je veux qu'en ce jour même tu en reçoives de moi la derniere récompenſe. Tu juges cette Femme digne de vivre, elle vivra pour qui lui ſauve la vie; reçois le don que je te fais; j'y ajoute celui de ta liberté; j'y ajoute encore cent Sequins qu'on va te remettre; tu peux déſormais choiſir ta retraite, & y mener cette Femme avec

toi. Alors le Pacha ſortit, tous les Eunuques le ſuivirent; Zoa ſeul vint à moi & me dit : jeune Femme, rappelle tes ſens & ton eſprit; que tes frayeurs ceſſent, apprends dès ce moment que tes malheurs ſont finis, & Zoa lui-même diſparut à ces mots.

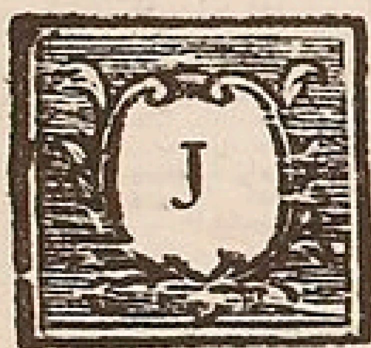




DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

TROISIEME PARTIE.



E ne demeurai pas ſeule dans le Kioske long-temps : peu de momens s'écoulerent. Zoa revint : il prit mon bras ; il me ſoutint ; il m'aida à traverſer les Jardins : j'étois foible, inanimée ; il eut beaucoup de peine à me faire arriver juſques aux dernieres portes du Parc.

Nous ſortimes de ce Parc enfin : mais nous étions à deux milles d'Alep, & mes forces étoient anéanties. Zoa comprit qu'il falloit me faire tranſporter à la

Ville; & il ſe trouva d'abord dans un cruel embarras; il ſe tourna; il porta ſes regards de tous côtés, & n'en devint que plus inquiet & plus irréſolu. Hélas! ſe diſoit-il à lui-même, je ne découvre ici perſonne qui puiſſe nous prêter ſecours: je ne ſçai à qui m'adreſſer pour envoyer à Alep chercher une litiere; je me vois forcé d'y courir moi-même; & je ne puis me réſoudre à laiſſer la Fille de mon Maître, ſeule dans cette Campagne; l'état où elle eſt me fait trembler pour elle, ſi je la laiſſe ici juſqu'à mon retour; & ſi je demeure près d'elle, je ne lui ſuis d'aucun ſecours, je ne la ſauve point. L'impatience le prit; il vint à moi; il étendit ſur le ſable, au pied de ces murs, un linge de ſoye, ſur lequel il me fit aſſeoir; il mit ſur ma tête un ſecond voile, pour mieux me préſerver de l'action

du Soleil qui s'élevoit déja sur l'horison. Daïra ! me dit-il, compte sur mon zele; prends quelque repos en m'attendant: je vais, de toutes mes forces & de toute ma vîtesse gagner la Ville; & tu verras dans peu de momens venir une litiere pour t'y transporter. A peine eut-il achevé ces mots, qu'il prit sa course, & que je le perdis de vûe. Je demeurai donc seule au pied des murs de ce Parc, couchée sur les sables, n'ayant devant mes yeux qu'un vaste désert: mon assoupissement alors augmenta, & le sommeil s'empara de moi toute entiere; ce fut le premier sommeil que j'eusse connu depuis long-temps; & il dura peu. J'eus, quelques momens après, l'oreille frappée d'un bruit confus qui se faisoit autour de moi. Je crus remarquer, au-travers des doubles voiles qui me couvroient la tête &

le visage, que c'étoient des Voyageurs ; & ils sembloient en effet suivre leur route le long des murs du Parc. Ils arriverent bien-tôt jusqu'où j'étois : ce qui me surprit, c'est qu'ils s'y arrêterent, & que l'instant d'après ils s'approcherent, & vinrent à moi directement. Je les apperçus plus distinctement alors, & j'entendis qu'ils s'entretenoient, en parcourant des yeux toute ma personne; qu'ils s'entredemandoient par quel accident une Femme seule pouvoit se trouver là ; qu'ils doutoient même s'ils devoient me croire vivante. Je pris garde qu'ils étoient deux hommes à cheval, & qu'une litiere qu'occupoit un troisieme, étoit arrêtée avec eux. Un de ces hommes mit pied à terre, & s'approcha de moi de très-près, pour me considérer. Madame, me dit-il, ceçi ne peut être qu'une avanture

bien extraordinaire. Nous n'imaginons pas qui vous êtes : mais au ſeul aſpect, il n'eſt point concevable qu'on vous rencontre au pied de ces murs, ſeule, couchée ſur les ſables, dans une plaine aride, éloignée de toute habitation ; de grace ! Madame, continua-t-il, recevez les ſecours que nous ſommes prêts à vous offrir. Seigneurs ! leur répondis-je, je ſuis mourante ; je ne puis pas même vous ſatisfaire ſur ce que vous deſirez ſçavoir de moi. Je vais dans un moment recevoir les ſecours qu'il me faut ; c'eſt une litiere qu'on eſt allé chercher à Alep, & qui va ſans doute arriver. Non, Madame, repartit le même homme, non ; il ne faut pas l'attendre, & nous ne devons point vous laiſſer dans cette ſolitude, abandonnée ainſi : ſi c'eſt une litiere qu'il faut, nous vous offrons une

place dans une que voilà ; vous allez être conduite à Alep en toute sureté. Je vis à l'instant l'homme qui me parloit, se tourner vers la litiere, & adresser ces mots à un vieillard qui l'occupoit. Seigneur Atabek ! voici une Dame réduite dans une triste extrêmité : votre bonté se portera, sans doute, à lui prêter secours, pour se rendre à la Ville, & à lui faire place dans votre litiere ; à quoi le Vieillard répondit : mon Fils, j'y consens ; vous pouvez amener cette Dame, je lui ferai place en ma litiere. Je vis à l'instant celui des Voyageurs qui venoit de parler, descendre de cheval, ainsi qu'un autre qui étoit près de lui, & qui me parut être son Esclave : tous deux vinrent à mes côtés, prirent mes bras, me souleverent, m'enleverent enfin, & me porterent jusqu'à cette

litiere, où ils me firent placer vis-à-vis du Vieillard qui l'occupoit. Mais la litiere se remit à peine en marche, que Zoa vint à ma pensée; ce fidele Zoa, à qui je devois tant, & qui dans ce moment-là même se tourmentoit pour me servir : la crainte me prit qu'il eût quelques reproches à me faire, mais plutôt la peur de le perdre, en manquant de le rencontrer sur le chemin. Je fis part de mon inquiétude au Vieillard : je lui dis; Seigneur ! nous devons rencontrer sur le chemin un Esclave noir, avec une litiere pour moi, je vous supplie de l'avertir que j'ai l'honneur d'être ici devant vous, parce que s'il ne me trouvoit pas au lieu où il m'a laissée il y a un moment, il en auroit certainement beaucoup d'inquiétudes. Le Vieillard répondit; Madame, je prendrai ce soin vo-

lontiers : mais, continua-t-il, permettez-moi de vous demander par quel accident incompréhensible une Femme Turque, telle que vous me paroissez l'être, se trouve seule dans le désert où nous venons de vous rencontrer ; car il n'est pas possible qu'une Dame comme vous se trouve en cet état, sans être accompagnée de quelques Esclaves, d'un Pere ou d'un Mari.

J'écoutois bien toutes ces questions ; mais la voix me manquoit pour y répondre : au moins, Madame, reprit encore le Vieillard, faites-moi la grace de m'apprendre où est située votre maison d'Alep, pour que je puisse vous y mener. Cette question nouvelle m'épouvanta, & me rendit tout-à-coup l'esprit présent à des choses que je n'avois pas prévues ni pensées : je me vis seule dans

cette litiere, en préſence d'un Vieillard inconnu, & à qui je ne pouvois pas éviter d'expoſer mon état. Eh ! comment aurois-je oſé ? Eh ! comment aurois-je pû me faire connoître ? Me connoiſſois-je, helas ! moi-même, Seigneur, dis-je au Vieillard, je compte que nous allons trouver l'Eſclave Noir & la litiere qu'il m'amene; j'eſpere que vous n'aurez point l'embarras de me mener juſqu'à la Ville. Le Vieillard ne repliqua point; il ne me parla pas davantage; mais il n'en fut que plus occupé à me conſidérer. Cependant la litiere continuoit ſa route, & déjà l'on découvroit les Tours d'Alep, & Zoa ne paroiſſoit point; nous arrivames à la porte de cette Ville ſans le rencontrer; le Vieillard alors interrompit ſon ſilence, & me dit : Madame, nous entrons dans la Ville; de grace, ordonnez où il

faut que l'on vous mene ; dites-moi où est votre maison. Ce discours aussi pressant que charitable, me jetta dans un désordre & dans un trouble qu'on ne sçauroit imaginer ; mais si mon trouble étoit grand, on imaginera bien moins quelle fut ma confusion. Je demeurai un moment sans lui répondre. Je sentis à l'instant mes douleurs renaître & revivre, toutes les miseres de mon destin se représenterent à mes yeux ; les sanglots sortirent en foule de ma bouche ; mes voiles furent dans un moment mouillés de mes pleurs ; ce nouvel accès de douleur fut si violent & dura si long-temps, qu'il ne me fut pas possible de parler, ni d'ouvrir même les yeux sur ce qui se passoit ; le généreux Vieillard en fut touché & attendri, il me fit descendre dans la maison d'un gros Mar-

chand de ſa connoiſſance ; nous y entrames ; il me conduiſit lui-même dans un appartement commode ; il chargea une Eſclave Indienne qui étoit là, de me rendre toutes ſortes de ſervices, de me porter toutes ſortes de ſecours, & cela avec des marques d'un attendriſſement & d'une bonté d'ame de ſa part, qui ne faiſoient que me confondre & aggraver davantage la honte & l'horreur que j'avois de moi-même.

Seigneur ! m'écriai-je, vous ne connoiſſez point la malheureuſe Enfant, à qui vous accordez tant de graces en un jour ; vous ne ſçavez qui je ſuis, ni par quelle étrange deſtinée je tombe en vos mains, & en cet état ; & votre pitié & votre bonté ſont ſi grandes, qu'il ſemble que vous ſoyez inſtruit de toutes mes diſgraces. Le ſaint Homme fit une in-

clination de tête profonde, & me dit: Madame, l'hospitalité que j'exerce envers vous, est un sacré devoir de ma part, & j'aurois des reproches à me faire, si je manquois à le remplir; mais il est vrai, reprit-il, que quand le devoir lui-même ne s'y trouveroit pas, j'ai l'ame, grace au Ciel, trop sensible, pour imaginer quelqu'un dans le malheur, & pour ne pas lui prêter la main : j'ai bien conçu, me dit-il, que vous ne pouviez être venue où je vous ai rencontrée, que par quelque coup étranger du sort; mais je l'ignore encore, & je ne demande pas à en être éclairci; tout ce que je desire, me répetoit ce saint Vieillard, la main sur sa poitrine, tout ce que je desire, est que vous disposiez de moi, & que vous me mettiez en état, au sortir de cette maison, de vous faire rentrer

dans la vôtre, & d'employer ſur cela tous les ſoins dont je ſuis capable, ſoit auprès d'un Pere, ſoit auprès d'un Epoux, parce qu'il faudra bien s'adreſſer à l'un ou à l'autre, pour faire finir les peines que vraiſemblablement l'un ou l'autre vous a cauſées, & qui vous plongent actuellement dans une ſi triſte ſituation. Seigneur! repris-je, vous ne pouvez connoître d'où partent les coups qui me ſont portés. Vous en ſoupçonnez un Pere, un Epoux; & en effet, cela ſuffiroit pour entraîner de grands malheurs; mais de tels malheurs ſeroient legers & doux en préſence des miens : hélas! m'écriai-je, je n'ai ni Epoux, ni Pere, helas! je n'ai ni ami ni homme ſur la terre que je puiſſe implorer. Vous voyez une Fille de Scio, qui n'a eu d'autre Pere dans ſon enfance qu'un Marchand

de cette Isle, & qui depuis n'a reconnu dans ce prétendu Pere, qu'un Marchand perfide, qu'un vendeur d'Esclaves, qui l'a livrée à l'esclavage du Pacha d'Alep. Vous voyez une Femme qui s'étoit choisi son Epoux, & qui vient de le perdre pour jamais; c'est le jeune Belzek, connu sous le nom de Bezzoudour, dont la Ville d'Alep célébre encore les miracles; c'est mon Amant qui, sous ce nom, a eu l'audace de pénétrer jusques dans le Serrail d'Alep, pour me racheter ou m'enlever à quelque prix que ce fût des mains du Pacha; mais qui a voulu combattre les Eunuques de sa garde, & qui peut-être y a perdu la vie, ou que du moins le Pacha a fait embarquer sur un Vaisseau, & que les flots & les vents ont porté dans quelque terre étrangere & barbare, où le destin nous condamne

à ne nous voir jamais. Vous voyez une malheureuſe Enfant, qui lors même qu'on l'inſtruiſoit de ſa naiſſance, qui ſembloit devoir la mettre à l'abri de nouveaux malheurs, vous la voyez dans ce moment chaſſée du Serrail d'Alep, pour être jettée dans le dernier opprobre des ſervitudes. Vous m'avez trouvée couchée ſur les ſables; j'y attendois l'Eunuque dont je vous ai parlé; cet Eunuque devenu libre, & devenu mon maitre; le terrible Pacha d'Alep lui a fait un don de moi. On m'apprend d'un côté que je ſuis d'une race libre & indépendante; je me vois de l'autre la plus vile des créatures; je me vois l'Eſclave d'un Eſclave, condamnée peut-être à le ſuivre au-delà des mers, à conſumer le peu de jours qui me reſtent, dans ſon affreuſe patrie, dans une nouvelle mer

d'infortunes, les ſeules qui puiſſent m'être nouvelles, après toutes celles que j'ai ſouffertes. Eh ! je ne vois, m'écriai-je en ſanglotant, & en prononçant ces mots à peine; eh ! je ne vois ni Pere ni Epoux, ni homme ſur la terre à qui je puiſſe avoir recours.

Pendant que je faiſois devant le Vieillard le tableau de mes douleurs, je le voyois joindre & ſerrer ſes mains, porter des regards au Ciel d'attendriſſement & de pitié. Oh ! jeune Femme, répondit-il, que votre deſtinée eſt déplorable, & qu'elle me touche & me pénetre ! mais que tout ce que j'entends eſt triſte & effrayant pour moi-même. Quoi ! s'écria ce Pere vénérable, quoi ! malheureuſe Enfant, je vois en vous l'Eſclave d'un Noir. Quel crime ! oh Ciel ! vous & les vôtres avez-vous pû commettre aſſez

épouvantable & aſſez inoui, pour avoir attiré cette colere du Ciel ſur votre tête? Eh moi! reprit-il, à quoi ne m'expoſai-je pas, quand je vous tiens dans cette maiſon! Si le Noir, votre Maître, apprend que je vous ai retirée, mille malheurs me menacent: il vous reclamera comme ſon bien que vous êtes; il m'accuſera de lui avoir ravi; il demandera juſtice; il obtiendra contre moi un jugement rigoureux, qui renverſera toute ma fortune en un jour. En effet, je me ſens coupable à ſon égard, dès que j'apprends que vous lui appartenez, que vous êtes à lui; & rien ne peut me diſpenſer de faire publier dans la Ville l'avanture extraordinaire qui vous a fait arriver ici, afin que votre Maître vous retrouve, & vous reçoive de mes mains dès ce moment, s'il eſt poſſible.

Pendant qu'il achevoit ces mots d'un ton plaintif & compatiſſant, & que j'étois les yeux ouverts ſans voir, portant autour de moi l'étonnement dans mes regards, interdite, ma tête renverſée, ſans mouvement; un homme entra dans la Salle où nous étions: c'étoit le même Cavalier qui m'étoit venu le premier adreſſer la parole, & qui m'avoit fait entrer dans la litiere du Seigneur Atabek. Pere, lui dit-il, j'oſe vous interrompre, pour vous informer que dans ce moment même un homme noir s'eſt préſenté à votre porte, demandant, d'un viſage agité, ſi ce n'eſt point vous qui, venant à Alep, avez trouvé dans la plaine du Soïc une jeune Femme qui lui appartient, & qui l'avez amenée & renfermée dans cette maiſon. Je l'ai renvoyé, reprit-il, en niant que ce fût vous qui euſſiez rencon-

tré cette jeune Femme : il s'eſt obſtiné à me ſoutenir qu'on venoit de l'en inſtruire ; mais je l'ai réduit enfin à ſe retirer, ne tenant pas compte de ſa colere, ni de quelques menaces qui lui ſont échappées : il n'a l'air au ſurplus que d'un chétif Eſclave ; & vous ne vous ſeriez pas déterminé, ſans doute, à livrer cette jeune Dame en ſes mains, ſans être bien inſtruit de ce qui l'autoriſe à la demander.

Ah Ferri ! ah mon Fils ! s'écria le Vieillard, vous me perdez par ce menſonge, ſi le Noir qui vous a parlé découvre que c'eſt un menſonge en effet, & s'il apprend que la Femme qu'il reclame eſt ici. Vous ignoriez que cette Femme eſt à lui ; que cette Femme eſt ſon bien ; qu'il en eſt le Maître : cela n'eſt que trop vrai. Quoi ! Madame, re-

prit cet homme, en s'adreſſant à moi-même, vous ſeriez aſſez malheureuſe pour appartenir à un vil & mépriſable Noir, qui peut-être ſort d'eſclavage lui-même, lorſqu'à vous voir ſeulement, à peine jugeroit-on le Roi des Negres, l'Empereur des Abyſſins digne de ſoupirer pour vous? Mon Fils, interrompit Atabek, je ſuis touché d'une extrême compaſſion, à la vûe des calamités dont cette jeune Dame eſt menacée; & l'hiſtoire de ce qu'elle a ſouffert juſqu'à préſent, me paroît déjà bien étrange dans le récit qu'elle m'en a fait en peu de mots. Je deſirerois en vérité de pouvoir faire quelque bonne œuvre en ſa faveur. Si le Noir, ſon Maître, vouloit conſentir à lui donner la liberté, je lui ferois de bon cœur un préſent de trois cens ſéquins, & plus; car à quoi ſervent les

biens, ſi ce n'eſt à ſoulager les miſérables. Je ſuis, continua-t-il, ſans Femme, ſans Enfans : vous ſeul me tenez lieu de tout, par la tendreſſe que j'ai pour vous; & rien ne s'oppoſe à cet acte de charité. Seigneur, reprit Ferri, je reſpecte vos volontés, s'il eſt néceſſaire d'accomplir l'œuvre de générosité que votre vertu vous inſpire, & de faire un préſent auſſi conſidérable, pour dégager cette jeune Dame des mains du Noir, ſon Maître; je vous en loue hautement : mais s'il eſt un vrai moyen d'y parvenir, ſans cela j'eſtime qu'il eſt à préférer; & ce moyen, la fortune nous le donne. Ce Noir eſt venu, je l'ai renvoyé; s'il revient, je le renverrai de même : & après tout, s'écria-t-il, de quel droit un infame Negre, qui n'eſt créé que pour le ſervice des hommes, de quel droit un

miſérable Abyſſin, tranſporté dans ces climats, peut-il reclamer une Dame de cette Nobleſſe ? Les loix du Pays où nous ſommes peuvent-elles être aſſez barbares pour autoriſer de ſi monſtrueuſes tyrannies ? Mon Fils ! mon Fils ! interrompit Atabek, vous ne les connoiſſez pas ces Loix ; elles n'ont aucun rapport avec les vôtres : mais je vis ſous leur joug depuis plus long-temps que vous, & j'en connois toute l'étendue & toutes les rigueurs. Je vous le répete, continua-t-il, nous ſommes perdus, ſi le Maître qui tient cette Dame en ſa proprieté, peut avoir des preuves que je lui ai donné retraite ici : le plus ſage parti eſt de s'informer promptement de ſa demeure, & de lui propoſer les trois cens ſequins, que je veux ſacrifier pour obtenir la liberté de cette malheureuſe Enfant. Eh !

que le Ciel permette qu'il s'en contente! car je ſuis à la veille de grands malheurs, s'il m'expoſe à la rigueur des jugemens du Pacha. Ce vénérable Vieillard pénétré d'inquiétude & de douleur, ſe tourna de mon côté, & me dit : Madame! apprenez-moi le nom de votre Maître, & s'il ſe peut, ſa demeure, afin que, ſans perdre de temps, je le faſſe chercher dans toute la Ville d'Alep : s'il plaît au Dieu tout-puiſſant de bénir mes intentions & mes démarches, je réuſſirai à vous rachetter, & à vous rendre une liberté que la ſeule perfidie des hommes a pû vous ravir, & qui ne me paroît dûe à perſonne plus qu'à vous. Non, non, vénérable Atabek, interrompit Ferri bruſquement; non, vous ne devez point attendre du cœur d'un Noir, de concourir avec le vôtre pour une bonne

action ; vous ne devez point penſer qu'il ſe départe de la poſſeſſion de cette Dame, & qu'il vous la remette pour une rançon de trois cens ſequins. Vous connoiſſez le naturel de ceux de ſa Nation ; vous m'avez vous-même inſtruit ſouvent de leur avarice & de leur méchanceté : tout ce que je vous en ai oüi dire, ne me perſuade que trop qu'on ne parviendra jamais à fléchir un barbare poſſeſſeur de cette Eſclave précieuſe. Vous le verrez, continua-t-il, reclamer contre vous l'autorité des Loix, vous pourſuivre comme coupable de lui avoir enlevé ſon tréſor, & mettre ce tréſor ravi au-deſſus des vôtres, pour les envahir s'il le peut. J'inſiſte donc, & je crois que le plus grand danger pour vous, eſt encore d'avouer que cette jeune Dame eſt ici.

J'étois témoin de leurs conteſtations :

hélas ! elles n'avoient que moi pour objet ; & c'étoit moi qui paroissoit y prendre le moins de part : je les écoutois sans réflexion ; je ne considérois seulement pas que j'étois alors dans une maison étrangere, inconnue, entre les mains de deux hommes étrangers, pour moi inconnus de même, toute prête pourtant à subir le sort qu'il leur plaisoit de regler : il n'étoit pas encore venu à ma pensée, si je devois souhaiter ou craindre de retomber entre les mains de Zoa ; si Zoa qui m'avoit servi si ardemment dans le Serrail d'Alep, qui m'avoit promis la fin de mes peines en sortant, n'étoit point un Negre perfide, comme je l'entendois supposer, qui n'auroit voulu flatter mes douleurs, que pour m'exciter plus doucement à soutenir la nouvelle servitude qu'il étoit prêt à m'imposer.

Atabek & Ferry ſe retirerent, & me laiſſerent l'Indienne pour me ſervir; ce fut alors que je m'interrogeai moi-même à hauts cris. Eh ! où ſuis-je, grand Dieu ? Eh ! que dois-je devenir ? me diſois-je : quels ſont ceux qui me reçoivent ici ? Pourquoi s'effraye-t'on de m'y voir ? Quels ſiniſtres préſages puis-je cauſer en ces lieux ? & pourquoi veut-on que j'y demeure ? Quel intérêt prend-on en moi ? De quels nouveaux malheurs me croit-on menacée ? Quels coups nouveaux me ſont donc préparés ? Hélas ! m'écriois-je, mes douleurs ſont encore toutes vivantes, mes playes toutes ſaignantes; n'obtiendrai-je pas du Ciel de reſpirer un moment ? Je demeurai tout le reſte du jour, la nuit entiere à lui adreſſer mes prieres & mes larmes; on peut juger dans cet état des élance-

mens du cœur d'une jeune créature, qui ſe voit, pour ainſi dire, bannie & rejettée par tous les êtres vivans. Le lendemain au lever du Soleil, l'épuiſement de mes eſprits étoit ſi grand, qu'ils s'aſſoupiſſoient peu-à-peu, & que je ſentois déja mes paupieres tombantes, & mes yeux prêts à ſe fermer, lorſque j'entendis à grand bruit ouvrir la porte de la chambre où j'étois, & que je vis paroître le Vieillard Atabek, ſuivi de Ferry; celui-ci vint à moi tout agité de colere : ah ! s'écria-t'il, malheureuſe victime ! on vous a porté le coup mortel; on a publié votre retraite en ces lieux; votre barbare Maître a refuſé toutes les propoſitions qu'on a pu lui faire; il demande qu'à l'inſtant vous ſoyez remiſe en ſes mains. Le voilà qui va paroître, & vous êtes perdue. Il eſt

vrai, repliqua le Vieillard, que rien ne peut le résoudre à se priver de vous; mais quoi qu'en dise mon Fils, je me flatte qu'il y a tout autant à esperer, qu'à craindre des motifs qui le font agir, & que peut-être les seuls qu'il ait, sont de vous faire un sort heureux. Non! m'écriai-je, vénérable Atabek, non! je ne redoute point la présence de Zoa; il m'a donné trop de preuves d'une grande ame; il a pris trop de soins de sauver mes jours, pour être capable de les rendre malheureux; je ne puis confondre Zoa parmi les hommes de son état; par tout ce qu'il a fait pour moi, je compte que j'ai tout à esperer de lui; je ne demande qu'à le voir paroître bien sûre qu'il m'apporte de nouveaux secours.

Je n'avois pas achevé ces paroles, que les portes s'ouvrirent, que Zoa se pré-

ſenta : mais, oh Ciel ! quel fut l'étonnement du Vieillard, de Ferry ! eh ! quel fut le mien ! Ce Zoa, ce Noir, ce Maître barbare, dont le nom ſeul avoit cauſé tant d'effroi ; ce même Zoa s'approcha, vint à moi, ſe proſterna, & m'adreſſa ce diſcours : Fille d'Emir, tu me vois roulant à tes pieds, non pour te rendre ta liberté, mais pour t'offrir la mienne, parce que je jure dès ce moment de ne l'employer qu'à te ſervir ; & j'eſtime cet honneur à ſi haut prix, que moi ſeul je ne m'en ſuis pas jugé digne, & que je veux le partager avec un autre. Regarde, s'écria-t-il, vois ſi ton fidele Eſclave en a choiſi un autre à ton gré. De quelle joye, grand Dieu ! fus-je tout-à-coup tranſportée : c'étoit Razzivil, ma chere Razzivil fondante en larmes, ſi ſaiſie, ſi troublée, qu'à peine put-elle marcher

d'un pas sûr jusqu'à moi ; elle tomba sur ses genoux ; elle arrosa mes pieds de ses pleurs ; elle me saisit une main ; elle la serra sur ses levres ; sa joye lui causoit un vrai délire ; elle voulut plusieurs fois me parler, mais d'une voix toujours coupée par des sanglots. Oh ! ma chere Maîtresse, s'écria-t-elle à plusieurs fois ! oh ! ma chere Maîtresse, en quel état vous retrouvai-je ! ce jour enfin va-t-il mettre un terme à nos malheurs ? Nous devons nous en flatter, repartit Zoa ; & s'il est vrai que les biens attachés à la vie humaine doivent tôt ou tard s'espérer, comme les maux tôt ou tard sont à craindre, la Fille de Saheb a trop senti l'âpreté des destinées, pour ne pas attendre de l'équité céleste des faveurs dans l'avenir qui l'en dédommagent.

Tant que les eaux du Nil se resserrent

dans ſon lit, nous voyons nos triſtes Campagnes expoſées aux feux d'un Soleil ardent qui les dévore : mais les rigueurs qu'on ſouffre alors s'épuiſent enfin, & ſont ſuivies de la ſaiſon propice qui revient à ſon tour, pendant laquelle on voit toujours ce Fleuve ſalutaire répandre par-tout l'abondance, & réparer les maux qui ſe ſont faits. Et malheur peut-être à quiconque n'en a point encore connu : Fille d'Emir, s'écria-t-il, par tous ceux que tu as ſoufferts, la ſource des biens qui t'attendent a dû ſans doute ſe remplir ; elle va couler déſormais, & pour tout le temps de ta vie; j'en ſerai le témoin tout le temps de la mienne; car, je le répete, je veux te ſervir autant qu'elle durera.

Ce diſcours d'un Eunuque du Serrail d'Alep, Razzivil à mes côtés, rendue

par ſes ſoins, l'étonnement d'Atabek, de Ferry; mais mon étonnement à moi, ou plutôt mon admiration, ſuſpendit toutes les idées que je pouvois avoir ſur moi-même; tout mon eſprit ne fut rempli que de cette ſituation : Zoa le comprit, & bien-tôt il reprit la parole, & me parla en ces mots.

Ne t'étonne point, oh Daira ! des vœux que je fais pour ton bonheur, ni du zele qui me tranſporte ici : l'honneur & la vertu percent dans tous les climats, & peuvent atteindre à tous les hommes, ſur-tout quand la fortune leur préſente des modeles qui doivent ſervir à les former. J'ai trouvé les miens dans tes Peres : Zoa qui te parle, a occupé près d'eux la place d'un ſimple Eſclave, & la valeur de ſes ſentimens l'a fait priſer fort au-deſſus. Ton Ayeul, le plus ten-

dre, le plus généreux des hommes, qui régnoit dans Anna sur l'Euphrate, qui eût mérité de régner sur tout le monde, & de porter un immortel croissant; ton Ayeul, dont le destin me tourmente & m'allarme, depuis plus de dix années que je sçai qu'un Persan furieux poursuit sa tête; ton Ayeul Hassan fut le premier mon Maître & mon cher Maître; & tout me flattoit qu'il devoit l'être toujours, lorsque le Prince des Arabes, le jeune Emir Saheb qui régnoit à Bithynia, vint à sa Cour, & obtint sa Fille Hannem, la beauté de l'Orient. Il me donna à ces jeunes Epoux; il les confia à mes soins; la même fortune m'accompagna près d'eux; j'avois reçu toute la faveur du Pere, je fus comblé de celle des Enfans. Il ne me resta qu'un vœu à faire; je le fis; le Ciel fut propice; &

ce vœu fut rempli dans les temps : tu vis le jour ! je te reçus, ô Fille d'Hannem ! je te reçus dans ces mêmes mains, & je fus le premier des hommes qui les éleva au Ciel pour ton bonheur & tes prospérités. Tout concourut d'abord à nous en donner de hautes espérances : nos premieres frayeurs, qui n'étoient que trop bien fondées, se dissiperent; toutes nos craintes peu-à-peu s'évanouirent; & Saheb & ta Mere ne t'envisageoient déjà plus qu'avec ces douces agitations inséparables d'un grand attachement. Ce fut dans cette sécurité fatale, que le Dieu des ténebres sembla nous amener pour nous porter des coups plus terribles & moins attendus. L'Emir, ton Pere, plus éclairé que moi, les pressentit de loin, & crut pouvoir s'en garantir : toute la prudence humaine étoit en lui; mais,

hélas ! que peut-elle ? & qu'eſt-elle devant d'immuables décrets ? La triſteſſe de ſon ame s'imprima tout-à-coup ſur ſon front ; d'un jour à l'autre elle s'augmenta ; ſes yeux languiſſans & abattus me conſternerent ; je devenois déjà moi-même immobile, à force de le conſidérer & de m'occuper des peines ſecrettes qui flétriſſoient ſon cœur, lorſqu'un jour il m'appella, & me dit : Fidele Zoa, moins Eſclave de ma grandeur, qu'ami de ma perſonne, ne ſois point troublé du projet que je te révele ; je pars à la chûte du jour ; je vais à Anna, chez Haſſan, mon beau-Pere ; je lui porte ma Fille, & je n'emmene que toi. Quoi ! ſage Emir, m'écriai-je, tu oſes entreprendre un tel voyage ſans eſcorte & ſans ſuite ? Tu ne crains pas d'expoſer ton unique Enfant aux évenemens d'une courſe pé-

nible ? Un Enfant qui n'a pas atteint la troisiéme année de sa vie, & de qui la conservation, sous tes yeux mêmes, cause à sa Mere & à toi si peu de joyes qui ne soient mêlées de crainte & d'allarmes. Eh ! comment ? Penses-tu, m'écriai-je, que Hannem survive à l'effort de cette séparation ? Je l'ignore, reprit ton Pere Saheb, & je doute en effet que nous y survivions l'un & l'autre, car nous sommes les deux moitiés, & notre Enfant est notre tout : mais quoi qu'il puisse arriver de ma chere Hannem & de moi, nous nous devons tous deux au sacrifice que nous faisons. Je la laisse, cette Epouse sacrée, je la laisse abandonnée aux sanglots & aux cris désespérés ; & c'est par ces mêmes cris, qu'elle m'invite à presser mon départ, parce qu'il s'agit, pour elle & moi, d'éviter un coup exécrable,

dont la ſeule penſée partage ma tête d'épouvante & d'horreur.

Je ne repliquai point; je reçus les ordres de mon Maître; & comme il vouloit que ſa marche fût d'un ſecret impénétrable, il prit l'habillement d'un Marchand de l'Inde, & une voiture legere venue du même pays; il ſe déguiſa de maniere, que les Arabes en multitude qui formoient ſon camp, que ceux même de ſa garde n'auroient pû reconnoître Saheb leur Souverain. Il ſortit de ſa tente; je le ſuivis; nous fumes à la tienne; j'y entrai ſeul; tout étoit préparé pour le triſte ſuccès de cette entrepriſe; & en effet, je me vis libre; & ſans perdre un inſtant, je t'arrachai de ton berceau, & te remis dans les bras de ton Pere déſolé. La voiture Indienne étoit là, il m'y fit prendre place à ſes côtés;

il forma ton lit dans ses bras, sur ses genoux & sur son sein ; les soupirs en foule s'élancerent du fond de son ame ; ils furent entendus, & ç'en fut assez pour craindre que ce mystere fût bien-tôt découvert. En effet, un vil Esclave reconnut Saheb, & vint à lui, s'offrir pour le suivre, avec tant de chaleur & d'emportement, que mon Maître en fut touché, & accorda tout à ses instances. Aussi-tôt la chaise Indienne attelée de chevaux Arabes, fut enlevée comme dans les airs. Saheb se vit tout-à-coup fort loin de son camp ; & en peu d'heures transporté dans un pays déjà presque étranger.

Tu donnois à ce Pere infortuné trop de sortes d'inquiétudes, pour ne pas interrompre bien-tôt sa course, & procurer à ta fragile enfance quelques repos ;

à peine eut-il traversé les vastes plaines de Damas, qu'il entra dans la terre de Sebilée; le fameux Caravansera d'Egly se trouva sur son chemin, il voulut y descendre. Séjour funeste, hélas! & que les feux du Ciel, sans doute, auront réduit en cendres, pour ensevelir à jamais les forfaits qui s'y sont commis. Ton Pere y fut reçu & traité comme un simple Marchand, comme beaucoup d'hommes de toute espece qui y arriverent en caravane à peu-près dans le même temps.

Jusques-là tout étoit calme & tranquille, & je n'avois auprès de mon Maître d'autres soins à me donner, que ceux que mon propre amour m'inspiroit pour lui. Je l'excitois à céder au sommeil. Je cherchois à calmer son cœur tourmenté, par des présages heureux; je les faisois passer quelquefois jusqu'en son ame, &

y porter l'eſpérance & la paix ; & la nuit s'avançoit, & l'aurore qui régloit notre départ, étoit déjà prête à paroître, lorſqu'un Pelerin, en apparence, un homme inconnu, tout agité, tout tremblant, ſe préſenta, s'approcha de mon Maître, & lui dit : Emir ! prens grande à toi, un eſclave te trahit, & tu es perdu. Oh ! Ciel ! m'écriai-je. Ecoute-moi, reprit-il, le temps preſſe, ainſi que le danger. Un Eſclave de ta ſuite, au moment que je te parle, complotte dans ce Caravanſera, au riſque de ta perte, l'enlevement de ton Enfant. Je viens de voir une cohorte de Brigands trop nombreuſe & trop redoutable pour que tu puiſſes y réſiſter : ils ſont prêts à fondre ſur toi. Le Ciel a permis que ce projet parvint juſqu'à moi, peut-être encore à temps pour t'en inſtruire. Je remplis ce devoir fidelement,

fidelement, & je fais plus; je m'offre de sauver, s'il est possible, ce malheureux Enfant, qui me paroît être le premier objet du complot des Brigands : si tu veux me le confier, je l'emporte à la faveur de la nuit qui regne encore, & je jure, par ma tête, d'en avoir soin comme du mien. Oh! Daïra! qui m'entends, tes cheveux se hérissent d'avance à l'aspect des crimes dont ton berceau fut ensanglanté: tu te les représentes assez, avant de les apprendre, puisqu'ils jettent déjà dans ton ame le saisissement & la terreur. Conçois donc, s'il est possible, quel fut alors l'état d'un Pere, le plus tendre, le plus passionné des Peres: peins-toi ses frémissemens, ses transports & son désespoir. Il s'agissoit pour lui, dans ce moment redoutable, bien plus que de lui-même. Il se voyoit prêt à périr

pour te ſauver, & il ſe voyoit périr en ne te ſauvant pas. Je le vis par trois fois, ce Pere infortuné, te ſerrer dans ſes bras, porter au Ciel des regards effrayans, qui retomboient auſſi-tôt ſur toi, & s'attendriſſoient ſur les tiens, ſur tes regards, hélas ! qui n'étoient qu'une douce image de l'innocence & de la ſécurité, dans l'inſtant même qu'on tiroit les poignards pour percer ſon cœur & le tien. A quoi mon Maître devoit-il ſe réſoudre ? Le péril étoit affreux de toutes parts. Pouvoit-il te livrer, t'abandonner à un Pélerin inconnu qui s'offroït pour te ſauver? Et pouvoit-il refuſer ce ſecours dans une conjoncture auſſi fatale ? Pendant ce moment d'incertitude, je fixai ce Pélerin; je le dévorai de mes regards; je crus voir ſur ſon front les caracteres de la probité, & ſon diſcours m'en parut

être le langage. Mon cher Maître ! m'écriai-je, en m'adreſſant à ton Pere, fais uſage de ce ſaint homme, qu'un Ange tutelaire t'a ſans doute envoyé ; daigne lui confier ce précieux dépôt ; qu'il l'éloigne de tes yeux pour quelques momens : tu n'en ſeras que plus libre & plus terrible à l'abord des Brigands qui viennent pour te l'enlever.

Je rends graces ſans doute, reprit l'Emir ton Pere, à cet Etranger bienfaiſant, qui s'intéreſſe au danger que je cours, au point de le partager lui-même : mais le ſort de ma Fille & le mien ne peuvent plus ſe diviſer ; nous nous ſauverons par la même fortune, ou périrons par les mêmes coups. Zoa ! me dit-il, reçois de mes mains ma Fille ; prépare-lui promptement un lit ; rends-lui ce devoir, qui peut-être eſt le der-

nier ; & ſur-tout couvre ſon viſage, & voile ſes yeux, pour lui dérober le ſpectacle de ſon malheur & du mien, pour que mon ſang qui va ſe verſer pour elle, ne rejailliſſe pas juſques ſur elle.

A peine eut-il achevé ces mots, que nous entendimes un grand bruit, & que Saheb mit la lance à la main. Auſſi-tôt on cria, que le Pélerin de la Mecque ſe retire ; on reſpecte ſes jours ; & ce Pélerin étoit encore à mes côtés : mais je vis d'abord mon Maître menacé d'une mort certaine, & je crus lui devoir tout. Je me tournai vers ce généreux Pélerin, & lui dis : ſaint Homme ! la Fille de mon Maître va périr, ſi tu ne la ſauves dans ton ſein ; dérobe-la pour un temps ; eh ! veuille le Ciel la préſerver par tes ſoins ! Il courut à toi, Daïra, qui m'entends ; il te ravit, & diſparut dans le moment

même que les Brigands s'avançoient. Alors le ſort d'un Maître, ſi cher à mon cœur, m'appella tout entier; je volai près de lui, je m'armai comme lui-même. La multitude ne fit qu'accroître mon courage. J'avouerai pourtant, que le diſcours de l'un d'eux me frappa d'effroi : *Saheb*, dit-il, *tu as outragé le Muphti Sezula, redoute ſa vengeance ; il veut ta Fille ou ta tête, & j'emporte l'un & l'autre, ſi tu oſes réſiſter.* A ce diſcours exécrable, ton Pere ne répondit que par un cri furieux, accompagné d'un coup de lance, dont le Brigand fut renverſé, puis tout-à-coup il s'élança parmi eux comme un lion redoutable, que la fureur met au-deſſus des dangers ; je le ſuivis ; je le ſecondai de toutes mes forces, & avec autant d'audace, que ſi quelque eſprit céleſte m'eut alors animé. Pluſieurs de

ces Brigands tomberent aux pieds de mon Maître. Il les exterminoit, quand l'implacable destinée s'en mêla. Une infernale main atteignit alors ton Pere, & le frappa d'un coup mortel. Je fus enveloppé par ces Barbares, & dans l'instant chargé de chaînes. Mais, oh! malheur le plus grand, le plus accablant des malheurs! c'est que l'Emir, mon Maître, ton Pere, c'est que Saheb devint la proye de ses Assassins, & que je les vis prêts à l'enlever, pour exécuter sans doute l'ordre exécrable qui leur avoit été donné. Vengeance divine! m'écriai-je, qui t'arrête, qui te retient? Si tu ne lances pas la foudre sur ces têtes sacriléges; par pitié! m'écriai-je encore, lance-la sur la mienne, ou précipite-moi dans les entrailles de la terre, & m'anéantis pour jamais. Le Ciel étoit

ſourd à ma priere. Je perdis mon cher Maître. Ses meurtriers, ſes bourreaux l'emporterent . . . tout bleſſé ... tout mourant ... & ne me laiſſerent de lui, que les traces marquées par le ſang de ſa playe. Mes yeux ne le virent plus, & ſe fermerent de douleur & d'horreur ſur un ſort ſi funeſte.

Quelle hiſtoire ! quel récit ! oh ! juſte Dieu ! je crus voir mon propre ſang s'échapper de mes veines, & ruiſſeler autour de moi. Toute cette épouvantable image emporta ſi loin mes idées, que je perdis de vûe le Vieillard & Ferry, qui étoient en ma préſence ; que je me crus ſeule demeurée ſur la terre pour y pleurer tant de malheurs. Mais alors, & à ces derniers mots, Zoa fut interrompu par un cri du Vieillard Atabek, qui jetta dans nos ames encore une ter-

reur nouvelle, & qui attira tous nos regards. Ce cri fut ſuivi d'un long gémiſſement; mais ſon front pâlit; ſes forces manquerent; il ſe pencha ſur le ſein de Ferry; je me levai ſoudain; je fus à lui; Razzivil & Zoa y volerent de même; nous l'environnames, nous le ſoutinmes, il fit quelques efforts pour nous parler; hélas! les battemens de ſon cœur étoient viſiblement ſi douloureux & ſi précipités, qu'il perdoit haleine, & que nous crumes le voir au moment d'expirer. Malheureux Eunuque! s'écria Ferry, quelle abominable hiſtoire oſes-tu raconter! Quel affreux récit viens-tu faire à la Fille, du maſſacre du Pere! Quel affreux récit viens-tu faire des déſaſtres d'un Pere & d'une Mere, qui furent les Enfans du Vieillard qui t'entend? Je treſſaillis à ces paroles, comme ſi j'euſſe vû tomber les

murs & la voûte de la maiſon, & qu'un feu de tonnerre eût aveuglé mes foibles yeux. Zoa, troublé, chancelant, enviſagea, rechercha les traits du Vieillard, appuyé ſur Ferry ; Zoa le reconnut ; le raviſſement le ſaiſit ; il tomba par terre. Fille de Hannem ! reprit Ferry, en s'adreſſant à moi, préſervons des jours qui nous doivent être plus chers que les nôtres ; ſoulageons les tourmens que ſouffre un Pere adorable, à la vûe de tes miſeres. Elles pénétrent ſon ame d'un attendriſſement qu'il n'a pas la force de ſoutenir ; ouvre les yeux, me dit-il, épuiſe tes regards ſur un Vieillard qui ſe préſente à toi évanoui ſur mon ſein. Reconnois à des marques ſi douloureuſes & ſi ſenſibles, reconnois Haſſan, ton Ayeul, à qui ta Mere infortunée doit le jour. Rends-lui l'hommage que le

ſang doit au ſang. Soutiens, prends & ſerre en tes mains ſa main ſacrée, arroſe-la de tes larmes, pour le prix de toutes celles qu'il a verſées pour toi. Hélas ! pendant ce diſcours ſon viſage en étoit baigné. Je fus bien-tôt à ſes genoux; je les ſerrai de toutes mes forces, ma tête renverſée, mes yeux élevés à lui; les ſiens alors s'entr'ouvrirent ſur moi; ſes ſanglots redoublerent; ſes larmes coulerent; il en verſa ſur moi; il en verſa qui glacerent mon front, qui me percerent le cœur, qui porterent juſqu'au fond de mon ame le ſaiſiſſement mortel dont il étoit lui-même atteint. Oh ! mon Pere ! m'écriai-je dans l'entouſiaſme qui m'emporta ſoudain; oh ! mon Pere, revenez à la vie, ou je vais perdre la mienne; oh ! mon Pere ! recevez en moi les embraſſemens de toute

une triſte famille. Voyez Saheb ; voyez Hannem en moi ; voyez à vos ſacrés genoux un Enfant que ſes infortunes & ſes déſaſtres touchent bien moins que vos douleurs. Oh ! mon Pere ! m'écriai-je encore, ceſſez de pleurer les maux que nous avons tous ſoufferts ; ne vous occupez plus que des miens, que de ceux de l'Enfant qui vous reſte. Hélas ! lui dis-je, les miens juſqu'à ce jour ont été infinis ; mais je ſens qu'ils ceſſent, qu'ils diſparoiſſent au moment que je vous retrouve, que le Ciel permet que je vous ſois rendue au moment que je vous vois, & que je puis eſpérer de vous revoir toujours.

Un inſtant après que j'eus achevé ces paroles, mon Ayeul revint à lui ; il reprit ſes forces ; il enſerra mes mains dans les ſiennes : je remarquai dans ſes regards

une ſérénité douce & tendre, qui peu-à-peu dévoila toute ſon auguſte face, & bien-tôt fut ſuivie de nouveaux ſoupirs & de nouveaux pleurs, mais qui ne furent que l'effet de ſa joye naiſſante, & teinte encore de ſa douleur. Il éleva la voix au Ciel, & dit : Dieu tout-puiſſant ! tes volontés ſont irrévocables : le déſaſtre de ma famille eſt accompli ; mes Enfans ſont diſperſés & vagabonds ſur la terre. Cependant tu m'en laiſſes un ; tu permets que je le retrouve : tu veux que je le reconnoiſſe encore aux traits de ton courroux ; mais tu permets auſſi que je goûte à l'embraſſer une joye ſi vive, un attendriſſement paternel ſi grand, que j'y crois voir ton courroux terrible entiérement calmé. Oh ! Fille de ma chere Hannem, reprit-il en abaiſſant les yeux ſur moi, couvrons d'un crêpe éternel

l'affreux tableau que Zoa vient de nous peindre : nous ne pourrions nous en occuper plus long-temps, ſans reprocher au Dieu ſuprême, qui gouverne le monde, un courroux injuſte qui ne peut être en lui, & qui ne paroît tel à de foibles créatures, que parce qu'elles ne pénetrent point la profondeur de ſes décrets. Tu me reſtes, me diſoit cet auguſte Ayeul; tu me tiens lieu de tout; je ne puis plus m'occuper que de toi : apprends-moi, tendre & foible créature, par quel enchaînement admirable tes jours ont été conſervés juſqu'à ce moment; par quel évenement miraculeux le triſte Haſſan, déguiſé ſous le nom d'Atabek, traverſant les déſerts de Syrie, trouve ſur ſes pas la Fille de ſa chere Hannem, abandonnée, mourante, preſque enſevelie dans les ſables; que je ſçache enfin quel-

les circonſtances étranges ont accompagné ton enlevement, & comment, après un ſi long eſpace de temps, le Ciel t'a remiſe dans les mains de mon ancien Eſclave, de mon fidele Zoa, à qui je fus cher jadis, & que j'aurois conſervé toujours, ſi Saheb, mon Gendre, ſi ta Mere Hannem ne m'avoient engagé à m'en priver pour eux. Hélas! vénérable Ayeul, lui répondis-je, vous me demandez ce que j'ignore : je ne me connoiſſois pas moi-même il y a un moment; & votre ancien Eſclave, qui vient de m'apprendre la moitié de nos malheurs, eſt ſeul capable de nous en raconter la ſuite & le reſte. Alors Zoa prit la parole, & dit: mon ſacré Maître, le Ciel eſt témoin des mortelles allarmes que ton abſence m'a cauſées, & lui ſeul peut connoître l'excès de la joye qui me ravit en ta pré-

ſence : je ſuis ce même Eunuque dont tu fus le premier Maître, ce même Zoa, dont tu fis un don à tes chers Enfans, qui fut près d'eux ce qu'il s'étoit promis d'être près de toi, & qui, après des déſaſtres inouis a vu l'Enfant de tes Enfans plus malheureux, & plus à plaindre encore que ſes Peres. J'ai déjà raconté ce que mes yeux en ont vu : tu veux que je continue ; il faut que je remonte à cette abominable journée, où ton Gendre l'Emir-Saheb, mon Maître infortuné, vit enlever ſa Fille, & fut livré aux Bourreaux du Muphti.

On me retint dans le Caravanſera d'Egly ; on m'y chargea de chaînes ; on s'occupa de moi comme d'un mépriſable Abyſſin : les Brigands prirent ſoin de mes jours, en y attachant un prix d'argent ; ils convinrent entr'eux de me faire

bien-tôt paſſer dans une autre ſervitude. En effet, peu de jours après, je fus conduit dans cette Ville d'Alep, & préſenté au Pacha : il devint mon nouveau Maître, & je me vis ſon Eſclave livré au ſervice de ſon Serrail.

Je me croyois dans ce Serrail deſtiné à conſommer le reſte d'une miſérable vie, entiérement abſorbée dans les regrets, dans le ſouvenir de mes pertes déplorables, dont l'affreuſe image étoit toujours préſente à mon eſprit, & ne ceſſoit jamais de faire ſaigner mon cœur. Douze années s'accumulerent ainſi ſur ma tête, lorſque, pour la premiere fois, je me ſentis diſtraire de mes propres peines, pour prendre part à de plus touchantes, & qui étoient bien dignes d'arracher ma compaſſion : c'étoit une Vierge, hélas ! dont la jeuneſſe, dont la candeur

deur & la beauté avoient, par ſes mépris, outragé un fier Pacha, & que l'on conſignoit à ma garde, comme une criminelle, dans une affreuſe priſon. Elle m'étoit inconnue : je ne voyois en elle qu'une victime des Loix, qu'une jeune malheureuſe tourmentée par un Maître irrité; mais c'en étoit aſſez pour la plaindre, & pour devoir chercher à ſoulager ſes douleurs. J'y appliquois tous mes ſoins, & depuis même quelques jours, quand un Etranger parut, s'approcha d'elle, lui parla, & acheva ſans doute de déchirer ſon ame : je le jugeai, par ſes ſanglots, & par ſes nouveaux cris qui retentirent autour d'elle, & qui porterent juſqu'à moi les allarmes & la conſternation, non-ſeulement juſqu'à moi, mais juſqu'à l'Etranger qui parut en la quittant tout troublé, tout conſterné

lui-même. Je le considérai; son visage me frappa : je l'arrêtai; ses traits me rappellerent le coupable Pélerin; j'en reculai d'étonnement; je le reconnus; je le retins encore. Perfide! lui dis-je, rends-moi compte de la Fille de mon Maître, que je t'ai confiée dans le Caravansèra d'Egly; apprends-moi sa destinée, ou crains la tienne. Ah! me dit-il, c'est toi, misérable Eunuque. Eh! la voilà commise à ta garde! A ces mots, je crus sentir la terre se dérober sous moi : nous demeurames interdits l'un & l'autre; mais l'intérêt de mon infortunée Maîtresse étoit trop grand, pour ne pas rappeller promptement mes sens : je l'interrogeai; il connut mon impatience. Je vais, reprit-il, te satisfaire, & t'instruire en peu de mots de ce qui s'est passé : tu connoîtras qu'il est des fata-

lités humaines que les plus ſages projets ne peuvent détourner. Cet homme alors me raconta ſon hiſtoire, & me parla en ces termes.

J'étois, me dit-il, dans le Caravanſera d'Egly : ce fut-là que, par une circonſtance biſarre, j'entendis tramer la perte de l'Emir-Saheb, & l'enlevement de ſon Enfant. J'appris que l'Emir étoit Gendre de Haſſan, le Souverain d'Anna ; qu'il avoit obtenu de lui la belle Hannem ſa Fille, malgré toutes les inſtances du Muphti Sezula, qui dans le même temps l'avoit, d'autorité, demandée pour ſon fils : j'appris que cette préférence en faveur de Saheb, avoit été regardée comme un outrage par le Muphti ; qu'il en avoit conçu une haine, ou bien plutôt une rage éternelle contre Haſſan & toute ſa famille ; que, par un ſerment horrible,

il avoit juré que de ce mariage on ne verroit jamais un Enfant prospérer sur la terre. J'appris enfin, que n'osant pas déployer ouvertement l'autorité qui étoit en ses mains, il offroit en secret de très-grosses récompenses pour qu'on lui livrât ce premier Enfant de l'Emir; qu'il avoit même à cet effet acquis à prix d'argent plusieurs Esclaves de sa maison; & celui qui racontoit toutes ces choses, en étoit un, qui avoua n'être venu à sa suite, que pour trouver le moyen de le trahir plus sûrement.

J'eus le courage d'entendre ce projet malgré l'horreur dont je fus d'abord saisi; mais dans le même instant, j'en fis un autre, ce fut de le prévenir & de préserver par mes soins & par mon adresse, Saheb & son Enfant, dont les malheurs excitoient d'avance ma pitié, & suffi-

ſoient bien pour porter ma vertu à tout entreprendre.

Pour réuſſir avec moins de danger, je me mêlai parmi pluſieurs Pélerins qui revenoient de la Mecque; je me vêtis comme un Pélerin moi-même, ſçachant combien ſous cet habit on eſt reſpecté; & en cet état, je me préſentai devant l'Emir ton Maître. Souviens-toi que tu me remis ſa Fille dans le moment même que les Brigands ſe préſenterent pour l'attaquer. Je ne ſçais quel parti tu aurois oſé prendre à ma place; mais voici celui que je pris; j'enlevai l'Enfant dans mes bras, je le couvris de ma robbe; j'apperçus une ſecrette iſſue, je m'y abandonnai: je marchai dans les ténébres; je compris que ce devoit être un ſentier ſouterrain; je le ſuivis ſans répugnance, n'ayant à fuir que la lumiere du jour;

je portai dans mes bras cet Enfant qui, par ſes cris, perçoit mon ame, & ſembloit déjà connoître & pleurer ſes malheurs; mais je le ſauvois, & le ſentiment d'une action ſi généreuſe, ranimoit mon courage & mes forces: c'eſt ainſi que j'errois à l'avanture dans ce noir ſentier où aboutiſſoient pluſieurs cavernes; je les traverſai ces cavernes, & je continuai une marche incertaine long-temps.

Cependant à force de porter mes pas en avant, un bruit ſourd, un murmure effrayant ſe fit entendre; je marchai toujours, le bruit augmenta; ce murmure devint bien-tôt un mugiſſement épouventable, & tel qu'eût été pour moi l'affreux abord des Enfers, lorſqu'un rayon de lumiere parut ſoudain ſur ma tête; je levai les yeux; je vis la voûte entr'ou-

verte ; je me ranimai voyant que plus je marchois, plus la lumiere étoit grande ; je découvris le Ciel & la Terre. Enfin, je me dégageai de ces routes ténebreuses, & ma surprise fut sans égale, lorsque je me trouvai sur une plage arride, & que je vis une mer & des flots agités. Je te laisse à penser la terreur qui me saisit: mon premier soin fut de voir en quel état étoit ce malheureux Enfant dont j'étois chargé ; je découvris son visage, & j'y vis la pâleur de la mort ; je n'en pus soutenir l'aspect ; je sentis mes forces épuisées ; je m'appuyai sur une roche, & y demeurai quelques momens, pour me remettre de mes fatigues, & rétablir mes sens troublés. Je ne revins pas à moi sans peine, & quand toute ma raison m'éclaira, je n'en fus que plus à plaindre, me voyant seul sur cette plage,

privé de tous secours, par la faute que j'avois faite de laisser mon Esclave au Caravansera, ou plutôt par le malheur des circonstances qui ne m'avoient pas permis de l'emmener avec moi. Je réfléchissois amérement sur ces choses, & portois mes regards à l'avanture; je vis une vieille Femme qui descendoit du haut de la roche où j'étois; j'implorai son assistance; elle vint à moi; je la priai de me dire quelle étoit cette Terre, quelle étoit cette Mer; elle m'instruisit avec charité, elle m'apprit que j'étois à un mille du Caravansera d'Egly; que cette côte étoit celle de Baruth; elle m'emmena dans sa cabane qui étoit voisine, elle y prit soin de mon Enfant; car c'étoit le mien, puisque son sort excitoit en moi la douleur & la tendresse d'un Pere; & qu'en effet je me sentis consolé & encouragé de nou

veau, lorſque je le vis quelques heures après, bien repoſé & bien rétabli, pendant le peu de ſéjour que je fis dans la Cabane de la vieille Femme. Je l'interrogeai ſur les moyens que j'avois à prendre pour ſortir de cette plage, & retourner à ma patrie; mais tous ceux qu'elle m'indiquoit me paroiſſoient auſſi périlleux à entreprendre, que fatiguans à exécuter.

Elle me conſeilla, pour me réſoudre, d'attendre l'arrivée de ſes trois Fils; & j'appris que ſes trois Fils qui demeuroient dans la Cabane avec elle, étoient des Pêcheurs; qu'elle étoit montée ſur la Roche, pour tâcher de reconnoître la voile de leur petit Vaiſſeau; qu'elle l'avoit enfin découverte, & qu'elle étoit deſcendue, comptant que ſes Fils alloient arriver: en effet, ils arrivoient au mo-

ment même qu'elle m'en parloit. Nous ſortimes, & fumes au-devant d'eux : je les inſtruiſis de mes peines & de mes inquiétudes ; & ces trois Fils vertueux comme leur Mere, y prirent part, & m'offrirent leurs ſervices.

Je formois déjà le deſſein de leur demander aſyle pour quelques jours dans la Cabane où ils demeuroient, eſpérant d'y être ignoré, & de parvenir à ſçavoir ſecrettement quelle auroit été la fin de la tragique avanture de Saheb : mais lorſqu'ils me raconterent que cette plage environnée de rochers eſcarpés, étoit une retraite de Brigands ; qu'ils y venoient par les ſouterrains que j'avois pratiqués moi-même ; qu'ils s'y établiſſoient en ſureté, d'abord après qu'ils avoient commis quelques ravages aux environs, qui les forçoient à ſe cacher ; je fus ſi fort

effrayé ; je les crus ſi près de moi, que je priai ces Pêcheurs d'avoir pitié de mon état, & que j'obtins d'eux de paſſer dans leur barque, & de m'expoſer à tous les dangers de la Mer, qui étoit alors fort agitée, plutôt que de demeurer ſur cette terre criminelle un moment de plus.

Je ne me donnai que le temps d'adreſſer à leur Mere une priere nouvelle : c'étoit de ſe tranſporter au Caravanſera ; de s'informer de mon Eſclave ; de le chercher ; de le trouver ; de lui apprendre tout ce que j'avois fait & tout ce que j'allois faire ; de lui porter ordre de ma part de s'attacher au ſervice de l'Emir Saheb, au cas qu'il vécût encore ; de ſuivre & de ſecourir le Pere, avec autant de courage & de zele que je ſecourois l'Enfant ; d'inſtruire ce Pere infortuné de mon nom, de mon état, de ma demeure,

pour qu'il pût y retrouver sa Fille dans un temps plus heureux, & de l'assurer que je ne serois plus de ma vie d'autres vœux au Ciel que celui-là.

Je repris ce triste objet de tant de désastres ; je le portai à la Barque ; j'y montai : les trois Pêcheurs remirent à la voile, au risque de se briser mille fois contre les écueils. Leur audace & leur habileté nous en sauverent : nous nous vimes bien-tôt dans la grande Mer ; & la violence des vents ne servit plus qu'à accélérer notre navigation ; en peu de jours nous nous reconnumes dans l'Archipel, & arrivames à l'Isle de Scio, ma Patrie, & enfin dans l'habitation que j'y possede. Ce fut alors, que considérant par quels travaux, par quels efforts j'avois pû sauver les jours d'un Enfant que le hasard m'avoit remis, que me rappellant

par quelle fortune j'avois pû le transporter des terres de Syrie jusques en ma maison, que ravi de joye d'avoir accompli une si belle œuvre, je formai le projet d'une autre, qui n'étoit pas moins digne de moi. Ce fut de m'attacher à cette jeune créature, de l'élever, de la chérir avec un cœur de Pere, & de garder un secret inviolable sur l'affreuse catastrophe qui l'avoit fait passer en mes mains, dans la pensée que, si le Ciel prêtoit secours à l'Emir son Pere, il seroit assez tôt de l'instruire, lorsqu'elle apprendroit en même temps que son Pere lui seroit rendu ; & que, si au contraire les immuables destinées avoient consommé la perte & la ruine entiere de cette famille, vivant près de moi dans une ignorance profonde de tant de malheurs, elle n'en auroit ni le souvenir ni l'ima-

ge, & n'en ſentiroit aucunement les effets; & je me félicitois de cette extrême réſerve, voyant réellement la Fille de l'Emir Saheb, ſous le nom de Daïra que je lui avois donné, croître & s'élever ſous mes yeux, ne connoître ſur terre d'autre Pere que moi, contente de la ſimplicité de ſon état, & d'un avenir doux & ſimple, de même qu'elle comptoit lui être préparé : mais cette paix du cœur & de l'eſprit, dont elle jouiſſoit dans l'ignorance de ſon ſort, ne calmoit point mes inquiétudes ſur elle; je les ſentois au contraire augmenter avec les années, d'autant que d'une ſaiſon à l'autre, ſon adoleſcence ſe formoit, ſa taille s'élevoit, & que les beautés qui ſe développoient en elle, attiroient ſur elle déjà tous les regards des Habitans de l'Iſle, & faiſoient leur principal entre-

tien. Je ne voyois point, depuis douze années, revenir mon Esclave que j'avois laissé au Caravansera près de l'Emir son Pere : tout me fit conclure & juger que mon Esclave étoit perdu pour moi; & je ne doutai plus que l'Emir ne fût perdu lui-même. Qu'en arriva-t-il? C'est que sa Fille infortunée ne m'en devint que plus chere; c'est que je n'en fus que plus ardent à lui chercher un établissement digne d'elle. J'étois connu d'Aly-Oglou, qui regne en ces lieux : sa probité & ses bontés pour moi méritoient toute ma confiance. Je lui écrivis sur tout ce qui s'étoit passé; je lui racontai ce que j'avois osé entreprendre, & ce que j'avois accompli depuis le meurtre de Saheb; je lui peignis les charmes de sa Fille; je la lui proposai pour en faire son Epouse : son cœur en fut flatté, &

rien ne le retint, que la peur qu'un mariage aussi célebre ne vînt à la connoissance du Muphti Sezula, dont il jugeoit bien que la haine étoit une haine Persanne qui subsistoit toujours, puisque ses vengeances sur le Pere n'étoient point encore assouvies sur l'Enfant ; & tu vas voir qu'il ne se trompoit pas. Je redoublai cependant mes soins & mes démarches auprès d'Aly-Oglou. Tout fut convenu ; & je ne m'occupois déjà plus qu'à consommer les sommes d'argent que j'avois pû acquérir jusqu'alors, pour parer Daïra d'étoffes précieuses, pour orner sa tête des plus rares pierreries, pour la mettre dans un appareil digne du rang où je la faisois monter, lorsqu'un soir, au coucher du Soleil, un homme entre chez moi, & demande à me parler seul. Je reconnus un Capigi-Bachi : j'en frémis.

Je

Je le ſuis, me dit-il : voilà par écrit l'ordre du Sultan, confirmé par le Muphti, qui te commande de me livrer à l'inſtant la Fille de l'Emir-Saheb, que tu as enlevée à ſon Pere, & que tu oſes garder comme une Eſclave dans ta maiſon depuis tant d'années : le Sultan la demande, pour la retenir auprès de Sa Hauteſſe, pour réparer, par ſes bienfaits, les affronts qu'elle a ſoufferts chez toi. Hélas ! Seigneur, lui dis-je, vous ne pouviez m'annoncer une plus heureuſe nouvelle : je n'ai jamais connu l'Emir dont vous parlez ; ſa Fille eſt tombée en ma maiſon, par un coup du ſort bizarre & inoui ; la pitié ſeule m'a fait prendre ſoin d'elle, en attendant qu'on vînt la reclamer. Perſonne n'a paru juſqu'à ce jour : je ne ſçavois déjà plus à quoi me réſoudre à ſon égard, puiſqu'en

effet une Fille de sa naissance & de sa dignité ne peut être chez un pauvre Marchand comme moi, qu'un fardeau de plus en plus embarrassant & onéreux. Que le Ciel ! m'écriai-je, bénisse à jamais le Sultan notre Maître, dont la bonté s'étend jusqu'à recevoir de mes profanes mains cette jeune Princesse, pour la retirer de l'avilissement où elle est ; pour lui faire connoître une vie toute nouvelle, & la rendre heureuse & glorieuse autant qu'elle mérite. Permettez ! lui dis-je, que je la prépare à cet admirable évenement ; que je lui apprenne par degrés son histoire qu'elle ignore, & que j'ai cru devoir lui faire ignorer jusqu'à ce jour ; permettez qu'après lui avoir fait le récit de tous ses malheurs passés, je lui annonce avec les mêmes égards le rétablissement de sa fortune,

les biens & les honneurs qu'elle doit désormais espérer : elle est dans un âge tendre, & je lui connois une ame si vive & si sensible, que si nous allions tout-à-coup la frapper de tant d'évenemens à la fois, elle ne soutiendroit jamais sa joye & son étonnement; ce seroit en elle une révolution subite qui mettroit sa vie en danger.

Par ce discours j'obtins du Capigi-Bachi de différer d'un jour, & nous convinmes que le lendemein à la même heure, je remettrois Daïra entre ses mains. Le perfide Muphti n'avoit pas poussé son artifice assez loin : le Capigi-Bachi étoit de bonne foi; il n'avoit point connoissance des vrais motifs de l'ordre dont il étoit porteur; il ignoroit que cet ordre n'étoit qu'un stratagême, pour couvrir les criminels projets du Persan. Mon

acquiescement, mon indifférence apparente acheverent de le tromper; il se retira. Tous les momens furent alors importans pour moi; je n'en perdis pas un. Je me rendis dans la chambre de Daïra; je m'imposai une contenance aussi tranquille que je le pus; je lui déclarai son mariage avec Aly-Oglou : elle n'y répondit, hélas! que par des larmes & des gémissemens qui me désespérerent, & qui penserent arracher de moi le funeste secret que j'avois gardé jusqu'alors; mais je la respectois trop dans ses douleurs, pour lui porter un si terrible coup; elle n'y auroit pas survêcu un moment; je m'obstinai donc à la sauver malgré elle-même; j'employai toute la nuit à la calmer, à la fléchir; le jour parut; ses cris ne firent que redoubler : poussé enfin d'une fureur que son intérêt seul

m'inſpiroit, j'entrepris de la ravir moi-même; & en effet je l'enlevai hors de ma maiſon; je me fis transporter avec elle ſur le port; je m'embarquai ſeul avec elle ſur un Vaiſſeau qui m'attendoit; nous partimes, & peu de jours après, arrivames en Syrie.

Les Gardes, les Officiers de la maiſon du Pacha ont reçu Daïra comme l'Epouſe de leur Maître; nous ſommes entrés dans la Ville d'Alep, tout y a retenti d'acclamations & de chants à ſa gloire, dont la Fille même de Saheb eût dû être ſatisfaite; les peuples en foule l'attendoient à la Moſquée; le Pacha étoit prêt à lui donner ſa main, & c'eſt dans cette circonſtance la plus fortunée de ſa vie, & la plus délicate, qu'on a vû de nouveau ſortir de ſa bouche des cris, des gémiſſemens, des imprécations

criminelles contre l'Epoux qu'on lui donnoit; c'eſt dans cette ſituation la plus digne de ſes vœux, qu'elle outrage l'honneur du Pacha, avec une violence & une audace qui, de la part de toute autre, auroient été ſuivies d'une mort ſoudaine.

La clemence du Pacha d'Alep eſt ſans égale, me diſoit ce vertueux Marchand! il m'a appellé, il m'a confié ſes peines, il m'a inſpiré lui-même de venir trouver cette infortunée coupable dans ſon obſcure priſon, & d'employer les dernieres reſſources pour rétablir l'ordre dans ſes idées, pour la faire conſentir à ſes devoirs, & à faire ceſſer ſes diſgraces. Mais, hélas! s'écria ce Marchand avec le cœur d'un Pere déſolé, elle eſt aujourd'hui la même ſous la puiſſance & dans les châtimens d'un Maître irrité, qu'elle

étoit ci-devant, lorſqu'elle ſe ſentoit libre en ma maiſon; elle m'a réduit à la frapper du dernier de mes coups, & je vois que je l'en ai accablée, & que peut-être ce ſera tout leur effet. J'en tombe accablé moi-même. Je remporte avec moi des douleurs égales à celles que je lui cauſe. Cher Eunuque! reprit ce généreux homme, les yeux en larmes fixés ſur moi, s'il me reſte un eſpoir pour ſes jours, je le mets en tes mains; tu fus à ſes Peres; tu as expoſé déjà ta vie pour elle; la voilà ſous ta garde; je la recommande à ta pitié & à tes ſoins: quant à moi, me dit-il, je quitte ces lieux, & vais errer de contrée en contrée; j'ai ſauvé l'infortunée Daïra des mains du Muphti; j'ai déſobéi aux ordres du Sultan, mon Maître, j'ai tout à craindre déſormais: un Eſclave eſt

parti de Scio peu de jours après moi, & m'a appris que déjà mes biens sont confisqués; que ma maison est au pillage, & qu'on me cherche par-tout. Ces premiers traits de vengeance m'apprennent qu'on m'en réserve d'autres, il faut m'en garantir; il faut que j'abandonne ma patrie, ainsi que mes biens, pour fuir dans quelque climat étranger, & y passer mes tristes jours dans la misere & dans les larmes, jusqu'à ce qu'il plaise au Dieu de Mahomet d'en ordonner la fin.

Par ce discours, oh! Daïra, oh! tige digne de renaître sous des Astres plus propices, j'appris combien leurs influences criminelles avoient poursuivi tes premiers ans; j'appris, oh! mon Maître, oh! mon cher Maître, j'appris que l'Enfant de tes Enfans que je regrettois, que

je pleurois depuis douze années, étoit cette jeune infortunée, cette Daïra, percée de mille douleurs, gémiſſante, déſeſpérée, étendue par terre au pied d'un Cyprès funebre, dans une infame priſon. Oh! juſte Ciel! & je me vis, moi malheureux Eſclave du Pacha, condamné par ce nouveau Maître, à devenir l'ordonnateur de ſes tourmens, & l'éternel témoin du plus triſte ſpectacle qui pût jamais dans la nature s'offrir à mes yeux: toute ma tête ſe ſillonna de cette épouventable penſée; je devins tout-à-coup à moi-même un objet d'exécration; je ne me crus pas digne de reſpirer un moment, & j'allois me précipiter dans le Canal du Soïc, pour paſſer dans les abîmes de la nuit ſans fin, quand un élancement de ſon ame preſque expirante, porta un cri juſqu'à moi, & rappella

toute la mienne à ſon ſecours. Je n'eus plus dès ce moment que ſon ſecours en vûe ; j'embraſſai le Marchand de Scio, ce ſaint Perſonnage, que ſon zele, que ſa piété pour elle ont mis dans un ſi déplorable état ; je l'embraſſai de toute la tendreſſe de mon cœur ; je le quittai pour voler à ce triſte Cyprès, au pied duquel je vis Daïra ta Fille, la tête renverſée, & toute ſa perſonne céleſte ſans vie & ſans mouvement. Mes ſoins près d'elle proſpérerent ; les forces lui revinrent ; & alors ſi j'euſſe été ſeul, ſans doute que j'aurois tenté ſon évaſion, quitte à ſubir une mort infaillible ; mais nous étions trois autour d'elle, & je n'aurois fait que périr, ſans parvenir à la remettre en liberté. Je me vis donc réduit à diſſimuler, & à faire tous les efforts poſſibles pour garder en ſa préſence un

ſilence abſolu ſur l'hiſtoire de ſa vie. Je me conduiſis à l'exemple du Marchand de Scio : ſes réflexions ſur l'importance du ſecret, me furent toujours préſentes : je voyois que, pour la conſervation d'un ſi précieux Enfant, ce ſecret devoit être à ſon égard même inviolable ; auſſi n'avois-je près d'elle que l'apparence d'un Eſclave honoré de la confiance de ſon Maître, & ſeulement à diſtinguer des autres par mon zele à la ſervir. Ce myſtere ſe ſoutint ; & nous parvinmes ainſi juſqu'à l'effroyable cataſtrophe où j'ai cru voir ſa perte irrémiſſible, & celle de ſon Amant. Quel ſpectacle ! oh Ciel ! mes ſens en ſont encore émus : je ne ſçai quelle terreur me ſaiſit, lorſque j'oſe encore y penſer. Oh ! Fille de Saheb ! que Zoa, ton fidele Eſclave, a ſouffert pour toi de mortelles allarmes ! Le dirai-je

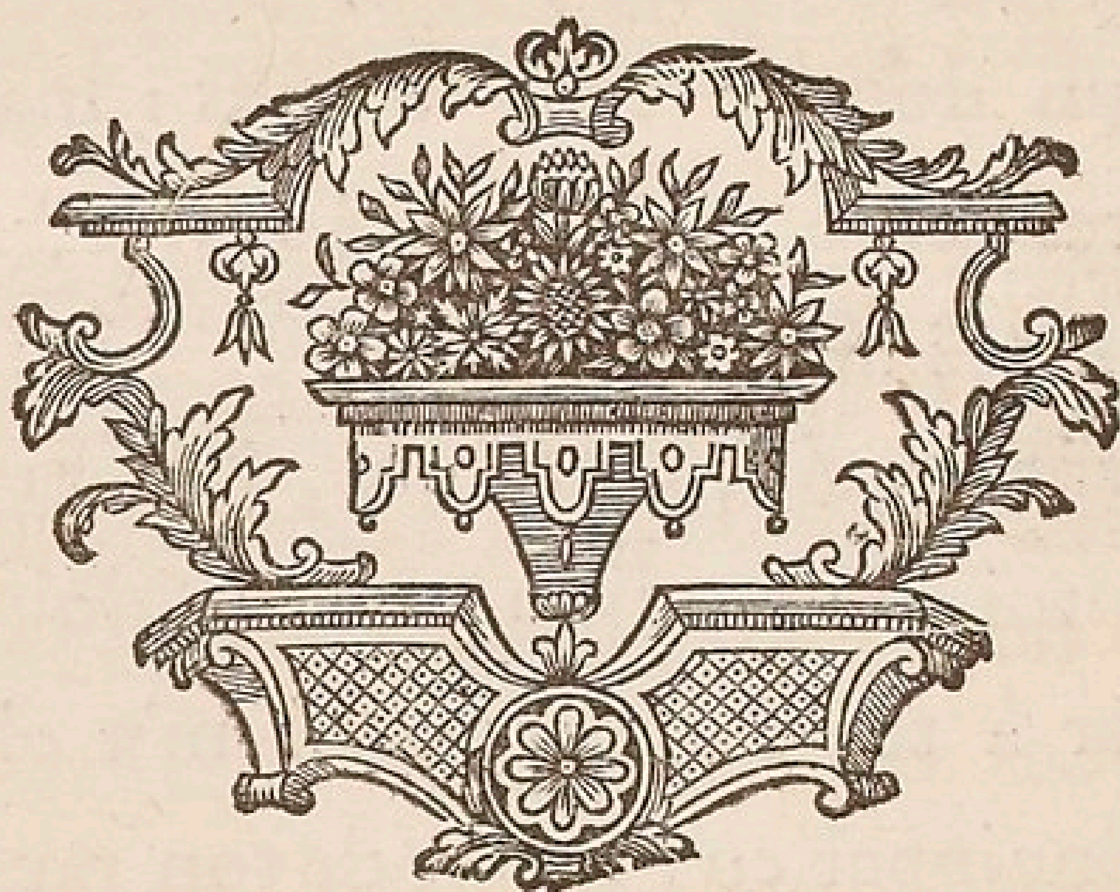
ce que le Ciel m'inſpira pour te ſauver, lorſqu'après ce combat funeſte je vis ton téméraire Amant enlevé & transporté hors du Serrail plus mort que vivant, & que j'eus tout à prévoir & tout à craindre pour toi des ſuites de cette affreuſe aventure? Oui, je te le dirai, parce que je veux que mon Maître ſçache que j'ai été conſtant dans mes devoirs, mais plutôt parce que je veux rendre hommage à la vertu, & que je crois que, pour les cœurs qui l'aiment, elle ne peut être trop manifeſte & trop célebre. Je pris un ſabre d'Aly; je fus remettre ce ſabre en ſes mains; je me jettai à ſes genoux; je lui offris ma tête pour la tienne: à peine daigna-t-il m'entendre; il me confondit d'un regard de pitié; & voici quelle fut ſa réponſe. Zoa! me dit-il, tu crois que l'on peut punir une tête in-

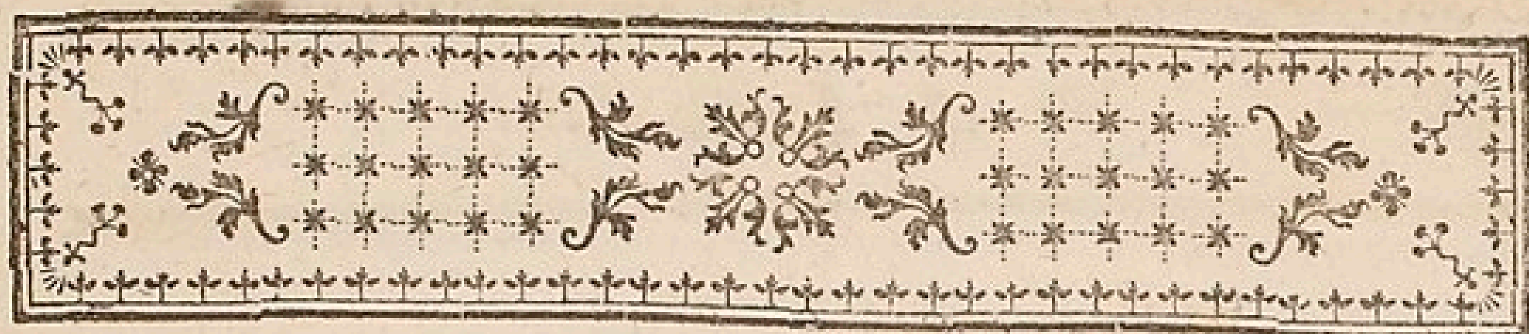
nocente, pour préſerver une tête coupable : cette penſée te rend coupable toi-même à mes yeux, & je ne pardonne qu'à l'intérêt qui t'anime. Mais lorſque tu veux, reprit-il, ſauver les jours d'une Femme que toutes les Loix condamnent à périr, & que je conſidere une criminelle que je n'ai connue dans mon Serrail que par ſa haine, ſes fureurs, que par ſes attentats ; une criminelle que j'ai voulu recevoir comme une Epouſe, qui n'a répondu à mes ſentimens, que par des outrages que j'ai tenté d'humilier vainement, & dont l'orgueil s'eſt accru de mes bontés comme de mes rigueurs ; une criminelle enfin toute embraſée d'amour pour un Barbare, capable, dans mon propre Serrail, de s'armer avec lui contre moi, capable de porter l'audace, la rage & la folie juſqu'à m'arracher le

poignard que je porte, pour m'en percer le cœur, pour m'immoler elle-même au perfide qu'elle aime : certes, reprit Aly, tant de crimes, tant de forfaits ensemble parlent pour elle, & doivent déterminer sa grace & son pardon. Zoa ! me dit-il d'une voix touchante, & qui pénétra mon ame, on ne se livre point à de semblables excès ; on ne tombe point dans un semblable égarement, que lorsqu'on a perdu tout usage de la raison. Certes, dit-il, je la jugerois plus coupable, si elle m'avoit moins offensé : je la plains, & je veux la sauver comme toi ; cependant la Loi commande ; il faut lui obéir ; je ne puis la dispenser, pour l'exemple du Serrail, de lui faire subir les formes d'un jugement rigoureux ; mais comme je n'ai que son salut pour objet, tu n'en dois rien craindre. Tu

aſſiſteras au Divan; tu y parleras à ton tour; tu y prendras ſa défenſe; & ton avis ſera le ſeul que je ſuivrai. Oh! clémence! oh! grandeur d'ame! vraiment digne des Enfans du Prophete, & que le vénérable Aly a porté plus loin qu'eux; car tu ſçais qu'il te remit en mes mains, qu'il me donna la liberté, qu'il me promit un don de cent ſequins: mais tu ignores combien ſa bonté s'eſt étendue ſur toi-même; tu ignores que ſi j'ai reçu les cent ſequins pour moi, j'en ai reçu pour toi deux mille, que je dois employer à tes beſoins; qu'il m'a chargé de t'équipper en Femme de ton rang, & de te conduire loin de ta vraie Patrie en des lieux de ſureté. C'eſt ce que j'étois tout prêt à faire; c'eſt ce que je venois ici te propoſer: mais puiſque le Ciel nous rend ici même mon auguſte Maî-

tre, ton vénérable Ayeul, me voilà ſon Serviteur toujours fidele, ſon Eſclave toujours zélé; j'attends ſur-tout ce qui regarde l'honneur de ſes commandemens.

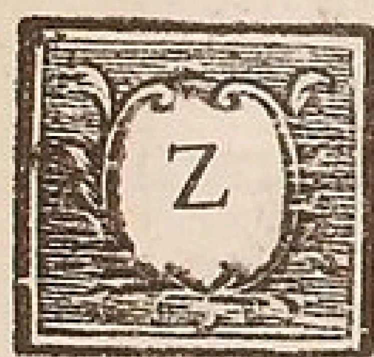




DAÏRA.

HISTOIRE ORIENTALE.

QUATRIEME PARTIE.



OA finit ſon diſcours ainſi. Mais tant d'événemens, tant de prodiges, tant d'énormes images nous parlerent long-temps après lui : nous en demeurames ſéparément confondus, interdits, ſans que mon Ayeul, ſans que Ferry lui-même prononçât une parole. Quant à moi, mon hiſtoire fermentoit ſi fort dans ma tête, elle y fit des routes ſi étranges & ſi neuves, que j'en perdis bien-tôt l'habitude

de mes idées; que je ſentis en moi une métamorphoſe totale, comme ſi mon ame en effet eût fait place à une autre, & que cette autre toute nouvelle & toute nue eût reçu, des diſcours & des récits de Zoa, un nouvel être, un premier ſentiment. Je me repréſente un tendre Enfant qu'une puiſſance magique éleveroit ſubitement à l'âge de force & de raiſon, ſans le faire paſſer par les degrés qui y menent; un enfant changé en homme; un homme qui ne ſe verroit plus enfant. Je me repréſente cet homme neuf, étranger à lui-même, de qui les ſens attentifs ſeroient ouverts à de nouvelles idées, & qu'on verroit tout-à-coup perdre de vûe & de ſouvenir les ſoins frivoles & les travaux puériles qui auroient occupé ſon bas âge l'inſtant d'avant cette transformation. C'eſt ainſi que mes plus grands

maux, que mes plus rudes peines s'évanouirent, que toutes les épreuves de ma triste jeunesse ne parurent plus à mes yeux qu'un tableau vague; c'est ainsi que le premier enthousiasme qui m'emporta, fit taire mes sentimens accoutumés, les rejetta loin de moi, & m'éleva tout-à-coup à de plus hautes affections & à de plus grands intérêts. Fille de Prince Arabe, j'eusse voulu dès-lors voler aux lieux de ma naissance, pour y revoir un Pere adorable, qui, dans ce premier mouvement, se peignoit à moi vivant & regnant parmi son peuple, comme s'il eût démenti lui-même toute l'histoire de Zoa, comme si l'on m'eût donné la nouvelle subite que ses précieux jours avoient été respectés des Brigands. Mais après m'être égarée un moment dans ces illusions, j'eusse voulu du moins me

lancer dans les bras de ma Mere Hannem, pour y recueillir ſes larmes, pour y partager ſes ennuis, pour l'accabler de mon amour & de mes careſſes, & l'aider à ſupporter la perte de ſon Epoux infortuné; & j'étois intérieurement agitée de mes penſées & de mes deſirs, lorſque nous remarquames que mon Ayeul Haſſan ne pouvoit plus ſoutenir la lumiere, qu'il s'affoibliſſoit, qu'il étoit près de ſuccomber ſous le poids de tant d'infortunes. Ferry l'embraſſa, & le porta dans la chambre voiſine, où il prit quelque repos.

Il me vint alors en penſée de m'entretenir avec Razzivil : que j'avois de choſes à lui dire, ou qu'elle en avoit à me conter! Nous primes le temps que Zoa fut en Ville y retenir des voitures, pour nous faire partir inceſſamment

d'Alep. Razzivil s'approcha de moi, me prit & me ſerra les mains : ma chere Daïra ! eſt-ce vous que je revois, & dans quel état vous trouvai-je ? Hélas, que votre ſort eſt digne de pitié ! je n'oſe vous parler d'un Amant qui a traverſé les Mers pour vous ſuivre, ni de ſon effroyable avanture dans le Serrail, où il s'eſt vû enlever ſa précieuſe Maîtreſſe ; où peu s'en eſt fallu qu'il n'ait péri lui-même. Oh ! Ciel ! m'écriai-je, Belzek reſpire encore ! en quelle partie du monde eſt-il ? Je n'oſe ſouhaiter de le revoir ; il me croira morte ; il eſt ſans doute errant ſur les Mers, depuis que le Pacha l'a fait embarquer ; méritoit-il un ſort ſi triſte, après ce qu'il a fait pour moi ? Non, certes, reprit Razzivil, il vous a ſuivi à Alep, il eſt homme à vous ſuivre au bout de l'Univers. Apprenez, ma chere

Maîtresse, que le lendemain de votre enlevement de Scio, il vint me dire : Razzivil, partons, volons aux lieux qui vont renfermer Daïra ; je ne puis souffrir la vie, éloigné d'elle, je quitte tout, rien ne peut m'arrêter par-tout. En effet, nous partimes, instruits que le Vaisseau de Fargani étoit destiné pour Alep ; nous nous embarquames sur un autre avec plusieurs Passagers, qui, d'avanture, faisoient la même route. Le troisiéme jour de notre navigation, nous fumes attaqués par un Corsaire.

Le danger étoit grand, l'équipage peu nombreux étoit tout disposé à subir la loi des Brigands ; ils entroient déjà dans notre Vaisseau ; Belzek seul que son ardeur d'amour rendoit invincible, prit une lance, fondit sur l'ennemi, & le força de capituler lui-même. Tout no-

tre équipage alors éleva des cris de joye & de reconnoissance ; on lui offrit toutes sortes de présens qu'il dédaigna ; mais un Etranger vénérable qu'il ne connoissoit pas, le pria d'accepter un manuscrit de sa main, contenant les plus rares secrets. Il se nomma : c'étoit le fameux Bezzoudour qui s'en retournoit à Samosate, sa Patrie. Ce fut par cet événement que Belzek, instruit comme Bezzoudour lui-même, tenta, pour vous voir, de pénétrer jusqu'à vous ; & ce qui nous a prouvé qu'il l'avoit fait malheureusement & sans succès, c'est que nous l'avons vû passer dans les rues d'Alep, escorté de plusieurs Negres qui le menoient à Alexandrette, où il a dû s'embarquer.

Je me sentis fort soulagée par ce récit. Dans ce moment-là même j'étois si fort agitée, mes sens étoient dans un si grand

abattement, par tout ce que je venois d'entendre, que je n'avois point aſſez de ma tête pour m'en occuper; je ne penſois plus qu'au lieu où nous allions nous rendre : Atabek & Ferry devoient en décider. Pendant ce temps, j'apperçus un Pigeon qui voltigeoit inceſſamment & obſtinément autour de mes fenêtres : je m'en amuſai; je lui en ouvris une; il y entra; je remarquai qu'il portoit un billet à ſon col. Le Maître de la maiſon entra auſſi-tôt, nous dit que ce Pigeon qu'il attendoit depuis long-temps, venoit d'Alexandrette : il le prit, & détacha le billet. Il y lut l'avis qu'on lui donnoit de l'arrivée d'un de ſes Vaiſſeaux; mais il y trouva ces mots ajoutés : oh ! Daïra, où êtes-vous ? Il nous parut inquiet du ſens de ces paroles. Je ne lui donnai pas matiere à deviner cette énig-

me. Je compris que mon Amant étant à Alexandrette, ne m'avoit osé dire que ces deux mots, pour m'apprendre qu'il y étoit; qu'il attendoit peut-être un Vaisseau pour s'embarquer. Le Maître de la maison me dit qu'il alloit envoyer un autre Pigeon à Alexandrette, pour instruire ses Correspondans de ce qu'ils avoient à faire. Il fit devant moi un billet; il me le montra; j'y ajoutai ces deux mots; oh! Belzek, je respire. Je comptois que c'étoit bien assez lui dire que j'étois libre, & que j'allois trouver les moyens d'aller à lui. Le Marchand me laissa faire, plia le billet, l'attacha au pied d'un autre Pigeon, lui ouvrit les fenêtres: le Pigeon s'envola, mais d'une aîle rapide que j'eusse voulu pouvoir lui dérober. Ferry vint tout-à-coup nous dire qu'il y avoit du danger de demeurer dans cette

Ville plus long-temps. En effet, Zoa revint, nous amena des voitures : nous nous mimes dedans, & nous partimes aussi, mais sans que je sçusse où elles nous menoient, moi dans la litiere d'Atabek, Razzivil dans une autre avec Zoa, & Ferry seul à cheval. Je tombai alors dans la plus grande inquiétude : je regardois fixement mon Ayeul, qui me considéroit de même, sans me dire quelle route nous prenions. Oh ! ma Fille, me dit-il, puissions-nous être à la fin de nos peines ! Ce temps heureux n'arrivera qu'à la mort, ou à la justice qu'on fera du Muphti. Il est le Maître dans cet Empire : le Sultan lui en abandonne les rênes ; il veut un mal à toute ma race, dont nous ne pouvons nous garantir que par la fuite : ma chere Hannem, le premier objet de ses poursuites, ne vit plus ! hélas ! mon Pere,

m'écriai-je ; mais, reprit-il, la rage de ce Muphti vit encore, & nous poursuivra toujours. Nous allons nous retirer en silence ; nous allons joindre ton Pere infortuné, qui ne t'a point vue depuis ce jour affreux où le Pelerin de la Mecque fut chargé de te dérober à la fureur des Brigands. Il se croit sans doute assez malheureux pour avoir tout perdu. Quels transports ne lui causera point ta présence ! J'en juge par ceux que tu m'as causés : j'en ai senti mon ame toute prête à me quitter ; je n'en suis point encore remis. Hélas ! m'écriai-je, je reverrai donc un Pere si cher ! En quel Pays allons-nous le joindre ? Y arriverons-nous bientôt ? Nous ne le reverrons point, me dit-il, dans l'état fortuné où le Ciel l'avoit fait naître : depuis que, par un miracle, il a échappé à la fureur des Assassins du

Muphti ; il s'eſt retiré dans un ſecret aſyle. Ferry que tu vois, eſt notre bienfaiteur : comme il n'eſt point Sujet du Sultan, il brave la colere du Muphti, & nous met l'un & l'autre à l'abri de ſes violences, dans un Château fort éloigné de toute habitation ; nous allons en Cypre, ma Fille ; & c'eſt là que nos communs malheurs nous réuniront.

Je viens, moi, du fonds de l'Arabie : il m'a fallu paſſer par Alep, dans ces déſerts où le deſtin t'a préſentée à moi dans l'appareil le plus étrange, le plus honteux & le plus miſérable ; je m'en vais à Alexandrette ; je m'y embarquerai pour paſſer en Cypre, pour y joindre mon Fils Saheb : c'eſt là qu'avec toi, avec Ferry, nous nous retirerons, nous vivrons ſecrettement, juſqu'à ce qu'il plaiſe au Maître des deſtinées d'en ordonner au-

trement. Que de graces nous avons à rendre à ce généreux bienfaiteur ! il nous tend la main, quand tout le monde la retire. Seconde-moi, mon Enfant, dans les mouvemens de reconnoiſſance que nous devons tous lui adreſſer. Nous allons donc à Alexandrette, dis-je à mon Ayeul : je ne penſois alors qu'à mon Amant ; le rouge me monta aux joues en prononçant ces paroles. Je crois que Haſſan le remarqua : mais ne pouvant en pénétrer la cauſe, il ne m'en parla pas ; & je demeurai moi-même dans un profond ſilence, occupée d'idées confuſes ſur le ſort de Belzek, ne ſçachant pas s'il étoit encore à Alexandrette, ou s'il en étoit parti ; s'il devoit croire que je fuſſe libre ; s'il pouvoit penſer que j'allois dans ce Port ; que nous pourrions nous y retrouver, nous y entretenir, nous

dédommager l'un par l'autre de nos traverſes communes. J'eus l'eſprit ſi occupé tout le temps que nous fimes la route, qu'il ne fut pas en mon pouvoir de prononcer un ſeul mot; lorſque tout-à-coup nous fumes ſurpris de la préſence d'un homme qui nous étoit inconnu, qui, par ſes vêtemens, nous parut être un Calender. Mon religieux Ayeul fit arrêter ſes voitures, & lui demanda ſa bénédiction pour le ſuccès de notre voyage. Ferry qui marchoit devant, s'arrêta, vint à nous, pour ſçavoir ce qui ſe paſſoit. Le Calender leva les yeux, ſon chapelet à la main, & nous peignit ſon état digne de commiſération. Sa voix entrecoupée de ſoupirs parvint juſqu'à moi : je le regardai à pluſieurs repriſes; je le fixai; ſa figure noble & triſte m'intéreſſa; ſa voix touchante & ſenſible me

rappella celle de mon Amant. A force de le considérer, je le démêlai au-travers de ses déguisemens. Il m'adressa la parole à moi-même. C'étoit mon Amant, grand Dieu ! c'étoit lui-même. Madame ! me dit-il, ayez pitié de l'homme qui se présente à vous. Il me prit alors une vapeur si subite & si étrange, que je tombai en foiblesse dans les bras de mon Pere; je n'eus pas la force de lui répondre. Oh ! saint Homme, lui dit mon Ayeul, prie le Dieu tout-puissant qu'il conserve cette jeune Créature : son sort est digne d'intéresser sa clémence. Nous allons à Alexandrette ; nous n'avons plus qu'une demie-journée ; de-là nous passons en Cypre : si tes prieres nous font faire ce voyage sans péril, nous l'attribuerons à la sainteté de tes œuvres.

Je relevai ma tête avec peine, je rou-

vris les yeux toute tremblante, le Calender n'y étoit plus. Les larmes alors coulerent de mes yeux en si grande abondance, que mon Ayeul en fut surpris, & m'en demanda la raison; je ne pouvois parler, la voix me manquoit, les mots s'égaroient sur mes lévres mourantes, comme si j'eusse été au dernier moment de ma vie; la connoissance me revint peu-à-peu; je sentis le danger que je courois en présence de Hassan, plus encore à la vûe de Ferry, que je regardois déjà comme un homme sévére. Je les vis l'un & l'autre fort agités de la présence de ce Calender, ne sçachant pas comment son apparition m'avoit pû jetter dans un semblable état; je repris à la fin mes sens: mon Pere! m'écriai-je, je l'ai reconnu ce Calender, je ne puis m'y tromper; c'est le même homme que

j'ai

j'ai vû à Scio, qui m'a prédit que tout le cours de ma vie ne ſeroit jamais qu'un cours d'infortunes accumulées les unes ſur les autres; & celles qui me ſont arrivées juſqu'à ce moment, ſe ſont trouvées toutes préſentes à mon imagination. Mon Ayeul & Ferry s'occuperent à me donner des conſolations d'autant plus vaines & plus hors de place, qu'ils ne ſe doutoient pas des vrayes cauſes du tourment que je ſouffrois alors. J'eus tout le temps de réfléchir le reſte du voyage, au prétendu Calender : c'eſt ſon amour, diſois-je en moi-même, ce ſont les perſécutions que nous avons éprouvées l'un & l'autre, qui lui ont cauſé le déſeſpoir où il eſt, & lui ont fait prendre le parti de ſe jetter dans une ſi terrible réforme; & l'adieu qu'il m'a fait, eſt ſans doute le dernier de ſa vie; ce

ſont les reſtes d'une flamme expirante, qui lui ont arraché tantôt de nouvelles plaintes & de nouveaux ſoupirs; mais quel chemin prenoit-il ? Le chemin d'Alep ? où ſa tête eſt à prix : conſervez-la, grand Dieu; & ſi je ſuis deſtinée à ne le voir plus, qu'il me reſte au moins la conſolation d'imaginer qu'il ſera heureux. Hélas ! pourroit-il l'être, s'il faut qu'il ſoit privé d'un amour qui s'étoit ſi bien emparé de ſon ame, & qu'il ſoit condamné à ne me revoir jamais ?

Enfin, enfin nous vimes la fameuſe Tour de cette Ville : nous y arrivames; il y faiſoit un grand jour. Je jettai mes regards de tous côtés; je cherchois inconſidérément Belzek, qui ne pouvoit paroître; je n'oſois faire connoître mon trouble, & cependant tout me déceloit. Je demandai à Haſſan ſi, pour nous re-

faire de la fatigue du voyage, nous ne pourrions pas y séjourner un peu; mais il vouloit passer outre: un Vaisseau étoit prêt à partir; nous le montames; il nous mena en cette Isle en deux journées; nous y abordames au Port de Salamine; d'où traversant un Pays spacieux, nous arrivames enfin au Château de Ferry: Château fatal! ou j'ai compté consommer mes malheurs & ma vie. Mon premier soin fut d'aller me jetter aux pieds de mon Pere. Je parcourus le Château, le Parc; mon Pere n'y étoit plus: nous apprimes par des Esclaves qu'il étoit parti depuis plusieurs jours, & personne ne put nous apprendre de quel côté il avoit porté ses pas.

Mon Ayeul fut grandement surpris de cette nouvelle; j'en fus frappée comme de la foudre; Ferry en fut saisi lui-même,

& consterné. Nous demeurames en cet état plusieurs jours, pendant lesquels mon Ayeul, que ce dernier coup engloutit, sentit ses forces diminuer, & comprit qu'il étoit près de sa fin. Ferry, Razzivil & moi, nous nous appliquames près de lui, nous lui donnames tous nos soins; mais l'Ange de la mort avoit ordonné sa derniere heure, & elle arriva : alors ce saint Vieillard, de qui, les yeux en larmes, je tenois la main enveloppée dans les miennes, me dit : ma Fille, je vais te laisser sur cette terre, & je t'y laisse sans parens; le départ de ton Pere me cause la mort; tu te trouves ici étrangere, sans ressource, sans consolation; mais voilà Ferry qui nous a soutenus dans nos malheurs, par l'hospitalité qu'il a exercée envers nous; je ne puis reconnoître dignement tout ce qu'il a fait,

qu'en t'unissant avec lui ; Dieu veuille m'accorder encore assez de temps, pour que mes derniers regards puissent en être témoins.

Mon Ayeul me fit frissonner par ces paroles ; je demeurai un temps sans lui répondre ; je le priai de ne songer qu'à sa santé ; que c'étoit son état qui m'occupoit, qui m'empêchoit de penser dans ce moment à d'autres intérêts. Ferry se présenta à moi, & me demanda ma parole d'un ton qui me parut absolu ; je ne la lui donnai point ; mais pendant cet état de contrainte, j'eus la douleur de voir ce Vieillard vénérable prêt à rendre le dernier soupir ; ses membres roidis, ses yeux éteints, ses paupieres fermées ; il finit dans mes bras ses tourmens & sa vie ; & je me trouvai dans le moment, à la merci d'un homme,

dont la fierté me choquoit, que je ne connoiſſois point, que je ne voulois point connoître, dans un pays auſſi étranger pour moi, ſans eſpérance & ſans reſſource, ſans pouvoir imaginer les moyens de m'en débarraſſer. Malheureuſe! m'écriai-je mille fois, qu'ai-je donc fait pour éprouver cette continuité de miſere? Je perds mes Peres, je perds mon Amant; me voilà ſous la puiſſance d'un homme qui ſe rend mon Maître; je ſuis dans ſon Château; je n'en puis ſortir; & quand cela me ſeroit poſſible, où irois-je, où trouverois-je ſeulement la liberté de pleurer ma deſtinée? Mes pleurs ne tariſſoient pas; quelquefois il m'échappoit des gémiſſemens & des cris, que j'avois bien de la peine à retenir; & j'étois un ſoir en cet état d'abandon de moi-même, couchée ſur le gazon, au pied d'un

Palmier ; accablée de fatigues, j'y tombai dans l'assoupissement : ce fut le premier repos que je pris dans ce lieu. Il régnoit alors dans les airs une fraîcheur & un calme bien capable de retirer l'ame entierement, & de la livrer au plus doux sommeil ; le mien ne fut qu'imparfait, que mille songes divers vinrent traverser : je crus entendre les accens plaintifs d'une voix, exprimer l'amour le plus tendre, le plus vif & le plus malheureux ; & je m'abandonnois à ces songes, d'autant que je pensois à l'admirable Amant qui me juroit une éternelle fidélité.

Il se passa des mouvemens dans mon cœur, qui me réveillerent à-demi : j'entrevis au-travers de la nuit une personne près de moi, prosternée à mes pieds, tenant ma main engagée dans les sien-

nes; nous demeurames tous deux quelque temps dans la même attitude; & je pensois rêver encore, quand je crus entendre une voix très-basse tenir ce langage: regnez, regnez, cheres ténebres, enveloppez-moi toujours du voile impénétrable qui dans ce moment couvre l'Orient: c'est par vous, oh! sombre nuit, que j'ai l'audace d'affronter mille dangers, & que je me tiens ici rampant & prosterné près d'une Fille de Génie; c'est par vous que j'ose librement poser mes levres sur la poussiere que ses pieds ont pressée, cueillir les gazons sur lesquels elle repose, & enserrer dans mes mains sa main précieuse, dont le seul toucher m'enflamme & me consume.

J'avoue que ces paroles jetterent dans mes sens un trouble & une agitation qui m'émeut encore quand je les rappelle.

Hélas ! m'écriai-je en me réveillant, où ſuis-je ? & qu'ai-je entendu ? Qui donc me parle ? à moi, malheureuſe Femme abandonnée, condamnée à des douleurs ſans fin ? Eſt-ce un Ange conſolateur que le Prophete m'envoye, pour m'aider à ſoutenir le poids de mes infortunes ? Qu'il ſe retire ; qu'il me laiſſe : j'aime mieux y ſuccomber. J'entendis alors pluſieurs ſoupirs ; & la même voix me répondit : ſi j'étois l'Ange ou le Génie qui préſide à vos deſtins, oh ! ma Daïra, je n'aurois pas beſoin de l'obſcurité qu'il me faut ; je ſoutiendrois la lumiere de vos yeux, & tout l'éclat de vos beautés, à la face du jour, malgré les ordres du cruel Ferry qui vous retient, qui vous renferme, & qui, ſuivant l'ordre de votre Ayeul, doit inceſſamment unir votre deſtinée à la ſienne.

A ces mots, je me levai bruſquement ; je reconnus Belzek déguiſé en vieille Femme. Que fais-tu, malheureux ? m'écriai-je ; tu cours ici des dangers qui m'effrayent plus que l'avenir que tu m'annonces : retire-toi au plus vîte. Hélas ! ſi je pouvois ſortir de ces jardins, je te ſuivrois comme un Epoux que je me ſuis donné, & dont rien n'eſt capable de me ſéparer entiérement ; je t'en donne ma foi : fuis, te dis-je, & reviens cependant .... Oh ! Ciel ! j'entends du bruit : c'eſt Ferry ; c'eſt lui-même ; en effet il arriva ; il me ſurprit toute frémiſſante. Jeune Femme, me dit-il, vous ne ſçavez pas à quoi vous vous expoſez dans ces bois ſeule ; vous vous éloignez de moi, lorſque tout conſpire à nous unir ! venez, rentrez, & vous regardez dès-à-préſent comme une Epouſe que

votre Ayeul m'a donnée. Ferry conclut en effet notre hymenée : nous étions à la veille ; il me parloit déjà en ſouverain Maître, ou du moins je le penſois, parce que j'étois bien loin d'y conſentir. Ce fut cette même veille que je feignis une maladie, que je paſſai foiblement en apparence dans l'appartement qui m'étoit donné, & que le moment d'après je me rendis bien légere au lieu où j'avois déjà vu Belzek. Il y étoit ; il m'y attendoit : mais Ferry tout-à-coup nous ſurprit, s'élança ſur lui, le cimeterre en main. Je ne vis que le danger de Belzek : je crus entendre les derniers ſoupirs de mon Amant. Meurs, lui crioit Ferry, meurs, barbare, qui viens audacieuſement ſéduire une femme que j'aime, & qui doit être à moi. Leurs cimeterres ſe choquerent. Il ne me reſta que la force de m'al-

ler perdre dans l'épaiſſeur des bois : je m'y égarai dans ces bois, craignant toujours ſes pourſuites ; & ton arrivée, homme charitable ! fut cauſe du parti malheureux que je pris ; ce fut de me poignarder, croyant que c'étoit Ferry lui-même, de qui je n'avois pas lieu d'eſpérer un meilleur traitement.

C'eſt dans ce déplorable état que tu m'as trouvée toute ſanglante ; & c'eſt par tes ſecours, par ton humanité, par ta piété, que je reſpire encore. Je ne ſçais ſi j'en dois rendre graces à Dieu ! s'il ne me prépare point quelque nouvelle cataſtrophe ! je ne ſçais ſi je n'aurois pas mieux fait, de ne point ſurvivre à la derniere ; elle étoit pour moi la fin des choſes. Mais puiſqu'il étoit écrit dans le Ciel, que je te devrois de ſi puiſſans ſecours, je m'y ſuis ſoumiſe, & je ne te demande qu'un peu de repos.

Oh ! Ciel ! oh, malheureux Enfant ! m'écriai-je. Quelle ſource de miſeres ! quelles traverſes ! quelles extrémités ont accompagné le cours de votre vie. Béniſſons Dieu de vous avoir conſervée, & permettez que je m'en faſſe honneur, puiſque j'y ai eu part. Je ne ſuis ici que depuis peu de temps. Il faut que le Ciel m'y ait fait tomber tout exprès, pour vous préſerver d'une mort infaillible. Vivez, mon Enfant, vivez ! reprenez vos forces & votre courage. Je vous offre ici tout ce qui eſt en mon pouvoir. Paſſez-y tranquillement le reſte de vos jours; inconnue, ſi vous le voulez, perſonne ne vous décélera. Mon Amant eſt mort ! mon Amant eſt mort, dit-elle, je ne puis réſiſter à la vie. C'eſt pour cela même, lui répliquai-je, que vous ne devez point vous diſpenſer de faire

ce que je vous propoſe. Ah ! dit-elle, Belzek a péri, & vous voulez que je traîne une vie qui me donneroit les angoiſſes de la mort à chaque inſtant du jour ? Non, je ne le puis. Je lui demandai ſi je pourrois, ſans riſque, envoyer au Château de Ferry, ſçavoir exactement des nouvelles de ce qui s'étoit paſſé ; elle y conſentit. Je fis partir ſur le champ un de mes gens, qui s'y introduiſit ſecrettement, & qui revint en toute diligence m'apprendre que Ferry ſe mouroit de ſes bleſſures, & que tous les Domeſtiques de ſa Maiſon étoient en larmes ; qu'un Brigand l'avoit attaqué ; qu'il s'étoit enſuite évadé à la faveur de la nuit.

Lorſqu'elle vit arriver ce Grec, elle pâlit, elle ſe troubla. Mais quand il lui eut appris que le prétendu Brigand s'é-

toit évadé, je la vis toute tremblante, toute hors d'elle-même. Elle me pria de renvoyer ce Grec encore avertir Razzivil & Zoa de l'état où elle étoit, pour qu'ils vinſſent ſecrettement l'un & l'autre la trouver. Ils arriverent, & lui apprirent la miraculeuſe nouvelle que le Muphti Sezula, après avoir rendu le regne d'Achmet odieux, par les concuſſions tyranniques qu'il exerçoit, avoit enfin reçu le digne ſalaire de ſes forfaits, par le cordon que l'Empereur avoit ordonné contre lui : ils lui dirent que Saheb étoit, quelques jours avant, parti ſur cette nouvelle, & qu'il étoit à la tête des Arabes, rentré dans les droits de ſon premier état.

A ces mots, elle ſe ſentit toute tranſportée de joye. Zoa, ſuivi de Razzivil, vit qu'il pouvoit parler, il ſe leva, & lui

parla ainſi. Ma chere Maîtreſſe, je vais te dévoiler des choſes que j'ai dû garder juſqu'à ce jour dans un profond ſecret: il falloit que le cercle de tes aventures ſe formât, pour donner iſſue à la révolution qui vient d'arriver; il falloit qu'un Marchand de Scio ſe trouvât au Caravanſera d'Egly; qu'il te portât pour te ſauver en ſa Patrie; que le Muphti en fût inſtruit; que ſa haine & ſa rage te pourſuiviſſent là comme ailleurs; que le Marchand de Scio, pour t'en préſerver, t'enlevât, te tranſportât au Serrail d'Aly-Oglou; que là, tout ce qui s'eſt paſſé, arrivât, pour que le Pacha fût attendri ſur ton ſort, ainſi que je l'ai vu. Je t'ai dit qu'il me donna deux mille ſequins, pour t'équipper en Femme de ton rang. Le vertueux Pacha ne fut pas content de cette largeſſe: il m'appella; il m'ordonna

donna de mettre par écrit les avantures de ta famille, & le déplorable état auquel la fureur du Muphti vous avoit exposés. Je lui donnai cet écrit. Que penses-tu qu'il en fit ? Il ne me le dit point; mais je l'ai sçu par un de mes Camarades qu'il dépêcha au Chef des Noirs, son Patron & son Ami, par lequel il fit passer cet écrit à Sa Hautesse; & voilà d'où est venue la justice rigoureuse & terrible du Sultan. C'est au Pacha d'Alep que l'Emir ton Pere doit la révolution d'un Etat qui doit être dorénavant heureux, & dont tu vas jouir près de lui tout le temps de ta vie.

Ah! malheureuse que je suis, s'écria Daïra, de qui me parles-tu ? D'un homme que j'ai outragé tout le temps qu'il m'a connu; d'un homme sur lequel j'ai eu cette main prête à le poignarder dans

ſon propre Serrail ; c'eſt ce même homme qui nous donne la vie à tous. Malheureuſe & criminelle que je ſuis ! quel repentir, quel reproche n'aurai-je pas à me faire le reſte de mes jours, de la fureur qui m'a tranſportée contre lui ? Ah ! comment puis-je reconnoître la généroſité, la bonté de cette grande ame ? Je voudrois à l'inſtant m'aller jetter à ſes pieds, pour obtenir un pardon que je me refuſe, & que je ne m'accorderai jamais.

Ma chere Maîtreſſe, reprit Zoa, d'autres intérêts doivent t'occuper aujourd'hui. Je t'apprends que le coup mortel dont Ferry a été frappé, ne venoit point de la main d'un Brigand ; que c'étoit Belzek ; oui, Belzek lui-même, qui ſe voyant dans le plus grand danger de périr, n'avoit pû l'éviter autrement : nous

lui avons, ajouta-t il, envoyé un billet dans le lieu de ſa retraite, pour lui apprendre que tu vivois dans cette maiſon, par les ſecours de ce ſaint Homme.

Belzek en effet arriva le lendemain : il ne ſe préſenta qu'en tremblant, dans la peur qu'il avoit que cette entrevue ne causât à Daïra quelque accident; mais l'inſtant d'après il vint ſe jetter à ſes pieds; il vint lui offrir les tranſports de ſon cœur. Oh ! Daïra, lui dit-il, par quelle foule de miracles nous retrouvons-nous dans cet aſyle ? le Ciel ſe rend enfin à nos vœux; tes ennemis ſont vaincus; notre amour eſt en paix ; tu peux partir & aller te livrer dans les bras de l'Emir Saheb, qui regne dans le pays d'Anna ſur l'Euphrate aujourd'hui.

Oh ! juſte Ciel ! s'écria Daïra, quelle multiplïcité d'événemens inattendus !

j'y ſuccombe ; en effet elle en perdit la parole ; elle demeura ſans mouvement ; puis ſe conſidérant dans l'affreux état où elle étoit, elle s'interrogeoit elle-même : quoi ! diſoit-elle, le Prince des Arabes, l'Emir Saheb, pourra-t-il reconnoître ſa Fille dans l'abîme où je ſuis ? Il faut ſans doute que je lui envoye l'hiſtoire de ma vie ; mes malheurs me feront connoître. Quitte-moi ! Belzek, vas, pars dans l'inſtant, cours, vole, mon ame te ſuit, vas joindre mon Pere, expoſe-lui mes avantures ; ſi tu lui en fais le tableau fidéle, il ne pourra t'écouter tranquillement ; mais il t'écoutera, & tu recevras de lui la récompenſe que tu pourſuis, à laquelle tu as tant de droits de prétendre. Je partirai peu après avec Razzivil, ma chere Gouvernante, & Zoa notre Eſclave, qui fut

jadis le ſien, & de qui il pourra s'inſtruire de beaucoup de particularités qu'on ignore. Belzek, à cet ordre, prit la main de Daïra, la ſerra ſur ſon cœur, la baiſa mille fois, & partit.

Peu de jours après, ſe trouvant ſeule avec moi, elle m'adreſſa ce diſcours : généreux homme ! toi que le Ciel ſemble avoir conduit dans cette région, pour la conſervation de ma vie; qui par un vrai miracle, m'a préſervée, malgré moi, d'une mort certaine, qui m'a reçu dans ta maiſon, comme ſi j'euſſe été ton Enfant cheri, dis-moi ? Comment puis-je reconnoître le zele, les empreſſemens, même les inquiétudes que mon état a dû t'apporter. Mais s'il eſt vrai que les ſoins & les peines qu'on ſe donne, nous attachent à celui qui les reçoit, & nous le rendent cher, il faut que je ſois au-

jourd'hui de quelque prix pour toi ; aujourd'hui que ma fortune eſt changée, ſerois-tu capable de me laiſſer, foible Enfant que je ſuis, traverſer des Mers & des Terres pour paſſer en des climats qui me ſont inconnus, & me préſenter devant l'Emir Saheb, mon Pere, ſans tenir la main ſecourable du vertueux homme à qui je dois le jour, & ſans lui faire le tableau des tourmens que je t'ai cauſés ? Sa ſenſibilité ſeroit un tourment pour lui-même ; il me reprocheroit inceſſamment l'impuiſſance où il ſe verroit de t'en donner les marques ; peut-être ne me la pardonneroit-il pas. Tu te trouves ici dans une terre étrangere, tu t'y vois ſeul, ſans parens, ſans amis ; viens te réunir aux miens, viens augmenter ma famille ; ſoyons parens déſormais : les ſecours que tu m'a donnés ſont au-

dessus de ce titre, & sans doute il manque à mon Pere un ami tel que toi.

Oui, Daïra, m'écriai-je, oui, admirable Enfant! je vous suivrai par-tout. Ces paroles m'échapperent dans le transport qu'elle me causa; & je n'eus rien de plus pressé que de préparer nos équipages. Nous fumes bien-tôt prêts à partir, Daïra, Razzivil, Zoa & moi: mais quand je déclarai mon voyage à cette famille Grecque, je vis le Pere, la Mere & leurs Enfans m'environner, pousser des cris, verser des larmes, s'accrocher à ma robbe, m'embrasser les genoux, & s'écrier tous ensemble: oh! mon cher Maître, ne nous abandonnez pas; nous ne pouvons plus vivre sans vous; vous nous avez accoutumés à vous aimer, & nous vous aimons comme un Pere, en bénissant le Ciel tous les jours de vous avoir

conduit ici ; il exaucera nos prieres ; vous ne nous quitterez point. Je fus ſi touché, ſi attendri de l'amour de cette religieuſe famille, qu'il ne fut pas en mon pouvoir d'y réſiſter. Je lui fis entendre qu'il étoit de mon devoir d'accompagner Daïra, de la remettre en ſa Patrie, entre les mains de l'Emir ſon Pere : je promis de venir me rendre auſſi-tôt après dans ma retraite, & d'y paſſer avec eux le reſte de ma vie. Ils inſiſterent ; & pour s'en aſſurer, quatre d'entr'eux voulurent ſe joindre, & faire le voyage avec nous.

Nous partimes de cet aſyle enfin : nous nous rendimes à Famagouſte. Il y avoit dans ce Port un gros Pinque : je fis marché avec le Propriétaire, pour le trajet que nous avions à faire de Famagouſte à Tripoli de Syrie ; je lui accordai tout ce qu'il vouloit ; & nous nous

embarquames, Daïra & moi, ſuivis de Razzivil, de Zoa & des quatre Grecs, qui, pendant ce voyage, nous ont rendu tous les ſervices poſſibles, & nous ont été plus néceſſaires que je n'avois d'abord penſé. Nous fumes ſurpris à notre arrivée ſur la belle Riviere qui arroſe cette Ville, de voir des feux allumés dans les Tours qui en font l'enceinte; précaution qu'elle prend à l'arrivée de Vaiſſeaux inconnus: cela nous arrêta; deux de nos Grecs ſe détacherent dans un Eſquif, & furent ſe préſenter au Pacha qui commandoit; ils lui expliquerent que notre Vaiſſeau n'étoit point un Vaiſſeau Corſaire; qu'il tranſportoit la Fille de Saheb de l'Iſle de Cypre dans ſa Ville de Tripoli, où elle ne devoit que paſſer, pour ſe rendre à Damas, & de-là ſur l'Euphrate dans la Ville d'Anna,

où l'Emir ſon Pere l'attendoit. Le Pacha n'ignoroit pas ce que l'Emir avoit ſouffert ſous le miniſtere du Muphti Sezula : il en avoit lui-même eſſuyé des rigueurs ; en ſorte qu'il la reçut avec toutes ſortes d'honneurs. Il fit publier dans la Ville que le Vaiſſeau qui entroit dans la Riviere, n'étoit point à craindre ; que la Fille de Saheb arrivoit ; qu'il falloit que les feux des Tours pour cette fois reſtaſſent allumés toute la nuit, en ſigne de réjouiſſance extraordinaire : cela fut fait ; & nous entrames, après trois journées de navigation, les yeux charmés du ſpectacle de cette Ville ; nous y paſſames aſſez tranquillement la nuit. Mes Grecs avec Zoa furent dès le lendemain s'informer par quelles voitures nous pourrions nous rendre à Damas : mais le Pacha qui en fut inſtruit, fit offre de ſon

char attelé de ſes Mules ; & la Fille de Saheb l'accepta avec reconnoiſſance ; en ſorte que dans un même jour nous arrivames à Damas, tant les Mules du Pacha ſembloient voler plutôt que courir. A l'entrée de cette Ville, je déclarai que je menois la Fille du Souverain d'Anna : les portes s'ouvrirent auſſi-tôt ; le Pacha de Damas en fut inſtruit ſur le champ ; il l'envoya féliciter ſur l'heureuſe révolution qui avoit mis en terre l'ennemi de Saheb, & lui offrit tous ſes ſecours. Quelque empreſſement qu'eut Daïra de ſe rendre à ſon Pere, qu'elle croyoit voir du haut de ſon trône lui tendre les bras, il nous fallut ſéjourner deux jours dans cette Ville : nous avions à préparer des voitures, ſoit des Chevaux, ſoit des Mules ou des Chameaux ; des emplettes à faire d'étoffes de prix, dont cette

Ville fait un très-grand commerce, pour mettre la Fille de l'Emir en un état digne d'elle. Dès le ſoir même nous fumes frappés du bruit d'une artillerie formidable, par laquelle on apprit à toute la Ville l'honneur qu'on faiſoit à la Fille de Saheb : tous les Habitans s'en entretinrent, ainſi que de ſon hiſtoire qu'on y ſçavoit déjà.

Le lendemain nous fumes à l'audience du Pacha, qui la tenoit ſur l'avenue d'une belle plaine, ſous un grand Dôme antique peint à la Moſaïque, & rafraîchi par pluſieurs canaux : le Pacha y étoit, & avant toutes choſes il lui propoſa d'aller rendre graces à Dieu dans la Moſquée qui y tient, de ſe trouver délivrée du terrible ennemi qui en vouloit à toute ſa maiſon; après quoi il lui offrit, ainſi que le Pacha de Tripoli, un char pour

ſe tranſporter à Anna ; elle ne balança pas, elle l'accepta, quoiqu'il lui vint des ſecours de toutes parts. Il lui en arriva un, auquel elle ne s'attendoit pas ; c'étoit un Chamelier, propriétaire de deux Chameaux. Il lui envoya demander par charité de lui faire gagner ſa vie, de ſe ſervir de ſes Chameaux, ſe diſant un pauvre homme délaiſſé, abandonné, n'ayant pour ſubſiſter que ce qu'il pouvoit retirer de leur ſervice. L'état de cet homme qui, apparemment n'avoit oſé ſe préſenter, nous toucha ; nous le mandames ; il ne voulut point venir ; il nous envoya ſes Chameaux bien équippés, ayant de chaque côté deux berceaux couverts d'écarlatte, garnis de couſſins, ſur leſquels nous pouvions nous mettre commodément, la Fille de Saheb dans l'un avec Razzivil, moi dans l'autre, Zoa &

mes Grecs montés ſur des Mules qui ſe trouvent communément à Damas. La pitié de Daïra en fut émue ; nous remerciames le Pacha des égards qu'il avoit eus, & du ſervice qu'il vouloit nous rendre, nous nous arrêtames à cette maniere de voyager.

Le parti pris, & le moment du départ arrivé, nous vimes entrer le Propriétaire ; je lui offris le payement de ſa voiture ; il me refuſa, me diſant qu'il ſeroit payé à l'arrivée, ſi ſon ſervice étoit agréable à Daïra ; je fus étonné de lui entendre prononcer un nom qu'on ne devoit point ſçavoir dans ce Pays. Je lui demandai qui lui avoit appris : il ne me répondit rien ; la Fille de Saheb arriva dans le moment ; elle alloit le queſtionner auſſi ; mais en le regardant aſſez long-temps attentivement, elle fit

tout-à-coup un cri qui nous ſaiſit tous, & nous perça le cœur. Qu'eſt-ce donc ? m'écriai-je. Razzivil & Zoa accoururent allarmés de l'état où ſe trouvoit leur Maîtreſſe ; & je ne l'étois pas moins, ne ſçachant pas ce que c'étoit que cette rencontre, quand je fus étonné moi-même dans l'inſtant, de voir Razzivil ſe jetter au col du Chamelier, Zoa de même le dévorer de careſſes, rendre graces au Ciel par des cris répetés. La Fille de Saheb revenant à elle, ſentit couler des larmes de ſes yeux, & fut à lui ; elle l'embraſſa à pluſieurs fois, & m'adreſſa ces paroles : voilà l'homme à qui je puis dire que je dois la vie ; voilà l'homme que des circonſtances fatales ont accompagné depuis l'inſtant qu'il s'eſt attaché à moi ; l'homme à qui j'ai porté tous les malheurs enſemble, & qui pour moi gé-

mit à préſent dans un état digne de pitié. Oh ! Fargani, s'écria-t-elle, en quel état te trouvai-je, toi Chamelier, toi qui veux me conduire chez mon Pere ſous ce titre ; je ne le ſouffrirai pas. Ah ! Madame, s'écria-t-il, c'eſt la récompenſe que j'en attends : oui, je vous conduirai moi-même chez l'auguſte Pere qui vous attend ſans doute ; & cette action devient pour moi une jouiſſance incomparable. Vous me voyez dans un état d'oppreſſion : je me ſuis caché dans cette Ville, & du peu d'argent que j'avois, j'ai acheté ces Chameaux : je me ſuis bien gardé de dire mon nom, mais j'ai publié le vôtre, & l'on ſçait à Damas tout ce qui vous eſt arrivé. Graces au Ciel, vos peines ſont finies, & les miennes auſſi : il ne me reſte qu'à me rendre près de l'Emir votre Pere, à qui je conſacre

ſacre les ſervices du reſte de ma vie. Montez ſur mes Chameaux : j'ai des Chevaux & des Mules pour mener votre ſuite ; & nous arriverons, le cœur ouvert à la joye, dans peu de jours. Vous êtes obligée de vous ſervir de ce que je vous offre, puiſque vous avez refuſé le Char du Pacha. Ah ! Fargani, lui dit Daïra, les yeux en larmes, toi qui me ſervis de Pere ſi long-temps, toi que j'aimois, que j'ai depuis toujours aimé, en quel état t'offres-tu devant moi ? Tu veux que je prenne tes Chameaux : tu me demandes cela comme une faveur ; comment pourrois-je te refuſer ? Allons, allons trouver mon Pere : il eſt le ſeul en état de reconnoître tes bienfaits & tes ſacrifices.

Nous montames ſur ſes Chameaux ; & après avoir côtoyé le Mont Liban,

nous entrames dans le désert, passant par Oran, par Palmire : enfin, après douze journées de marche, nous nous trouvames sur les bords de l'Euphrate, assez près de la Ville d'Anna. Zoa prit alors les devants, & s'y rendit en diligence : il chercha Belzek, & le trouva; il fut rendre compte à l'Emir de l'arrivée de sa Fille; & nous étions à deux milles au plus de la Ville, dans une prairie immense peuplée d'un nombre infini de Chameaux, de bestiaux de toute espece, parmi lesquels nous ne passions point sans admirer leur taille & leur embonpoint; lorsque nous apperçumes de notre côté plus de cinq à six cens Chevaux qui venoient à toute bride avec leurs Cavaliers armés de piques : ils nous entourerent à l'instant; & le Chef vint nous demander la Fille de leur Maître.

Daïra se leva sur son Chameau; tous mirent pied à terre, lui rendirent hommage, & lui annoncerent que l'Emir l'attendoit.

Je vis dans l'instant Daïra dans un transport de joye que jamais elle n'avoit connu : elle leur demanda si son Pere avoit marqué quelque empressement de la voir; tous leverent alors les bras au Ciel, & ne répondirent que par des acclamations. Elle fit les mêmes questions sur Belzek, qui étoit arrivé depuis deux jours, qui avoit instruit l'Emir de toutes choses : ce fut à cela qu'ils ne répondirent pas; ils marcherent à notre tête; nous passâmes l'Euphrate sur un beau Pont, nous nous trouvames enfin aux portes de la Ville; & ce fut là que l'Emir parut avec un concours extraordinaire de peuple, ayant à sa suite l'Amant de Daïra.

A cette premiere entrevue, Daïra se prosterna devant l'Emir: il la releva avec peine; il l'enveloppa dans ses bras de toutes ses forces. Elle y perdit connoissance: l'épuisement de son ame passa bien-tôt dans l'ame de son Pere; ils resterent embrassés & serrés long-temps l'un & l'autre sans mouvement, dans la forme d'un beau groupe de marbre, toute l'assemblée attentive dans un silence profond, quand enfin Daïra lança un cri du fond de sa poitrine, qui donna passage à ses pleurs: elles coulerent, & se mêlerent parmi celles de l'Emir; jamais on n'a vû de spectacle pareil. Oh! ma Fille, s'écria-t-il, puis-je croire le miracle de ta vie? Est-ce un phantôme, une illusion? veillai-je? Quoi! ma Fille, c'est toi que j'ai perdue à l'âge le plus tendre, dans le Caravensera d'E-

gly ! C'eſt toi qu'un Pélerin a reçue des mains de Zoa, pour te ſauver de la fureur des Monſtres qui en vouloient à ma vie & à la tienne, & que ce même Pélerin a gardée chez lui pendant ſi longtemps avec tant de courage & de bonté, & que le perfide Muphti a ruiné pour ce ſujet !... Grand Emir ! s'écria Fargani, c'eſt moi-même. Oh ! Ciel ! s'écria l'Emir. Oui, c'eſt moi, reprit Fargani, qui croyant voir ta mort inévitable, ai jugé à propos de ſauver ton Enfant; c'eſt moi que le Muphti en avoit ſoupçonné, & c'eſt moi qu'il a pourſuivi après ma ruine, & qui m'a forcé de me retirer à Damas, à vivre du loyer de mes Chameaux. C'eſt moi enfin qui te ramene l'auguſte Enfant qui te manquoit depuis tant d'années; & ce retour vaut mieux pour moi, que toutes les ré-

compenses qu'on y pourroit ajouter. Viens à moi ! viens ! que je t'embrasse mille fois ! s'écria l'Emir : tu m'accordes plus en effet que je ne pourrois te donner dans ma vie ; tu ne me quitteras jamais, & tu tiendras près de moi une place qui feroit le bonheur de bien d'autres. Pour Zoa, je l'ai reconnu à tout ce qu'il a entrepris pour ma Fille ; j'ai toujours bien pensé, n'eût-il qu'un souffle de vie, qu'il le sacrifieroit pour moi & pour les miens : je sçai son histoire ; elle tient du prodige, ainsi que la tienne. Que de graces nous avons à rendre au Ciel, de nous trouver réunis dans un plein repos ! Dans l'instant il reprit Daïra, il l'embrassa : ah ! ma chere Fille, lui dit-il, tes jours vont couler désormais dans la paix. Voilà Belzek ; il fut ton Amant : mais je lui trouverai dans

ma Cour une Femme digne de lui; & quant à toi, je te prépare une alliance au-dessus de ce que tu peux espérer. A ces mots Belzek prit la parole, & lui dit : grand Prince, j'ai fait des choses difficiles à croire, pour obtenir ta Fille : si tu me la refuses, prends mon épée, perce-moi le cœur, ou souffre qu'à l'instant même je fasse le sacrifice d'une vie que je n'ai conservée que pour elle. A l'instant il tire cette épée, prêt à se l'enfoncer dans la poitrine, si Daïra elle-même ne l'eût arrêté. Non, non, reprit l'Emir, non, jeune homme, il ne sera pas dit que ma premiere entrevue avec ma Fille ait pû se souiller du sang de son Amant : je me rends à cet effort d'amour & de générosité. Mon Pere, s'écria Daïra, son sang est la source du mien : son ame soutient la mienne; je

ne vis que par lui ; nous vous demandons d'avoir pitié de nous ; c'eſt la ſeule récompenſe qui me ſoit dûe, pour toutes les peines que j'ai ſouffertes. J'y conſens, reprit l'Emir, je ne vous ſépare point : je le promets ici à la face du Ciel, & devant ce Peuple innombrable qui m'entend.

Dans l'inſtant, on fut frappé des cris de joye de tout ce Peuple, & ces cris nous accompagnerent juſqu'au Palais. On entendit alors du haut de tous les Minarets les acclamations des Crieurs publics ; la Ville d'Anna ſe trouva toute illuminée ; les Timbales, les Tambours, les Hautbois retentiſſoient dans les rues, qui étoient tapiſſées de feuillages, & toutes les maiſons remplies d'hommes & même de femmes, à qui cela fut permis, pour célébrer un ſi grand jour. Et

toi, reprit l'Emir, grand & généreux homme, en m'adressant la parole, toi qu'une Providence particuliere a fait passer en Cypre; qui a trouvé ma Fille expirante; qui a racheté sa vie; qui l'a retirée chez toi, comme tu aurois pû faire ton propre enfant. Certes, tant de grandeur d'ame de votre part à tous, tant de bontés me confondent, m'anéantissent & me rangent malgré moi au-dessous de la reconnoissance de vos bienfaits. A ces mots, il me tendit les bras, il m'embrassa, & me retint serré sur sa poitrine long-temps.

Dès le lendemain, Daïra qui n'avoit rien de plus important que de consacrer sa vie à son Amant, fut à la Mosquée, où son mariage fut célébré avec une pompe extraordinaire.

L'ivresse de joye où étoit toute cette

Ville, dura plusieurs jours. Il ne manquoit à cette fête que la présence de cinq cens Sultanes, qui étant dans le Serrail, n'avoient de tout ce qui se passoit, que des idées fort imparfaites. Quelques-unes eurent la permission de venir visiter Daïra la nuit sur la terrasse du Palais, & j'appris par Razzivil tout ce qui s'étoit passé. Elles se présenterent dix ensemble, l'une desquelles lui dit: Princesse, nous vous portons l'hommage de toutes les femmes de ce Serrail, qui brûlent d'envie de vous faire connoître nos jeux & nos divertissemens. Vous verrez cent Filles Grecques, Esclavones, Géorgiennes, toutes étincelantes du feu de leur jeune âge, & des ardeurs de leur tempéramment; cent autres du Pays de Kachemire, belles comme Fatmé, & délicieuses comme

des Houris, les Brunes de Sérendib; les Blanches du Royaume de Tangut, seront dignes de vos regards; vous jugerez s'il est des voix plus amoureuses & plus insinuantes, & s'il est possible de les imiter, avec des instrumens plus doux & plus harmonieux. Les jeux que nous formons entre nous, ne sont assujettis à aucune retenue; ils n'ont pour objet que les plaisirs d'un homme seul; chacune des femmes qui l'environne se regarde comme seule avec lui; chacune d'elle croit ne valoir qu'une partie de son plaisir; toutes y concourent & se concertent, comme si toutes n'étoient qu'une. Venez-en juger, obtenez-en la permission, nous brûlons de vous recevoir dans notre Salle des Chants; vous y verrez un Amphitéâtre à trois dégrés, au-dessus duquel régne un entablement,

d'où s'éléve un mur plus blanc que les neiges du Caucase; ce mur est à demi-masqué par un grand nombre de colonnes incrustées d'or en lames, & parsemées de Cornalines, de Jacinthes & de Topases; vous y serez surprise d'un doux saisissement, qui redoublera bientôt à l'aspect de cet Amphitéâtre à trois rangs, sur lequel vous verrez placées deux cens Filles de différentes Régions, toutes vêtues & coëffées d'une richesse & d'un goût sans pareil; vous vous sentirez entraînée vers elles, pour considérer de plus près la galanterie de leurs parures, la beauté de leurs visages, & la tendresse de leurs regards; vous les verrez tourner ou poser tendrement une tête ornée de fleurs, mêlées parmi des guirlandes de Diamans, ou couvertes de plumes de toutes couleurs, assorties d'E-

meraudes & de Rubis ; une gorge d'albâtre que plusieurs cordons de Perles & de Saphirs sembleront caresser en s'y jouant ; leurs robes d'or, d'argent, & de soye, relevées de mille Pierreries, ne feront pas leur plus bel ornement. Ah ! Madame, continua-t'elle, que direz-vous, quand ces Fées vous feront entendre des voix célestes, soutenues de l'harmonie de leurs divers instrumens ; lorsque tout-à-coup une espece de chœur de Fées, frappera les airs & la voûte du nom que vous portez, ou de celui qu'elles vous donneront, d'Enfant sacré du Prophête, ou de lumiere du Serrail ? Que sçais-je, plus elles trouveront de beautés & de graces en vous, plus elles chanteront, & moins elles détermineront le nom qui doit vous rester. Vous entendrez après, ces charmantes

Filles, chanter les vertus & la gloire du Souverain ; vous les verrez s'accompagner d'inſtrumens militaires ou champêtres, de plus de cinquante Harpes, dont l'harmonie ſourde, eſt ſi tendre & ſi douce, qu'elle ſemble échapper à l'oreille, pour pénétrer plus ſenſiblement les cœurs, & répandre ſur tous les ſens, ſa molleſſe & ſa volupté ; elles exciteront dans les vôtres, de ces émotions que vous ne ſentites jamais.

Le Trône de l'Emir eſt au milieu du Cercle ; il y régne, comme l'aſtre du jour au centre de l'Univers, environné de ces jeunes Fées, ſemblables aux Etoiles du Firmament ; leurs regards fondent ſur lui ; elles aſſiégent ſon ame, tout le ſaiſit, le retient, & l'arrête dans un état de jouiſſance, auſſi délicieux que pénible ; & c'eſt l'état, Princeſſe, que nous

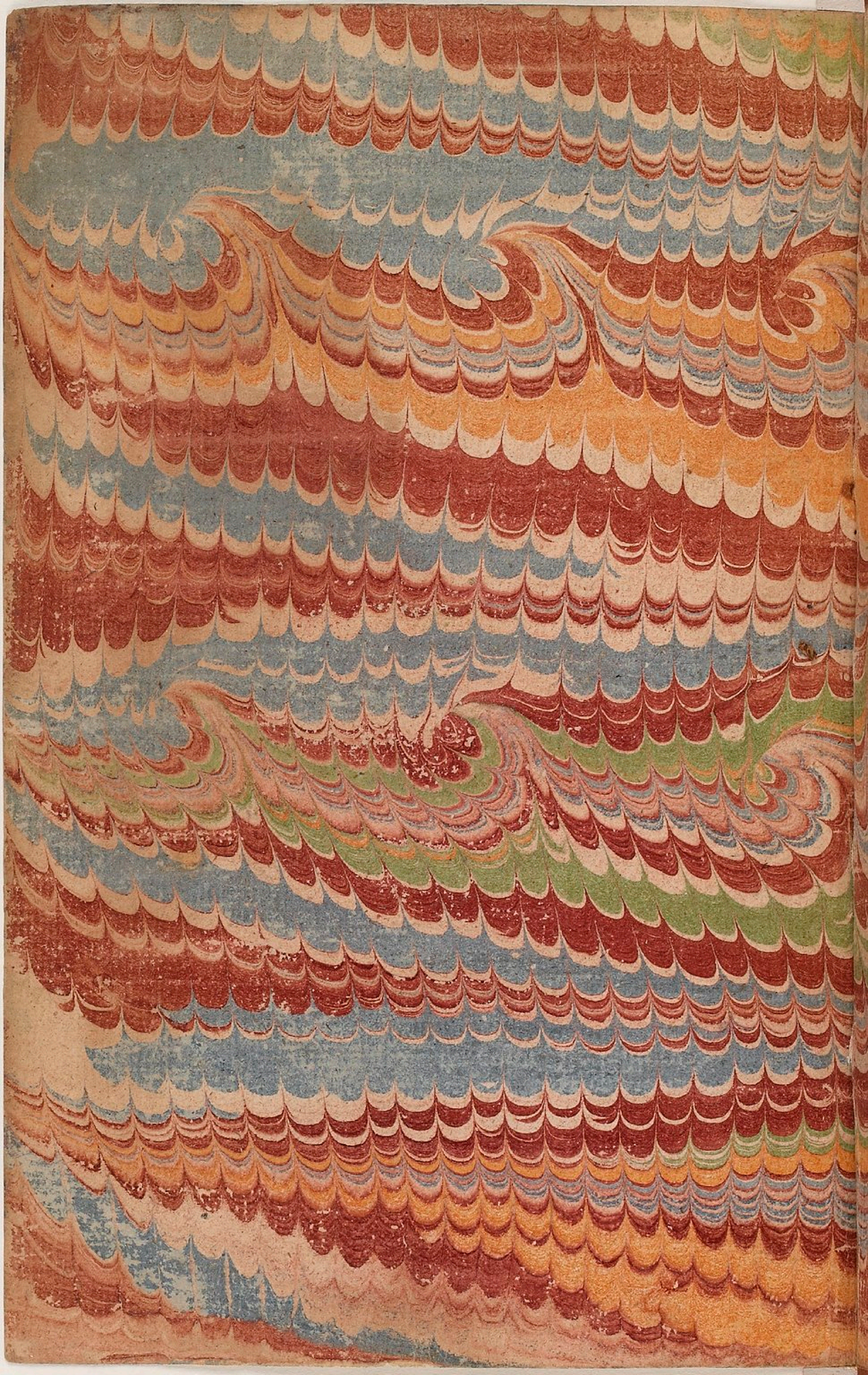
vous prions de venir partager avec lui : nous ſommes députées à cet effet ; elles eſpérent, & nous auſſi, que vous nous ferez cette faveur, & déjà chacune d'elles ſe repréſente & ſe peint votre image, d'après le genre de beauté qu'elle aime, où le goût particulier qu'elle a. Jugez de notre impatience & de l'envie que nous avons de vous faire voir notre enthouſiaſme pour le Prince, & notre admiration pour vous.

Ce fut ce que me conta Razzivil, en m'ajoûtant que dans peu de jours cette Fête devoit ſe paſſer. Quant à moi, j'avois rempli ma charge, j'avois remis ce dépôt précieux entre les mains de l'Emir ; je ſongeai à ma retraite, mes Grecs m'y invitoient inceſſamment ; je pris congé de Daïra, qui dans la joye où nâgeoit ſon cœur, ne laiſſoit pas de

ſentir la peine de notre ſéparation. On me chargea de préſens de toute eſpece; j'eus la ſatisfaction de voir, avant mon départ, Fargani élevé à la dignité de Miniſtre, & Zoa à celle de Chef des Eunuques. Je partis enfin par la même route, avec mes Grecs qui m'ont ramené chez eux, & qui ſe ſont fait une fête de m'y revoir, pour y paſſer, avec eux, le reſte de ma vie.



FIN.







DA

IRA